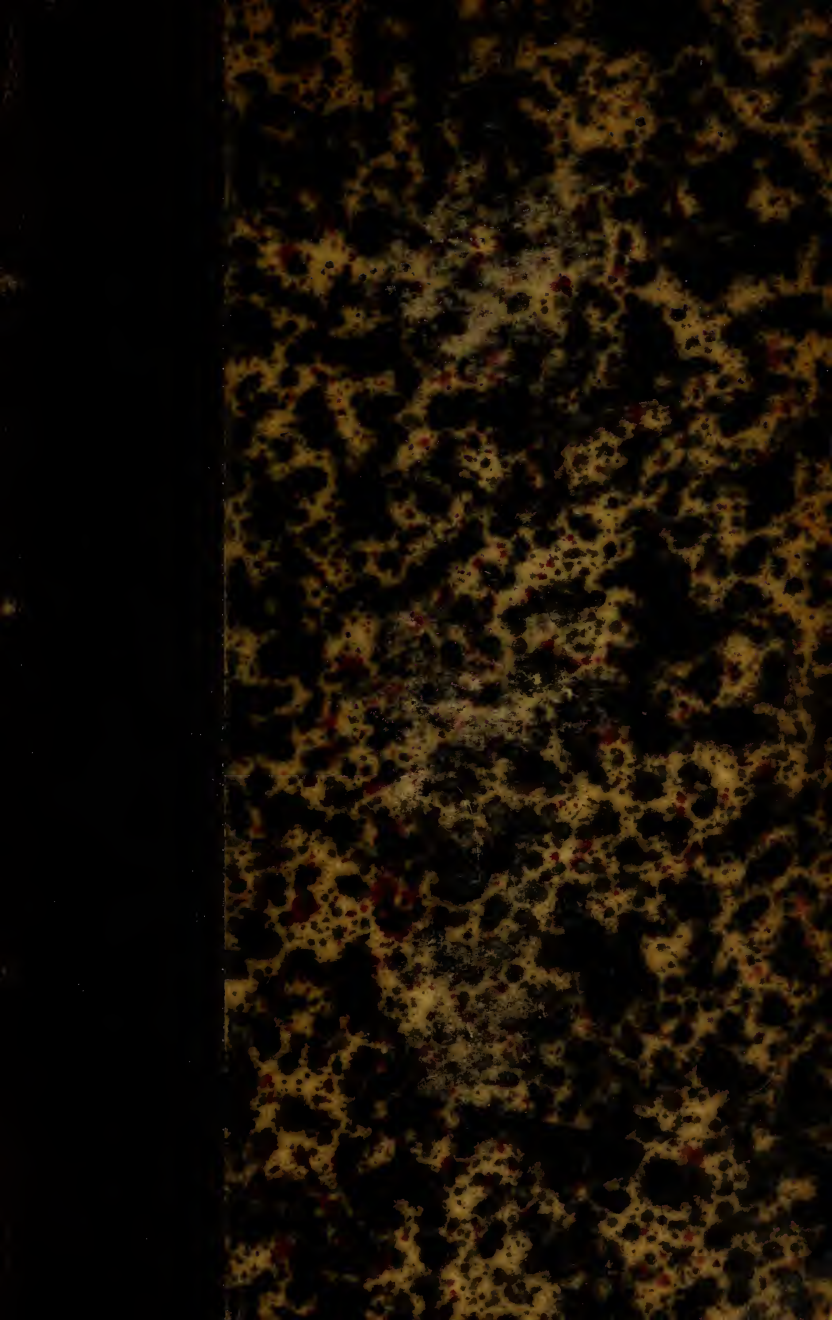
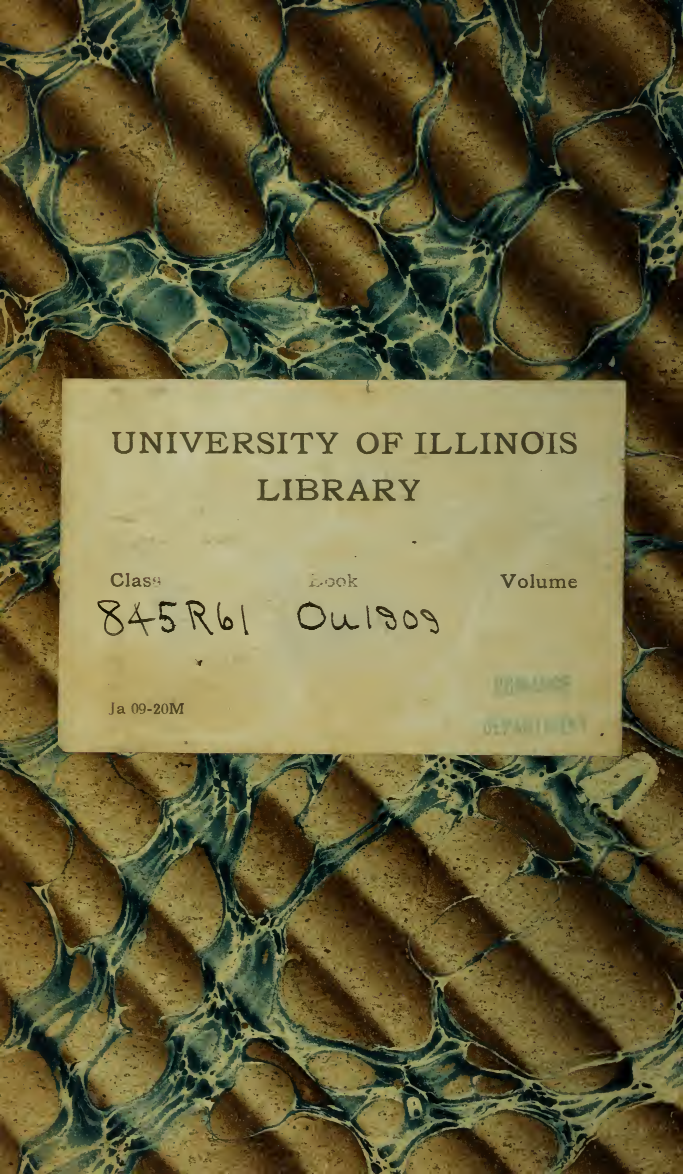
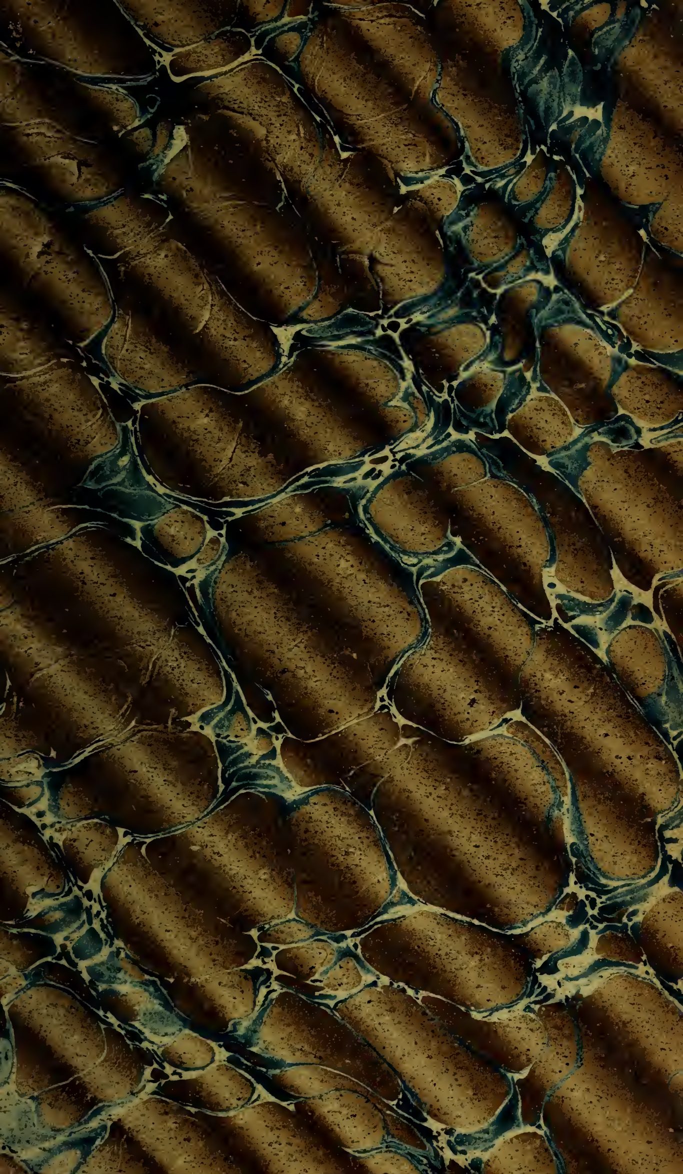




UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY
Class
Book
Volume
845R61
Ou1909
Ja 09-20M





ÉDOUARD ROD

LES UNIS

Selon qu'on voit un paysage immuable se réfléchir dans une glace ou dans une rivière, les toits des maisons et les cimes des arbres sont en haut ou en bas, — et ce sont toujours les mêmes arbres et les mêmes toits...

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1909

LES UNIS

ROMANS DE M. ÉDOUARD ROD

I. DÉBUTS

Palmyre Veulard (Dentu, 1881). Côte-a-Côte (Ollendorff, 1882). La Femme d'Henri Vanneau (Plon et Nourrit, 1884). Tatiana Léïlof (Plon et Nourrit, 1886).

II. ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

La Course a la Mort (Frinzine, 1885, puis Perrin). Le Sens de la vie (Perrin, 1889). Les Trois Cœurs (Perrin, 1890). L'Innocente (Ollendorff, 1897). Pernette (Payot, Lausanne, 1904).

III. ÉTUDES PASSIONNELLES

La Sacrifiée (Perrin, 1892). La Vie privée de Michel Teissier (Perrin, 1893). La seconde Vie de Michel Teissier (Perrin, 1894). Le Silence (Perrin, 1894). Les Roches blanches (Perrin, 1895). Dernier Refuge (Perrin, 1896). Le Ménage du pasteur Naudié (Fasquelle, 1898). L'Inutile Effort (Perrin, 1903). L'Ombre s'étend sur la montagne (Fasquelle, 1907). Aloyse Valérien (Perrin, 1908).

IV. ÉTUDES SOCIALES

La-Haut (Perrin, 1897). Au milieu du Chemin (Fasquelle, 1900). Mademoiselle Annette (Perrin, 1901). L'Eau courante (Fasquelle, 1902). Un Vainqueur (Fasquelle, 1905). L'Indocile (Fasquelle, 1906). L'Incendie (Perrin, 1907). Les Unis (Fasquelle, 1909).

ÉDOUARD ROD

LES UNIS

Selon qu'on voit un paysage immuable se réfléchir dans une glace ou dans une rivière, les toits des maisons et les cimes des arbres sont en haut ou en bas, — et ce sont toujours les mêmes arbres et les mêmes toits...

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1909



Il a été tiré

quinze exemplaires numérotés, à la presse,

sur papier de Hollande;

sept exemplaires numérotés, à la presse,

sur papier du Japon.

LES UNIS

I

Pour la quatrième fois, Rémy Verrès allait célébrer la cérémonie qui, dans sa famille, remplaçait celle du mariage. Peut-être ne serait-ce pas encore la dernière : si Louise était la seule de ses quatre filles qu'il eût jusqu'alors gardée au foyer, l'aînée de ses petites-filles, Jeanne-Jeannette Pralie, atteignait ses dix-neuf ans ; l'heure approchait donc sans doute où, selon la tradition fixée par ses grands-parents et ses trois tantes, elle choisirait à son tour son compagnon d'existence, — son « uni », selon le terme employé dans ces ménages, — et partirait avec lui sans demander ni la sanction de l'État, ni la bé-

nédiction de l'Église. Ses autres petits-enfants étant tous beaucoup plus jeunes, ce serait vraisemblablement par elle, bien qu'il portât sans fatigue ses soixante-quinze ans, qu'il terminerait sa carrière d'officiant; mais l'usage étant établi, la doctrine de l'union libre, telle qu'il l'avait prêchée dans ses écrits et pratiquée dans sa vie, se perpétuerait grâce à eux : et l'on verrait par leurs exemples, comme on l'avait vu par le sien, qu'elle n'est pas incompatible avec l'exercice des plus sévères vertus.

L'appartement de Verrès se trouvait au cinquième étage d'une maison à deux paliers de la rue Froidevaux. Les fenêtres ouvraient sur un coin du cimetière de Montparnasse et sur la partie large de la rue, plantée de jeunes arbres, non loin du square où se dresse depuis peu d'années le monument de Ludovic Trarieux. Modeste, exigu, il était bien aéré et rempli de lumière; le voisinage du cimetière ne l'attristait pas : le regard, glissant sur les cyprès et les pierres funéraires du premier plan, embrassait un de ces vastes paysages parisiens où les toits, les clochers, les cheminées, les usines prennent souvent, dans leur voile de brume légère, une sorte de beauté. Verrès l'avait choisi dès son retour à Paris, après l'amnistie, à cause de la proximité

de l'Observatoire où l'appelaient ses travaux; et il s'était attaché à ce quartier animé, où il y a des arbres, de l'espace, de larges avenues.

Si l'appartement était clair, les pièces étaient petites : aussi la gouvernante, Mme Monnetier, dut-elle déployer une extrême ingéniosité pour l'aménager en vue de la cérémonie. Cette bonne femme était la veuve d'un fédéré qui, pris pour Assy à cause de sa belle barbe, s'était laissé fusiller sans le moindre effort pour rétablir son identité, dans l'idée que sa mort sauverait un chef. Recueillie plus tard par Verrès, elle lui avait voué, ainsi qu'à toute la famille, un culte passionné. On comptait sur elle en toutes choses, et on la traitait avec les plus grands égards. Ce fut elle qui disposa les pièces. Elle installa le vestiaire dans la chambre à coucher de Verrès : une véritable cellule d'ascète, meublée d'un lit de fer, de deux chaises de paille, d'un lavabo. Elle transforma la salle à manger en buffet : des pâtisseries, des sandwiches, du thé, de l'orangeade garnissaient la table de noyer ciré, avec des tasses et des assiettes en porcelaine fine prêtées par les Rhèmes. Elle réunit le salon, avec son vague mobilier Henri II, sa cheminée blanche, ses estampes révolutionnaires, et le cabinet de travail aux parois garnies de livres brochés alignés sur des

rayons de sapin, sans autre décoration qu'un buste en plâtre de Blanqui; elle parvint ainsi à placer, devant le guéridon qui servirait de chaire à Verrès, une cinquantaine de chaises de louage. Pierrine Pralie, qui voulait toujours que les choses fussent bien faites, avait envoyé des fleurs pour garnir les tables et les cheminées : des lis, des roses blanches, des hortensias blancs, des œillets blancs, des boules-de-neige, les fleurs classiques du mariage bourgeois, celles qu'on dispose dans tous les salons où l'on convie un certain nombre de personnes à venir fêter la signature du contrat ou luncher au sortir de l'église. Elle avait aussi offert du champagne; mais son père, membre de toutes les sociétés anti-alcooliques, et incapable de transiger sur quoi que ce soit, le refusa : ses invités, dévoués à la cause du peuple, se contenteraient de boissons plus hygiéniques.

Les Albrun, Denys et Hortense, arrivèrent les premiers. Par une inconséquence qu'explique la tyrannie des usages établis, on distinguait ces ménages par le nom de l'homme, et les enfants le portaient; cependant ils étaient reconnus par la mère, — et c'était là une deuxième inconséquence : Verrès se déchargeait de l'une et de l'autre sur les exigences de ces époques de tran-

sition où l'avenir secoue avec effort les entraves du passé. Denys, dans sa redingote usée, avait une figure plutôt lourde de blond lymphatique, dont un regard inquiet démentait cependant la placidité. Les pointes de sa moustache blonde tombaient sur les côtés de sa bouche un peu triste; ses joues grasses étaient rasées avec soin; ses yeux bleus semblaient candides comme des yeux d'enfant. Il portait à sa boutonnière le ruban violet, récompense de modestes services rendus dans l'administration; et il y tenait, bien qu'autour de lui on raillât cet « emblème d'idées surannées ». Sur ce point il avait résisté même à son unie, qu'il écoutait, en toutes choses, comme un oracle. Celle-ci, la troisième fille de Verrès, était grande, blanche, avec de magnifiques cheveux bruns, d'une souplesse extraordinaire; une expression de douceur et de bienveillance prêtait à sa figure irrégulière une sorte de beauté; elle avait de très belles mains : sa seule coquetterie consistait à les préserver, quand elle vaquait aux soins du ménage. Les Albrun n'amenaient que l'aîné de leurs deux garçons, Antoine, qui venait d'avoir quatre ans.

— Et Barthélemy? leur demanda Verrès en les accueillant.

— Il est encore trop petit, expliqua Denys.

— Qui est-ce qui le garde? Je vous croyais sans bonne depuis quelques jours?

Hortense expliqua :

— Nous en avons une qui est entrée ce matin.

— Et vous lui confiez l'enfant pour ses débuts?

Hortense esquissa un geste de résignation.

— Il a bien fallu, papa.

Denys ajouta, avec une pointe d'amertume :

— Vous savez que nous ne pouvons pas avoir deux bonnes. Au surplus, l'enfant est faible, anémié par sa longue coqueluche. Il a encore des quintes de temps en temps. Il lui faudrait un séjour de campagne. Mais...

La réticence était assez claire.

— On arrangera ça, fit Verrès.

Hortense remercia son père d'un regard tendre, et dit :

— Mon pauvre papa, je voudrais tant ne rien te demander!

— Quelle idée! s'écria Verrès. Peut-on souhaiter une meilleure joie que d'aider ses enfants?

La phrase était simple : elle fut prononcée avec un rien d'emphase. L'excellent homme, le père affectueux n'oubliait jamais complètement son rôle d'apôtre, qui prêche toujours un peu. Du reste, Mme Monnetier interrompit l'entretien pour demander quelques instructions :

comme elle devenait de plus en plus sourde, et que les explications se prolongeaient, les Albrun lui serrèrent la main amicalement, puis gagnèrent leurs places au premier rang, derrière les deux fauteuils réservés aux unis.

Les Rhèmes entrèrent un instant après. Avec ses yeux pâles, toujours meurtris, ses cheveux roux, sa peau criblée de grains de son, sa moustache rare dont il tordait constamment les pointes relevées d'un coup de fer, avec les tics qui tiraillaient les coins de ses lèvres, avec la recherche de sa mise et un je ne sais quoi d'efféminé qui émanait de son être mince et serpentin Charles-Jacques éveillait l'idée d'un bourgeois affiné, peut-être perverti, par l'hérédité du bien-être, par des habitudes luxueuses, par les facilités d'une vie oisive. A côté de lui, vieillie à vingt-neuf ans par ses couches répétées, — sept enfants, dont deux morts, en moins de dix ans, — Josèphe avait une figure dolente, lasse, fanée, qui trahissait un découragement résigné, une fatigue mélancolique. Leurs enfants se suivaient par rangs d'âge : Catherine, trop raisonnable pour ses huit ans, avec des gestes avisés de sœur aînée; Jacob, vif, turbulent, tournant de côté et d'autre sa tête en boule, son nez camus, ses gros yeux ronds, sa bouche toujours ouverte; Lau-

rent, moins agité, mais grognon, l'air rageur. Une bonne allemande, aux cheveux en étoupe, aux joues roses comme des pommes d'api, conduisait le petit Michel, — trois ans, — qu'elle assit à côté d'elle en lui tapotant sa jupe; puis elle prit sur ses genoux Marguerite, qui avait à peine dix-huit mois. Tous étaient soignés, avec des cheveux frisés, des collerettes anglaises, des bas bien tirés, des rubans, des fanfreluches. Leur père tenait à la toilette. Lui-même portait une redingote de coupe irréprochable, un gilet de soie pointillé de bleu, une cravate assortie que relevait une épingle de prix. Fils d'un riche industriel de l'Est, il s'était « uni » contre le gré de ses parents, qui n'admettaient aucune dérogation aux règles de la vie : c'était sa fantaisie, il ne les écouta pas. Les ayant perdus peu de temps après son entrée en ménage, il se trouva à la tête d'une grosse fortune dont il voulut jouir à sa guise. Verrès essaya vainement de lui démontrer que cette richesse lui créait des devoirs de bienfaisance ou de solidarité : il vivait en oisif, prétextait de vagues travaux historiques, et depuis la naissance de Marguerite délaissait sa femme absorbée par ses soucis de couveuse. L'installation des enfants, même avec le concours de Mme Monnetier, donna beaucoup de mou-

vement à la mère, qu'on entendait répéter :

— Voyons, Jacob, ne pourrais-tu pas me laisser tranquille un instant?... Bon, voilà Marguerite qui commence à pleurer!... Sont-ce tes dents, chérie? Tu verras, tu verras, ce ne sera rien!

Pendant ce temps, Charles-Jacques échangeait quelques paroles avec Verrès, qu'il détestait, puis gagnait une chaise isolée, aussi loin que possible de sa nichée. Il croisa sa jambe droite sur son genou gauche, et se mit à remuer son pied libre en même temps qu'il tiraillait, de ses doigts brunis par la cigarette, les pointes de sa moustache, et que ses tics travaillaient furieusement ses joues.

En ce moment, Pierrine arrivait avec Pralie et leur fille unique, Jeanne-Jeannette. Plus âgée que ses deux sœurs, elle semblait d'une autre race, beaucoup plus belle : ses quarante ans s'épanouissaient en splendeur; elle conservait la cambrure de sa taille admirable, l'éclat de ses grands yeux noirs, la pureté de son profil, l'opulence de sa souple chevelure sombre qui semblait frémir et vivre, et presque la fraîche matité de son teint. Sous la demi-transparence du corsage, on devinait un cou, des épaules, des bras incomparables. Comme à son ordinaire, elle conciliait le soin minutieux de sa beauté et sa naturelle

élégance avec l'extrême simplicité que lui imposait la jalousie de son uni, dont l'œil méfiant la cherchait sans cesse, la guettait, la flagellait de ses injurieux soupçons. — Léonce Pralie avait commandé, en 1871, la compagnie de Fédérés où servait Rémy Verrès comme simple sergent; condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée, il avait, après une dramatique évasion, erré de pays en pays, de misère en misère. Rentré en France après l'amnistie, il trouva chez Verrès le couvert quotidien : son dénuement ne fut point invoqué contre lui quand il rechercha Pierrine, qui atteignait à peine sa vingtième année, et se crut éprise du vaincu, martyr et beau parleur, que son père traitait encore de « commandant ». Après leur entrée en ménage, il essaya de plusieurs métiers, sans réussir dans aucun, et faillit se perdre dans la bohème des orateurs de brasserie. Il ne semblait bon à rien : au moment de la guerre, qu'il avait faite dans une compagnie de mobiles, il allait achever ses études de médecine : étant sans fortune ni famille, il ne put les reprendre, après son évasion, dans quelque faculté de l'étranger. Il avait échoué à Londres : il y resta dénué et dévoyé, jusqu'à ce que, des compagnons d'exil l'ayant aidé, il eut l'idée de se mettre à bibeloter, au hasard de son flair. Ce fut

ainsi qu'il vécut, en acquérant peu à peu, au courant de ses achats et de ses ventes, une certaine expérience dans le commerce des objets d'art. A son retour au pays, il réussit, tout en cherchant autre chose, quelques opérations profitables. Son unie, qu'inquiétait son désœuvrement, crut reconnaître dans ces petits succès la marque d'une vocation. Elle le persuada donc de se faire antiquaire. Non sans peine, certes : il eût mieux aimé rentrer dans la politique, faire du journalisme, briguer la députation; elle-même, avec sa distinction naturelle affinée au contact de la haute culture paternelle, avait peu de goût pour un commerce dont les conditions et les procédés sont parfois si déplaisants. Elle n'en aida pas moins au succès de la modeste boutique louée dans le haut de la rue des Martyrs, que fréquentèrent au début des rapins et des compagnons d'exil, habitués des tavernes voisines; et c'était un spectacle peu commun que celui de cette jeune femme, parfaitement élégante de mise, de manières, de paroles, qui recevait, sans rien sacrifier de sa gracieuse fierté, des clients ou des vendeurs trop souvent grossiers ou vulgaires. — Grâce à son ordre et au flair de Léonce, leur entreprise réussit assez bien; puis l'occasion s'offrit d'acquérir à bon compte un fonds plus im-

portant, rue Laffitte, et Pierrine, avec l'aide de son père et de son oncle, le docteur Emmanuel Verrès, réunit le capital nécessaire. A ce moment, Pralie, ayant deviné les impressionnistes, adjoignit à son commerce celui des tableaux, dans lequel il réalisa, plus tard, des bénéfices considérables. En sorte qu'à l'heure actuelle, le magasin, où s'étaient absorbés au fur et à mesure les gains de cette commune entreprise, représentait, en antiquités de prix et en tableaux modernes, une véritable fortune. Pierrine ne s'en occupait plus que pour en surveiller les comptes. De son côté, Léonce suivait les ventes, faisait les achats, dirigeait ses commis. — Quelque préoccupé qu'il fût de ses affaires, il l'était plus encore d'une passion qui, loin de tiédir avec les années, s'irritait à mesure que la vie lui devint plus facile : une jalousie morbide, cruelle, toujours prête à tourner à l'idée fixe. Jamais Pierrine ne lui avait fourni le plus léger prétexte : elle n'en devenait pas moins plus obsédante d'année en année, comme ces tumeurs malignes qui croissent en vous dévorant la chair. A peine si Hortense et Josèphe la soupçonnaient, plus disposées à en sourire qu'à s'en inquiéter; et elle couvait sous la cendre des habitudes, sans que Pierrine eût jamais fait à personne la confidence des tourments qu'elle lui valait. — Quant

à leur fille unique, Jeanne-Jeannette, elle était une enfant délicieuse, d'une grâce exquise, moins belle que sa mère et beaucoup plus jolie, avec ses grands yeux purs, ses cheveux d'un châtain clair où le moindre rayon de lumière éveillait des reflets dorés, la finesse de ses traits menus, la fleur de ses dix-neuf ans. Un peu capricieuse, parfois mélancolique, plus souvent gaie, elle était de celles qui marchent en semant la joie : seule, sa bienfaisante influence dissipait les redoutables chimères de l'imagination paternelle. Quand elle plaqua deux bons baisers sur les joues de son grand-père, la figure du vieux lutteur s'illumina toute.

Elle mit autant de gracieuse amabilité à courir au-devant des Nivollet, les arrière-grands-parents de ses tantes. Ils arrivaient trotte-menu, l'air effaré : le mari, très vieux, tout cassé dans son immuable redingote de petit rentier, les mains emprisonnées dans des gants de filoselle aux doigts trop longs; la femme, plus droite, la peau ridée et brunâtre comme l'écorce d'un citron desséché, son petit corps ratatiné flottant dans une antique robe de faille noire, qui sentait le camphre. Depuis plusieurs années, ils avaient remis leur papeterie de la rue Myrrha, pour s'en aller vivre à la Garenne de Colombes, dans une

maisonnette avec un jardinet. Ils ne venaient guère en ville, mais Verrès allait les voir, et leur envoyait ses filles le plus souvent possible : car ce révolutionnaire professait pour les vieillards le respect traditionnel, de même qu'il tenait pour sacrés les liens naturels. De leur côté, les Nivollet prêtaient la sanction de leur présence aux rites imaginés par celui qu'ils appelaient leur gendre, bien qu'au fond ils les désapprouvassent. Cette fois-ci surtout, ils arrivaient le cœur gros, en pensant que les visites de Louise seraient désormais plus rares, comme l'étaient celles de Josèphe ou d'Hortense. Des souvenirs atténués par les années surgissaient de leur mémoire, se ranimaient, voltigeaient autour d'eux : une fois de plus, ils revivaient la tragique soirée de mai où Verrès, dans son uniforme ensanglanté, s'était jeté dans leur boutique, au moment même où ils se hasardaient à en entr'ouvrir la porte, croyant la rue tranquille ; ils se rappelaient leur envie de livrer cet « incendiaire, ce pétroleur, ce massacreur d'otages », — le crépitement éloigné d'un feu de peloton abattant quelques-uns de ses compagnons, — les supplications de leur Jacqueline à qui jamais ils ne refusaient rien : « On ne livre pas un vaincu, papa, c'est lâche... » La petite avait lu, jugèrent-ils, trop de ces romans cartonnés

de noir qu'ils tenaient en location. Pourtant, à cause d'elle, ils cachèrent le proscrit toute une semaine : jours de transe passés dans l'effroi de voir entrer les Versaillais ou les gendarmes. Lorsque enfin Verrès, grâce à l'aide de son frère Emmanuel, qui servait comme médecin dans les troupes régulières, put les quitter pour gagner la Belgique, il emportait le cœur de Jacqueline. Des lettres s'échangèrent : elle voulut à tout prix le rejoindre. Que de combats pour accepter l' « union! » Mais il les avait tous endoctrinés, pendant la semaine vécue à leur foyer, avec son éloquence, sa conviction, sa sincérité! Jacqueline dépérissait; ils cédèrent. La mort dans l'âme, ils la conduisirent à Bruxelles; un vieux proscrit à barbe blanche mit sa main dans celle de Verrès, et ils repartirent en pleurant, comme après un sacrifice. Voilà comment tous ces faux ménages étaient issus de leur régularité bourgeoise, pour propager par l'exemple les doctrines qu'ils détestaient... Ah! pourquoi donc avaient-ils entr'ouvert la porte de leur boutique, ce sinistre soir de mai où l'on chassait à l'homme par les rues de Montmartre!

Les Nivollet amenaient avec eux leurs voisins de campagne, les Pic : un couple d'anciens herboristes de Belleville, retirés comme eux avec de

petites rentes, mais frondeurs, grandiloquents, mangeurs de prêtres, lecteurs des feuilles écarlates. Voir l'illustre Rémy Verrès dans l'exercice de ses fonctions patriarcales, leur semblait la réalisation d'un rêve. Cette cérémonie, dont leurs voisins parlaient avec un mélange d'horreur et de respect, — sorte de messe noire du mariage civil, — les attirait comme des noces mondaines où chantera le ténor introuvable attirent les badauds. Pic, qui portait une barbe maçonnique pas tout à fait décolorée, avait préparé un compliment approprié, qu'il débita d'un ton solennel, campé devant Verrès, la voix coupée par l'émotion :

— C'est un gr... très grand honneur pour de modestes gens comme nous, Maître, que de... que d'assister, dans la maison du sage, à cette cé... à cette imposante cérémonie, dont l'exemple ramènera nos fils... nos fils... aux temps fortunés du règne de la nature !...

Verrès s'inclina sans trouver un mot à répondre : il détestait les « phrases », bien qu'il en fît à l'occasion; il voulait qu'on mît de la simplicité dans ses propos comme dans ses actes : on l'eût étonné en lui disant que les siens en manquaient quelquefois.

En même temps arrivaient pêle-mêle, la mine curieuse, un peu ironique ou fervente, des amis

politiques, des compagnons de parti, des journalistes, des confrères de l'Observatoire : M. Landeron, le célèbre astronome; Romanèche, le député socialiste, qui prendrait peut-être la parole, bien qu'il n'eût rien voulu promettre; le caricaturiste Romain, épanoui dans son veston traditionnel, au col chevalière, avec son éternelle cravate rouge nouée à la Colin; Braccard, un des survivants de la Commune, qui s'était fait bravement marchand de parapluies sans demander aucune faveur en remboursement de ses années de « Nouvelle »; Jérôme Clos, l'historien de la Révolution de 1848; deux professeurs du lycée Condorcet, où le petit Jacob Verrès venait d'entrer; des collaborateurs de *L'Égalité*, le journal de Romanèche, et du *Robespierre;* tout le personnel, employés et rédacteurs, de *La Semaine Démocratique*, la petite revue de propagande fondée en 1886 par Verrès, dont le concours des événements faisait maintenant une bonne affaire; M. Louson, chef de bureau du ministère de la Justice, avec son énorme ruban de la Légion d'honneur et ses deux filles, Céline et Roberte, deux blondes plantureuses, amies de Louise et de Jeanne-Jeannette. Tout ce monde se pressait dans les deux petites pièces, en bourdonnant sur le thème du jour.

Mme Monnetier apporta une carte à Verrès, en disant :

— Ce monsieur demande s'il pourrait assister à l'union.

La bonne femme avait donné au mot « Monsieur » une intonation méprisante, marquant ainsi qu'il s'agissait d'un bourgeois. Elle était d'esprit simple, mais dévouée corps et âme aux idées comme aux gens de la maison. Verrès lut sur la carte un nom inconnu, avec la mention : « rédacteur au *Conservateur* ».

— Comment donc! s'écria-t-il, nous ne demandons qu'à être connus de nos adversaires!

Et il alla recevoir un petit jeune homme glabre, timide, qui balbutiait de vagues excuses : bien indiscret,... obligé par son directeur,... les exigences de la publicité...

— La publicité est une excellente chose, répondit Verrès : elle nous oblige à vivre dans une maison de verre, comme cela doit être en démocratie. Écoutez et voyez! Peut-être reconnaîtrez-vous que nous ne sommes pas aussi noirs qu'on l'imagine dans votre camp.

C'était un commencement d'interview. Le jeune homme, prenant la balle au bond, risqua deux ou trois questions dont une fit bondir Verrès :

— Vous êtes résolument partisan de la polygamie, maître, n'est-ce pas?

— Mais non, mais non!... Ah! que voilà bien comme on écrit l'histoire!... Faites des articles, des brochures, un volume pour démontrer la sainteté de l'amour unique dans la liberté, et l'on vous dira : « Vous êtes l'apôtre du dévergondage!... » C'est le jour et la nuit, monsieur...

Il continua de la sorte, sans peser ses paroles, sans compter les « lignes » qu'il donnait au reporter; celui-ci l'écoutait bouche bée, heureux de l'aubaine inattendue. — L'entrée de son frère, qui se faisait attendre comme toujours, et qui arrivait tout essoufflé, interrompit Verrès. Très différent de Rémy, le docteur Emmanuel avait une bonne figure haute en couleur à laquelle de grandes oreilles plates donnaient une expression un peu faunesque, une barbiche en étoupe, un toupet qui rappelait celui de Rochefort; ses petits yeux pétillaient d'ironie sous les sourcils en broussaille; sa bouche mobile, d'un joli dessin, prenait aisément une expression à la fois malicieuse et bienveillante; il avait le ventre assez fort et les jambes courtes. Médecin, il exerçait son art dans le quartier de Grenelle, avec un complet désintéressement. Par scepticisme sur l'efficacité des remèdes, il s'était spécialisé dans le

traitement des blessures et des plaies, qu'il ne soignait que par l'eau bouillie. Son appartement de la rue Frémicourt, installé jadis avec un certain goût, offrait maintenant l'aspect du plus humble des dispensaires : tous les bibelots en avaient disparu, sauf quelques tableaux oubliés aux parois; des loqueteux y stationnaient, les pieds, les jambes, les bras plongés dans des baquets ou enveloppés d'ouate ou de bandelettes; et il en venait tant qu'on ne savait plus où les mettre. Célibataire, conservateur, traditionaliste, mais gardant en toutes choses sa pleine liberté d'esprit; mélange singulier de scepticisme intellectuel et de foi dans l'action; toujours prêt à batailler pour des principes auxquels il ne croyait guère qu'en les défendant, et qu'il défendait plus peut-être pour se persuader de leur vérité que pour y convertir autrui, l'oncle Emmanuel condamnait cette « parodie du mariage » à laquelle il assistait cependant, par affection pour son frère et pour ses nièces. En s'épongeant, en soufflant comme un phoque, il dit à Rémy :

— Oui, je viens... encore cette fois!... Mais... ne te figure pas... que je suis converti!...

— Oh! je sais, tu es incorrigible!...

En soufflant toujours, le docteur plaça l'adage

qu'il arrangeait à sa façon pour répondre à son frère :

— *Amica Veritas, sed magis... magis amicus Plato !*

Verrès voulut protester :

— Non, non, pas cela... La Vérité est la grande...

Mais le docteur lui coupa la parole en reprenant haleine :

— Au surplus, vos unions ne sont que des mariages... sans cérémonie... Et encore sans cérémonie, il faudra voir!... Enfin, chacun a ses idées!.... J'aurai toujours sur vous l'avantage de la tolérance!

L'assemblée étant au complet, Verrès fit un signe à Pierrine et tous deux allèrent chercher les « unis », qu'ils installèrent sur deux chaises réservées devant le guéridon, comme il est d'usage dans les églises ou les mairies.

Dans sa robe de satin blanc, pareille à toutes celles des mariées, avec ses petits souliers assortis, son long voile, les fleurs d'oranger de sa coiffure, Louise était la plus délicieuse apparition qu'on pût voir : non pas belle comme Pierrine, mais jolie, gracieuse, toute fraîche, fine comme une précieuse porcelaine. Sa toilette était un événement, presque une révolution, ou

plutôt un coup d'État réactionnaire. Ses trois aînées avaient consenti à s'unir en robes de ville ; elle, pas. Au risque même d'affliger son père tant aimé, elle avait absolument voulu s'habiller « comme les autres fiancées ». Il lui en coûtait peu de renoncer à la cérémonie religieuse, n'étant jamais entrée dans une église, à la cérémonie civile, la salle de la mairie étant laide, à tout l'appareil administratif qui représentait « le préjugé du mariage », comme on disait dans son milieu. Mais elle tenait à la robe de mariée, qui lui siérait, aux fleurs, au voile, à la couronne. En la voyant entrer, les demoiselles Louson, qui avaient approuvé ses luttes, esquissèrent le geste d'applaudir; Romanèche, au contraire, fronça les sourcils.

Quant à l'uni, Blaise Gagnery, sa souple personne féline, sa figure rasée, équivoque et lasse, ses minces lèvres trop rouges et ses cheveux fades, aplatis sur son front, éveillaient une sourde impression de malaise. Son œil dur, d'un bleu froid, fit rapidement le tour de l'assistance, devint presque insolent de raillerie en fixant un instant Verrès, puis caressant, possessif avec une pointe de cruauté, en se posant sur Louise. Personne ne l'accompagnait. Il n'avait, disait-il, que des parents éloignés, des paysans basques très

catholiques, incapables de comprendre le principe de l'union. Il travaillait dans une maison de banque, le *Sous-Comptoir des Métaux*, où il gagnait peu de chose, et publiait de temps en temps des articles financiers dans les journaux de second ordre. Louise, qui l'avait connu par les Rhèmes, s'était éprise de lui, en coup de foudre. Les renseignements sur son compte n'étant pas défavorables, et Charles-Jacques se portant garant de son honorabilité, Verrès ne s'opposa pas aux projets des deux jeunes gens, et leur promit une petite rente en attendant que l avenir de Gagnery se dessinât : il estimait qu'il faut avoir confiance en la vie, marcher sans peur devant soi, dans la certitude que tout s'arrangera toujours. Il disait :

— L'optimisme est une force!

Ou encore :

— On se tire toujours d'affaire! Avant tout, du courage et de la volonté!

Gagnery répondait par le sourire ambigu de ses lèvres rouges, qui découvraient jusqu'aux gencives ses dents pointues et donnaient à sa figure une expression sensuelle, sardonique et féroce.

II

Ayant installé Louise à côté de Gagnery, Rémy Verrès passa derrière le guéridon sur lequel il appuya ses deux mains ouvertes, dans un geste de prédicateur. Il était en noir des pieds à la tête, avec une cravate blanche comme un clergyman. Il avait un beau front méditatif, modelé en vigueur, d'une imposante élévation, un visage à la fois grave et doux, aux traits calmes, plutôt lourds, la chevelure intacte, longue, blanche et floconneuse, la barbe longue et blanche aussi, un peu ondulée. La lenteur mesurée de ses mouvements accentuait l'impression de noblesse que dégageait l'ensemble de sa personne. Sa parole était lente comme son geste, sa voix sonore, dans les notes basses, sa phrase directe, parfois trop

chargée. Dans ses propos, on devinait une de ces convictions profondes qui gouvernent les moindres pensées et cristallisent, si l'on peut dire, les efforts de l'esprit comme ceux de la volonté. C'était d'ailleurs le caractère que dégageait l'ensemble de son œuvre, en partie scientifique et inaccessible au profane (*De la limite supérieure de l'âge du soleil, — Le mouvement d'ensemble de la voie lactée, — De la dispersion de la lumière dans les espaces célestes*, etc.), en partie sociale ou politique, et comprenant des articles ou des volumes, dont le fameux *Essai sur la liberté des sexes* : toute une littérature de combat, qui avait établi sa popularité. Sous les sourcils épais et droits, les yeux bleu clair gardaient une candeur pareille à celle qu'ont les yeux des enfants; leur expression achevait de lui gagner les cœurs : la vie entière, avec ses luttes, ses angoisses, ses drames, ses horreurs, les avait traversés sans en ternir l'eau pure. Pourtant, que de jours terribles il avait connus, que d'heures dont il semble qu'on doive à jamais conserver dans son oreille le son déchirant! De l'année de sa naissance, — 1828, — à celle qui s'écoulait alors, — 1902, — quelle succession d'événements où sa vie personnelle s'était absorbée dans la large existence de la nation, dont il avait parfois accéléré la fièvre!

Coups de feu sur les barricades du 2 Décembre, premier exil en Angleterre où, privé des secours de sa famille, il dut se débattre avec la gêne et la faim, retour après le 4 Septembre, combats autour de Paris, adhésion à la Commune, fuite en Belgique, deuxième exil en Hollande, facilité cette fois par un patrimoine honorable, retour définitif, presque glorieux, après l'amnistie, et plus récemment, polémiques ardentes dans les tempêtes dont le pays restait frémissant. Le vieux lutteur bataillait toujours au premier rang de la mêlée. Il réclamait plus d'égalité, plus de justice, des mœurs plus républicaines, des droits nouveaux pour les travailleurs. En même temps qu'il soutenait ces revendications que tant de haines irritent, il prêchait la bonté, la douceur, et sur ce dernier point se trouvait presque seul de son avis, dans le monde dur et mauvais, cruellement positif, qui se formait autour de lui.

Moins tourmentée que sa vie publique, sa vie privée avait pourtant traversé quelques orages : Pierrine était née d'une première union que la trahison avait brutalement dénouée, sans ébranler la foi de Verrès en l'excellence de sa doctrine non plus qu'en la bonté des êtres. La mort de sa seconde unie, cette Jacqueline qui l'avait sauvé,

fut son second grand chagrin : auprès de cette gentille compagne, simple et tendre, il avait fini par oublier complètement la perfide ; l'âme fidèle de la morte, au contraire, continua de vivre en lui. Sans trop d'efforts, il avait pardonné à la première les mensonges d'un honteux dévergondage ; il pardonna de même à la nature le meurtre injuste de la deuxième. Son tranquille idéalisme eût triomphé de toute douleur personnelle ; son imagination d'utopiste doublé de mathématicien l'emportait dans une sphère où les blessures du cœur, même empoisonnées, se guérissent comme par la vertu propre de l'organe atteint. Et cette vertu n'était pas l'insensibilité, car Verrès possédait une grande puissance d'aimer et de souffrir : c'était une résignation très élevée, un don singulier de noyer son « moi » dans le flot mouvant des êtres, une force réfléchie qui l'aidait à surmonter la douleur avant qu'elle eût atteint les parties vitales de son âme. En ce moment, par exemple, il sentait cruellement que cette heure, en sonnant le départ de sa dernière fille, marquerait le début de sa vieillesse solitaire ; pourtant ses traits restaient paisibles, ses yeux souriants, sa voix était aussi ferme, égale et douce que pour parler de choses étrangères ou de questions générales. Il fit du regard le tour de

l'assistance, nota rapidement l'expression moqueuse que prenait la bonne tête rouge d'Emmanuel dont le toupet se dressait comme une crête de coq, la surprise attentive du reporter réactionnaire, l'évidente préoccupation de Denys Albrun, l'impatience de Charles-Jacques; et il commença :

—Nous voici réunis une fois de plus, mes amis, pour célébrer une cérémonie à laquelle nous nous efforçons de restituer son véritable caractère. Des siècles de préjugés l'ont compromise, soit dans ses formes extérieures, qui ne sont plus que vain apparat, soit dans son sens le plus profond : le mariage, qui sanctionnait autrefois l'asservissement de la femme à l'homme, ne saurait plus être aujourd'hui qu'une association libre, librement conclue entre deux êtres égaux en responsabilité comme en droit; beaucoup en font encore une sorte de prison, où l'on n'entre qu'après des formalités inutiles ou surannées, d'où l'on ne s'échappe, si l'on y étouffe, qu'au prix de lourds sacrifices de dignité et d'argent, à travers les mensonges les plus humiliants, selon qu'il plaît aux magistrats d'interpréter d'une manière ou de l'autre les articles incohérents d'un code impartial... »

Le stylographe du reporter réactionnaire cou-

rait sur son calepin, tandis que les journalistes avancés écoutaient sans prendre de notes : ils connaissaient trop bien ces airs-là, mille fois répétés comme des refrains, et certes, ils auraient sans beaucoup d'efforts résumé d'avance, presque dans les mêmes termes, les pensées de l'orateur. L'oncle Emmanuel, qu'elles mettaient toujours en fureur, se tenait à quatre pour ne pas répliquer; Gagnery cachait ses yeux sous ses paupières à demi baissées; Louise souriait comme une rose s'épanouit.

« ...Nous sommes de ceux qui concevons le mariage autrement. Nous nous refusons d'admettre, dans un contrat si intime, l'intervention de ces deux forces extrinsèques et tyranniques, qui sont l'Église et l'État : éternels ennemis dont les armes se valent! Nous ne voulons pas plus du mariage civil que du mariage religieux, parce que le mariage, à nos yeux, n'est pas plus un acte civil qu'un sacrement. Il est un contrat privé, conclu entre des parties maîtresses de fixer à leur convenance la part de liberté qu'elles aliènent ou conservent. Il doit être cela ou le devenir, si vraiment, comme nous le croyons tous ici, la liberté est la condition première du progrès social. L'union de l'homme et de la femme aboutit à la fondation de la famille, qui est, comme on l'a dit

3.

souvent, et comme certains de nos adversaires se plaisent à le répéter, la cellule organique de la société. J'accepte l'image, mais j'ajoute que cette cellule ne se développe qu'à la condition d'être comme enveloppée de liberté! Libre à son origine, l'union doit demeurer libre jusqu'au bout, sans autre contrainte que le respect des engagements consentis. Ces engagements eux-mêmes devront être prudents, mesurés à la faiblesse humaine : qu'on ne promette rien de plus que ce qu'on peut tenir! Si les liens acceptés deviennent oppressifs, pour des raisons que le cours complexe de la vie ne permet pas toujours de calculer à l'avance, il importe qu'on puisse les rompre d'un commun accord, sans autre contrôle que celui de sa conscience... »

Un sourire équivoque glissa sur les lèvres de Gagnery : sans soulever les paupières, il coula un regard louche vers Louise ; le léger froncement de sourcils dont il accompagna ce regard, en accusant des plis inattendus dans sa figure, accentua l'expression cruelle qu'elle prenait volontiers. Louise ne s'aperçut de rien; elle était tout oreilles, très fière de jouer un rôle dans la marche progressive de l'humanité, heureuse de se donner sans génuflexions ni paperasses. Le père Pic écarquillait les yeux, redressait sa longue taille

cassée, ressemblait à un point d'exclamation qui s'est tordu sous la plume. Romanèche approuvait en abaissant le menton, tandis que sa barbe rêche se repliait sur sa cravate. Braccard murmura :

— Voilà qui est parlé!

Comme il se tournait vers M. Louson, serré contre lui, celui-ci fut obligé de répondre :

— Oui, très bien, très bien...

En réalité, le chef de bureau se trouvait fort mal à l'aise. Ayant reflété toutes les opinions des gouvernements successifs qui avaient aidé sa carrière administrative, il inclinait maintenant vers les radicaux socialistes, dont l'étoile montait. Mais, avancé dans ses propos, il l'était beaucoup moins dans ses actes. Ainsi, ses deux filles recevaient une éducation très bourgeoise, dans un pensionnat d'où les prêtres n'étaient pas encore exclus; il comptait leur faire épouser des bourgeois, ou, à défaut, des socialistes bien rentés; et il eût préféré qu'elles n'entendissent pas des propos aussi subversifs. N'ayant pas osé contrarier, en raison de la haute influence de Verrès, leur amitié pour Louise et Jeanne-Jeannette, qui les avait amenées là, il avait maintenant quelque peine à boire sans grimaces le vin qu'il avait tiré.

« ...Est-ce à dire cependant, mes amis, que

nous concevions les rapports de l'homme et de la femme pour la fondation et l'organisation de la famille, comme différant dans leur essence même de ce qu'on appelle aujourd'hui le mariage? Eh bien! non! La fidélité réciproque, qu'imposent comme un dû les lois actuelles, nous en paraît la condition première : car il semble bien que la monogamie soit une condition primordiale du progrès, et qu'elle contribue pour beaucoup à nous préserver de périlleux retours à la barbarie primitive; de même qu'elle nous garantit un bonheur durable, plus élevé à la fois, plus sûr, plus conforme aux vrais besoins de notre humanité que les plaisirs fugitifs dont nous leurre la satisfaction de nos désirs. Sans doute, nos instincts peuvent se plaire à des changements qui flattent leur capricieuse légèreté; mais quelles joies plus profondes ne trouvons-nous pas dans la stabilité? Vieillir ensemble, en partageant tout ce qu'apporte la vie, la souffrance comme le bonheur, en se soutenant l'un l'autre jusque dans la pire adversité, imprégnés de ce sentiment qu'on n'est qu'un et que rien ne peut rompre cette splendide unité, peut-on concevoir un plus beau destin, un lot meilleur?... »

Sur ces paroles, où il exprimait son rêve, atteint un instant, que seule avait interrompu la

méchanceté de la mort, Verrès s'arrêta pour réprimer l'émotion qui l'envahissait. M. Louson profita de ce temps d'arrêt pour souffler à l'oreille de ses filles, après s'être assuré que Braccard, tourné d'un autre côté, ne l'entendait pas :

— Ici, Verrès a tout à fait raison!

Quelques jours auparavant, Jeanne-Jeannette avait assisté, au temple de l'Oratoire, au mariage d'une de ses compagnes de lycée. Elle se pencha vers sa mère, en murmurant :

— C'est tout à fait ce que disait ce pasteur!

Hortense, l'ayant entendue, répliqua :

— Ce pasteur parlait au nom d'un Dieu supposé, tandis que ton grand-père parle au nom du bon sens et de la raison.

Le front de la jeune fille se plissa, comme si ses réflexions exigeaient une grande contention d'esprit; et elle conclut, pour elle-même :

— Je ne vois pas où est la différence.

Pendant ce court dialogue, l'oncle Emmanuel se retournait vers M. Landeron, dont la chaise se trouvait derrière la sienne, en demandant :

— Expliquez-moi pourquoi diable ils ne veulent pas se marier comme tout le monde, puisqu'ils pensent comme tout le monde?

M. Landeron leva les yeux et avança le men-

ton dans un geste d'ignorance : habitué à explorer les voûtes du ciel, il s'inquiétait peu des choses de la terre; les hommes n'étaient à ses yeux que d'imperceptibles atomes semés dans l'infini; il n'avait jamais compris qu'un Verrès, dont la pensée pouvait embrasser plusieurs mondes, perdît une part de son temps à traiter des questions si complètement étrangères à l'astronomie.

« ...Comme l'ont répété les sages de toutes les époques, habiles à discerner les jeux des causes et des effets, l'homme est l'artisan de sa destinée. S'il tient à bien conduire sa vie jusqu'au terme, certains sacrifices s'imposent à lui; s'il ne sait pas les accepter et ne recherche que le plaisir, l'expérience enseigne qu'il récolte amertume et déception; si, au contraire, il dirige son désir vers des joies plus pures, il ne sera jamais déçu. En pensant à soi-même, on se trompe toujours; en pensant à l'avenir collectif dont on est l'artisan, au sort des enfants qui dépendent de nous, on marchera dans la vérité, vers le vrai bonheur : celui qu'on n'atteint pas, mais qu'on prépare... »

Le reporter réactionnaire ne put s'empêcher de murmurer :

— C'est un chrétien, cet homme-là!

Un des collaborateurs du *Robespierre*, qui l'entendit, s'empressa de le corriger :

— Non, monsieur, c'est un stoïcien : ne confondons pas !

Cependant, Rémy Verrès se penchait vers les unis, en levant la main dans un geste de bénédiction ; et il conclut :

« C'est pourquoi, chers enfants, je vous engage à vous aimer fidèlement, dans le respect réciproque de votre liberté. Bien des froissements, dans la vie commune, menacent peut-être votre tendresse et votre confiance. Sachez en vaincre les irritations, opposez-leur la solidité de votre amour ! Du reste, vous appartiendrez bientôt à ceux qui naîtront de vous : aucun joug extérieur ne peut ajouter quelque obligation à celles que vous imposera le sentiment de l'immense devoir assumé par vous en donnant la vie. Pour être soutenus dans votre tâche, recevez les vœux de votre père, qui s'est toujours efforcé de la remplir de son mieux envers vous, ceux de tous les vôtres et ceux de cette assistance, où chacun participe à vos espoirs, à votre bonheur ! »

Un murmure d'approbation courut parmi les auditeurs, qui cependant n'applaudirent pas, comme s'ils se fussent trouvés devant un prêtre. L'oncle Emmanuel, un peu moins rouge, se

tourna de nouveau vers M. Landeron, en grognant :

— Pourquoi diable n'a-t-il pas dit *amen?*

Et M. Landeron répéta son geste d'ignorance.

Personne ne bougeait : tous les yeux se tournèrent vers Romanèche, impassible, la main dans le revers de sa redingote. Les regards devinrent plus insistants; des voix murmurèrent son nom; Verrès l'invita du geste à venir se poster devant le guéridon. M. Louson dut réprimer un mouvement d'inquiète contrariété : quelles choses incongrues ses filles allaient-elles encore entendre? Enfin, le député se leva, et, sans quitter sa place, parla de sa voix neutre, en phrases ternes dont la succession finissait par impressionner. Il félicita Verrès de la belle tenue de sa vie : en un temps de volontés fléchissantes, quelle leçon que cette existence consacrée tout entière à l'idée, depuis l'époque des premières luttes de la démocratie opprimée jusqu'à ses plus récentes batailles, jusqu'à ses succès actuels, — « et espérons-le, jusqu'à son prochain triomphe! » — Quel exemple aussi que celui de cette famille dégagée de tout préjugé, vivante preuve de l'inutilité malfaisante d'une institution aveugle et surannée! Où trouver un bourgeois, enfoncé dans

sa routine, confit dans sa dévotion, qui puisse s'enorgueillir plus justement de sa descendance, en montrant ainsi trois ménages parfaitement unis, parfaitement heureux, auxquels un quatrième va s'adjoindre, sans qu'aucun d'eux soit retenu par des chaînes artificielles?

« D'autres viendront bientôt... »

Il chercha des yeux la jolie Jeanne-Jeannette, qui esquissa en rougissant un imperceptible mouvement de protestation mutine :

« ...Et ce sera comme une colonie de libres esprits, résolus à maintenir envers et contre tous l'immuable solidité de leurs principes et de leurs vertus! »

Ainsi, dans le crépuscule de la société bourgeoise, Verrès, le vieux combattant de 1852 et de 1870, Verrès le proscrit, Verrès l'exilé, aurait salué les premières lueurs d'une aurore magnifique! Lui et les siens, par la superbe audace de leur organisation familiale, auraient l'honneur de montrer à l'avenir ce que peuvent des êtres libres résolus à ne connaître d'autres règles de vie que celles qu'approuve leur raison, à établir par la force de l'exemple l'urgente nécessité d'exclure de nos codes les derniers vestiges de théologie qui les gâtent encore, afin de les adapter de mieux en mieux aux véritables besoins

de l'homme maître de ses instincts, mais qui n'entend pas se plier à des autorités irrationnelles, aussi menteuses que les anciennes idoles. Honneur donc à ces vaillants initiateurs, qui poursuivent d'un pied sûr leur noble chemin !

En finissant ainsi, Romanèche s'avança vers Verrès, et lui donna l'accolade. Alors les rédacteurs de *L'Égalité*, qui connaissaient les faiblesses du « patron », commencèrent à applaudir. Les collaborateurs du *Robespierre* et de *La Semaine démocratique* suivirent, ainsi que la plupart des assistants. Le père Pic se fit remarquer par son enthousiasme bruyant ; M. Landeron crut devoir applaudir du bout des doigts ; M. Louson se démenait comme sur un gril, en mêlant à ses bravos des réticences qu'il soufflait à ses filles :

— C'est peut-être un peu excessif... Bravo, bravo !... Plus tard, oui, sans doute, plus tard... Bravo !... Mais au point où nous en sommes aujourd'hui, hem !... Enfin, bravo, bravo, bravo !...

Céline, sans l'écouter, applaudissait de toutes ses forces, tandis que Roberte fronçait les sourcils et que son visage prenait une expression de blâme et de sévérité. Ces deux attitudes le mé-

contentèrent également, et il gourmanda les deux sœurs en baissant la voix :

— Voyons, Cécile, un peu plus de modération!... Roberte, pourquoi cet air fâché?...

Enfin l'on se leva, pour se diriger, par petits groupes, vers les rafraîchissements.

III

L'oncle Emmanuel offrit le bras à l'aînée de ses nièces :

— Eh bien! Pierrine, lui demanda-t-il en l'emmenant, est-ce que ta fille suivra bientôt l'exemple de sa jeune tante?

Jeanne-Jeannette, qui suivait sa mère, rougit comme tout à l'heure; Pierrine, au lieu de répondre, échangea un regard d'intelligence avec elle; l'oncle insista :

— Elle approche de ses vingt ans : va-t-elle aussi fonder un ménage qui n'en soit pas un?... une famille en marge de l'état civil?... se mettre en révolte contre l'ordre établi, pour mieux pratiquer les vertus incompatibles avec l'état de mariage?

— Jeanne-Jeannette ne pense pas à s'unir, répondit évasivement Pierrine.

Un collaborateur de *La Semaine démocratique*, — joli garçon, monocle à l'œil, — vint offrir le bras à la jeune fille. Pierrine la regarda s'éloigner, et reprit, en baissant la voix :

— Entre nous, je crois qu'il y a quelque chose en train.

Le docteur désigna le journaliste, d'un clignement d'yeux qui fit frétiller ses larges oreilles :

— Avec un de ces gaillards?...

— Non, non... Vous savez que Léonce n'est plus guère dans leurs idées.

— Il passe la main après fortune faite.

— Ne soyez pas méchant!.... Tout le monde change, n'est-ce pas? Et puis, il y a le hasard. Jeanne-Jeannette a rencontré ce jeune homme chez les Louson, qui ne sont irréguliers qu'en paroles. Lui-même est d'une famille qui n'accepterait jamais l'union.

L'oncle s'épanouit; son toupet frissonna comme un panache.

— Comme ces gens me plaisent déjà! s'écria-t-il. Ce sont d'affreux bourgeois?

Pierrine sourit :

— Propriétaires!

— Où ça?

— Du côté de Montpellier. Le jeune homme achève son droit.

— Il est épris?

— On dirait.

— Alors?... *Omnia vincit Amor*, l'amour est plus fort que tout... Comme Charles-Jacques, il fera bon marché de la volonté paternelle.

— Je ne crois pas : il est d'une de ces vieilles familles protestantes, ancrées dans leur foi, comme il y en a là-bas... Il sera désolé d'apprendre que Jeanne-Jeannette a assisté à cette cérémonie. J'espérais un peu qu'il n'en saurait rien; mais les Louson sont là, et d'ailleurs, tous les journaux vont en parler.

— Il est pourtant au courant de votre situation?

— Sans doute. Qui est-ce qui l'ignore?

— Où voit-il la petite?

— Au tennis des Louson, deux fois par semaine. Il n'y manque jamais. Elle non plus.

— S'est-il déclaré?

— Pas encore.

— Alors, où diable allez-vous?

— Je ne sais pas... Tout est si bizarre, chez nous!... Mais le temps arrange tant de choses!

— Il y en a qu'il n'arrange pas : celles que complique la sottise des hommes... Au surplus,

sait-on jamais à qui l'on a affaire, aujourd'hui?... Si le gaillard vous enlevait votre fille, sans plus de façons? Rien ne la protège : elle est en quelque sorte hors la loi. Quelle jolie proie, pour un coureur que les scrupules n'étoufferaient pas!

— Albin est un honnête garçon; j'ai souvent causé avec lui, à ce tennis où je vais toutes les fois que je puis; il est loyal, il a de beaux sentiments.

— Peuh!...

— Quant à Jeannette, vous savez si elle est sérieuse.

— Les gens sérieux pèchent sérieusement ; c'est beaucoup plus grave... Sans nul doute, ta fille croit avec ferveur au système que mon illustre frère vient d'exposer : si elle y convertissait son soupirant?... S'ils s'avisaient de le perfectionner?... Vous avez supprimé l'Église et la Mairie : s'ils trouvaient vieux jeu la bénédiction paternelle, la présentation aux amis, les simagrées de tout à l'heure? S'ils filaient sans tambour ni trompette, et sans vous demander votre avis? Pourquoi pas? ils seraient logiques, après tout!...

Le beau visage de Pierrine trahit un commencement d'inquiétude :

— Jeanne-Jeannette a des principes, objecta-t-elle.

— On lui répète sans cesse qu'il n'y en a pas.

— On lui a pourtant enseigné le respect de la vérité.

— Eh bien! ils ne mentiraient à personne : ils partiraient ensemble, à votre barbe.

— Non, non, cela n'arrivera pas.

— Espérons-le. Jusqu'à présent, vous autres, vous avez eu plus de chance que vous n'en méritiez.

A quelques pas d'eux, les Pic et les Nivollet formaient un groupe isolé. Hortense leur apporta des gâteaux. Jeanne-Jeannette, délivrée de son cavalier, leur servit du thé, qu'elle accompagna de gentils propos, puis les quitta pour chuchoter dans un coin avec Céline Louson, sa confidente. Avec leurs figures d'un autre âge, leurs vêtements surannés, leurs mines effarées, ces vieux détonnaient dans ce milieu déluré et vivant, comme d'anciens portraits dans un salon « modern-style » : en sorte que Romain, dont l'œil éveillé furetait sans cesse, s'avisa de prendre leur croquis. C'était un artiste frondeur, dont le crayon malicieux sans amertume raillait en ce moment la prépotence radicale, comme il avait raillé jadis les autres partis au pinacle : progressistes, opportunistes, boulangistes, Ordre Moral. Quand il publia la semaine suivante sa jolie

planche intitulée « Idées nouvelles », Pic se reconnut devant un kiosque, et en tira vanité. En attendant, il se rengorgeait pour donner dignement la réplique à Verrès, qui s'approchait de ses beaux-parents. Il s'attendait à la continuation de l'homélie, prêt à noter dans sa mémoire les mots historiques qui tomberaient de ces lèvres illustres. Mais Verrès parla simplement de la chère compagne qui l'avait quitté depuis tant d'années; et si sincère était son émotion, qu'on eût pu croire que cette mort datait d'hier à peine. Des larmes montèrent aux yeux de la mère Nivollet, qui soupira :

— Ah! si elle était là!... Si elle nous voyait!...

Son mari ajouta, en tâchant de redresser sa taille cassée :

— Elle serait heureuse, elle verrait ses trois filles bien établies...

Il se hâta de se reprendre :

— Bien unies, je veux dire... Ah! oui!...

Verrès avait pris les mains de la vieille, tous trois s'attendrirent ensemble. Alors, Pic leva les yeux au plafond, agita l'éventail de sa barbe, roula les yeux et s'écria :

— C'est sublime!

Justement l'oncle Emmanuel, ayant quitté Pierrine, manœuvrait pour se rapprocher de son

frère. Il releva vivement cette exclamation :

— Mon Dieu, non, monsieur, c'est tout simple!... Par delà les sottises que débitent ou commettent les hommes pour arranger ou déranger leur vie sociale, il y a les affections éternelles, toujours pareilles dans les cœurs bien faits. On change leurs formes, comme les coupes des vêtements : elles ne changent guère plus que le cœur humain. Le mariage, la séparation, le divorce, l'union libre, qu'est-ce donc, je vous en supplie, sinon les modes passagères d'un contrat éternel? Ceci seul importe : la vie avec ses grandes joies et ses grandes peines, la mort avec les deuils qu'elle suscite en passant.

Rémy Verrès avait écouté la tirade, en souriant comme un homme qui ne discutera pas :

— Cet Emmanuel, murmura-t-il, sera-t-il toujours le même?...

— Parbleu! riposta le docteur. Et te figures-tu donc que tu ne l'es pas, toi?... Je te dis que rien d'essentiel ne change, ni en nous, ni autour de nous...

Il jeta un regard de travers sur Romanèche, qui dégustait un verre d'orangeade au milieu de son état-major; et il ajouta, en retenant sa voix rageuse :

— Celui-ci, par exemple, n'est-il pas le même

depuis cent dix ans? Sans parler de ses incarnations antérieures!... On a beau lui couper la tête, le fusiller, l'envoyer à la Nouvelle, l'en rappeler, l'habiller en forçat, en proscrit, en conspirateur, en pharmacien, en journaliste, en délégué, en sénateur, en ministre, — il est toujours lui, il le restera jusqu'à la fin des âges : éternellement il prendra les mots pour les choses, répétera les mêmes phrases, trouvera les mêmes jobards pour le croire et l'acclamer. Qu'il s'étale au pouvoir ou s'agite à l'opposition, nulle expérience ne lui profitera jamais. Il n'apprendra rien, il ne comprendra rien : tandis que tout change, il aura l'orgueil de rester immuable, comme un caillou qui serait capable de vanité. Voilà!...

Cette fois, Verrès le désapprouva un peu sèchement :

— Tu ne connais pas Romanèche, mon frère, c'est un des hommes de l'avenir.

— Je ne le sais que trop, conclut Emmanuel.

Cependant les Albrun, — le petit Antoine cramponné aux jupes de sa mère, — cherchaient depuis un moment à s'emparer de Rhèmes. Ayant enfin réussi à l'isoler dans un coin, ils se mirent à l'entretenir de leur grand projet. La médiocrité leur pesait, surtout depuis que Pralie

s'enrichissait à larges tranches en débitant au poids de l'or ses Claude Monet, ses Cézanne, ses Sisley. Pourquoi ne tenteraient-ils pas quelque chose, eux aussi? Peut-on se résigner à vivre dans la gêne, quand on a deux enfants à qui l'on voudrait donner tout ce qu'on n'a pas eu?... Or, une superbe occasion s'offrait : dès les années d'études, Denys s'était lié avec Marius Vadret, le seul chef et propriétaire de la grande maison d'édition de la rue Mazet, qui publiait les œuvres de Verrès et *La Semaine démocratique.* C'était par cet ami qu'il avait été introduit rue Froidevaux; plus tard, Vadret avait été le parrain d'Antoine, dans la cérémonie calquée sur le baptême traditionnel où le grand-père présentait solennellement l'enfant à la famille et lui promettait l'appui des siens. Frappé depuis d'un commencement d'ataxie, Vadret cherchait à se retirer des affaires : étant sans parents proches, il eût volontiers passé la main à son ami, même à des conditions exceptionnellement favorables, pour préparer l'avenir de son filleul. A vrai dire, la vieille maison avait un peu périclité, ses tentatives pour la moderniser ayant peu réussi : le fonds n'en était pas moins là, solide et durable. Vadret offrait de le céder contre une somme bien inférieure à sa valeur réelle, que compléterait le

paiement d'une rente en viager. Mais il fallait ajouter au capital un fonds de roulement, et, même aidé par Verrès et l'oncle Emmanuel, Albrun restait loin de compte. Charles-Jacques, avec sa grosse fortune, pouvait sans aucun risque achever de le mettre en selle. Les deux unis tâchaient de lui expliquer tout cela en mêlant quelques flatteries à leurs arguments :

— Pour vous, qui êtes si riche, c'est une bagatelle! répétait Hortense.

Rhèmes protestait, les joues tiraillées par ses tics : avec une queue de cinq zéros, un chiffre n'est jamais une bagatelle;... il était loin d'être aussi riche qu'on le croyait;... on n'aime pas à engager une forte somme dans un commerce qu'on ne connaît pas...

— L'affaire est de toute sécurité! s'écria Denys, qui avait la foi. C'est un placement qui vous donnera du cinq pour cent, et au delà, je vous en réponds!

— Tandis qu'on a tant de peine à tirer parti de son argent! soupira Hortense. Le peu que nous avons nous rapporte à peine du quatre... N'est-ce pas, Denys?... Une fois, nous avons touché du sept, pendant deux ans. C'était dans une filature. La troisième année, il y a eu un krach, tout s'est effondré.

— C'est généralement ainsi que cela se passe, dit Charles-Jacques avec philosophie. Mieux vaut se contenter d'intérêts modiques : on a moins de chance de perdre tout...

— Dans notre affaire, il n'y a aucun danger, affirma Denys.

Il essaya de donner des précisions; mais il s'embrouillait, à cause de son incompétence.

— Je veux bien croire que la maison est excellente, concéda Rhèmes; vous auriez pourtant contre vous que vous ignorez tout de la librairie.

Denys protesta : la librairie est un commerce facile, où l'on peut entrer sans apprentissage; d'ailleurs, Vadret resterait quelque temps avec lui, pour le mettre au courant. Hortense l'appuya :

— Denys a beaucoup lu. Il a le goût sûr. Il est très fort en comptabilité, ce qui est essentiel. Ajoutez qu'il sait l'anglais : cela aussi, compte pour quelque chose.

Charles-Jacques restait sur la réserve, mal convaincu :

— J'ai vu de près les affaires après la mort de mon père, expliqua-t-il; vous ne savez pas combien elles sont difficiles! Et j'entends répéter partout qu'elles le deviennent de plus en plus. Aussi me suis-je promis de ne jamais mettre un

centime dans une entreprise industrielle ou commerciale : je m'en tiens aux fonds d'État, aux bonnes obligations bien gagées. Si j'avais un conseil à vous donner...

Albrun l'interrompit avec un peu d'humeur :

— Vous êtes bon! Vous qui roulez sur l'or, je comprends que vous vous contentiez de revenus de tout repos. Mais nous? Il nous faut bien essayer de sortir de notre gêne. Nous avons des enfants, que diable!... Si vous y tenez, c'est un service de famille que je vous demande, plus encore qu'une affaire que je vous propose...

Les muscles de Charles-Jacques semblaient danser dans sa chair, tant ils lui tiraient les joues, les lèvres, le menton. Il jeta un coup d'œil sur Verrès, qui causait avec Jérôme Clos; puis il se tourna vers Hortense et lui dit d'un ton ironique :

— Votre père prétend que la fortune est une malédiction : si les miens ne m'avaient pas menacé de me déshériter, je crois qu'il ne m'aurait jamais confié sa fille!

— Lui-même a pourtant quelque chose, riposta Denys : sans quoi, comment se fût-il tiré d'affaire? Ce n'est pas l'astronomie qui l'aurait fait vivre, n'est-ce pas? Et vous savez qu'il est très prudent dans ses affaires d'argent.

Il dit cela avec un peu de rancune : Verrès refusait d'avantager Hortense ou Louise, dont les ressources étaient si précaires, au détriment de Pierrine ou de Josèphe, tellement mieux partagées ; Denys voyait une contradiction dans cette façon bourgeoise de tenir la balance, sans le moindre effort pour atténuer les inégalités du sort. Toutefois, par égard pour Hortense, il s'abstint d'insister; et il reprit, en s'efforçant d'être plus persuasif :

— Vous comprenez que je ne veux commettre aucune imprudence... Si nous étions seuls, Hortense et moi, nous nous arrangerions très bien du peu que nous avons. Mais je pense aux enfants, je veux leur faire un avenir meilleur, et j'ai la certitude qu'il n'y a pas d'autres difficultés que de trouver le capital initial. Je vous fournirai des données plus positives : des chiffres, des bilans, des graphiques. Vous pourrez alors réfléchir.

Rhèmes se hâta de saisir l'échappatoire que lui offrait ce verbe imprudent :

— Oui, oui, c'est cela; envoyez-moi une note précise. Je réfléchirai...

Puis, avec un rire malin et une pirouette, comme s'il sortait d'un piège :

— Au surplus, si vous tenez à risquer votre

argent, prenez plutôt des billets à la loterie!...

Et il battit en retraite, tandis qu'Albrun le suivait d'un regard désenchanté, en disant à Hortense :

— Nous n'obtiendrons rien de ce gaillard-là!

Elle ne désespérait jamais.

— Qui sait? fit-elle.

A ce moment, Josèphe et Pierrine survinrent, et les interrompirent. On parla un instant de Louise, si jolie dans sa robe de mariée. On s'amusa de cette concession arrachée à la rigidité des principes paternels :

— Ce que c'est que d'être la dernière! dit Josèphe; jamais il ne nous aurait accordé cela!... Moi, je n'ai obtenu qu'une robe bleu pâle...

Puis, Denys et Pierrine, qui étaient bons camarades, s'approchèrent du buffet, prirent du café glacé, et allèrent s'asseoir sur deux chaises voisines, où on les vit bientôt causer et rire avec animation. Hortense et Josèphe ne les suivirent pas. Josèphe semblait plus dolente encore qu'à l'habitude : elle se plaignit de ses fatigues, de ses soucis, et comme sa sœur, l'air sceptique, la traitait d'enfant gâtée, finit par se proclamer tout à fait malheureuse. Cette fois, Hortense se récria :

— Malheureuse, toi?... Toi qui as tout ce qu'il te faut?... Toi qui es riche!

Josèphe secoua mélancoliquement sa tête fanée :

— C'est vrai, dit-elle, j'ai un hôtel confortable, des domestiques bien stylés, un grand train de maison, une auto, des toilettes, des bijoux : un tas de choses dont je me passerais très bien!... On a toujours dit que l'argent ne fait pas le bonheur...

— Le manque d'argent le fait encore moins : j'en sais quelque chose, moi!

La figure de Josèphe s'attrista davantage.

— Oui, tu as tes soucis, ma pauvre sœur, et j'y compatis... Mais, te figures-tu donc que je n'ai pas les miens?.... Ah! si nous pouvions faire échange, je crois que tu n'y gagnerais pas! Tu as de la peine à nouer les deux bouts; mais, au moins, ton uni t'aime, tu l'as bien à toi, tu ne sens pas que tu perds un peu de lui chaque jour, que bientôt peut-être il ne t'en restera plus rien...

Hortense écoutait, bouleversée : parmi ses jolies qualités, figurait ce pouvoir de sympathie qui nous fait oublier nos propres maux au contact de ceux d'autrui, quand ils sont plus cruels; et perdre l'affection de son compagnon d'existence, c'était à coup sûr la pire des catastrophes, une éventualité qu'elle pouvait à peine concevoir, tant elle comptait sur la fidélité de son Denys.

Elle crut que Josèphe exagérait son malheur, et se récria d'abord :

— Ton imagination t'égare, chérie, tu te crées des chimères...

Alors, moitié pour la convaincre, moitié pour se soulager, Josèphe céda peu à peu à l'impérieux besoin de confidences qui lui gonflait le cœur depuis longtemps : Charles-Jacques se dérangeait; d'humeur assez égale autrefois, quoique toujours un peu despote, il devenait nerveux à l'excès, ombrageux, autoritaire. Il sortait beaucoup, lui qui avait été si casanier. Il rentrait tard, ou ne rentrait pas :

— Je l'ai attendu des nuits entières, comprends-tu?... Ce n'est pas de l'imagination, cela!... Je comptais les heures, je voyais poindre le petit jour, j'entendais les chars des maraîchers, les premiers bruits de la rue : il n'était pas là!... Il ne se cache même plus, d'ailleurs : les domestiques le voient rentrer à neuf ou dix heures... Il y a donc quelque chose ou quelqu'un, dans sa vie... Quoi? Qui? Comment saurais-je?... Puis-je le faire épier par un policier marron?... J'en ai eu l'idée hier, en recevant une carte d'un agent de renseignements : ces gaillards-là savent tout; ils doivent être déjà fixés... Mais j'aime mieux garder un doute...

Sentant sa sœur très pitoyable, prête à s'affliger avec elle et souffrant de sa peine, elle poursuivit en lui tenant la main :

— Il devient si méchant avec moi!... Pourtant, je ne le gêne guère, va! Je lui laisse toute sa liberté!... Il y a des choses que je ne veux pas dire, même à toi; mais je m'attends à tout, et au pire!... Ah! ces gens riches, qui n'ont jamais connu d'autres règles que leurs caprices! On ne se doute pas des idées qui peuvent germer en eux!... Comment donc serais-je tranquille?... Dans des situations comme la nôtre, il nous faut des hommes de toute sécurité, comme ton brave Denys! Sais-tu ce que je me demande, moi, la nuit, en guettant son retour?... Ceci, tout simplement : s'il m'abandonnait avec mes cinq enfants, qu'est-ce que je deviendrais?

L'abandonner?... Charles-Jacques?... Hortense se récria :

— Tu es folle, c'est impossible, il est honnête homme, tu lui fais tort!

— Je l'ai cru jusqu'ici. Mais il faut compter avec tant de choses!.... Charles-Jacques n'a aucun équilibre, aucun contrepoids : la richesse est un vrai poison pour lui. L'oisiveté le démoralise : il s'ennuie et ne sait qu'inventer pour se distraire.

Que veux-tu qu'on attende d'un homme qui ne fait rien?

Hortense ne pensait vraiment qu'au chagrin de sa sœur, qu'elle écoutait avec toute sa sympathie. Mais ce mot fut un trait de lumière, et tout à coup son esprit relia ses propres soucis à cette détresse dont la plainte l'émouvait : Denys cherchait le bien-être des siens dans la maison Vadret, pourquoi Charles-Jacques n'y trouverait-il pas un travail régulateur et sain? En sorte que chacun gagnerait à entrer dans la combinaison...

Elle hésitait pourtant à la proposer, par crainte d'être indiscrète ou de paraître calculatrice; puis son grand désir d'aider son uni l'emporta. Elle dit :

— Si tu voulais, il y aurait peut-être un moyen de le mettre au travail... C'est une idée qui est dans l'air. Seulement je ne voudrais pas que tu crusses que je pense à moi plus qu'à toi... Du reste, Denys vient d'en parler à Rhèmes, qui n'a pas paru comprendre...

Josèphe demanda sans beaucoup d'entrain :

— De quoi s'agit-il?

Et Hortense lui répéta les explications que Denys venait de donner à Charles-Jacques. Toutefois, elle prit sur elle de les modifier : au lieu de

n'apporter que son argent dans l'entreprise, Rhèmes y prendrait une part plus active, en partagerait la direction avec Denys. Puis, craignant de s'avancer trop, ou de s'embrouiller dans son exposé, elle conclut :

— Denys t'expliquera cela mieux que moi, ma bonne Josèphe. Viens nous voir un de ces jours : nous causerons. Qui sait ? Peut-être que chacune trouvera là son compte...

— Je n'ai aucune influence sur Charles-Jacques, et ne lui parle jamais d'affaires : sa fortune est à lui, tu comprends... Enfin, nous verrons !... J'ai tant besoin de quelqu'un qui me comprenne un peu !...

Elle allait reprendre ses doléances, quand leur attention fut attirée par une petite scène rapide, à quelques pas d'elles : depuis un moment, Pralie observait l'entretien gaiement intime de Pierrine et de Denys... Il ne les quittait pas des yeux ; il tendait l'oreille dans un effort évident pour saisir au vol leurs paroles ; sa nervosité augmentait de minute en minute ; sa figure se marbrait de taches livides qui trahissaient la violence de ses mouvements intérieurs ; il résistait mal à la poussée de son terrible instinct. A plusieurs reprises, il se souleva sur sa chaise, puis se rassit, domptant ses muscles. A la fin, il se dressa comme

un ressort se détend; prenant brusquement son parti, il s'avança vers eux, posa la main sur l'épaule de son unie, qu'il meurtrit entre ses doigts crispés, et ordonna :

— Viens!

Voyant qu'il avait sa mine tragique des mauvais jours, Pierrine pâlit et se leva sans objection :

— Allons, mon ami!

Elle fit de la tête un léger signe d'adieu à Denys, qui ne comprenait pas, enleva Jeanne-Jeannette à Céline Louson, et le trio s'éclipsa sans saluer personne.

— Voilà Léon qui a sa crise, dit Hortense... A propos de ce pauvre Denys, c'est trop fort!... Denys serait indigné s'il se doutait de ça... C'est égal, notre sœur a bien ses chagrins, elle aussi!...

Denys cependant les rejoignait pour demander à son unie :

— Que peut avoir Pralie?.... L'as-tu vu partir?...

Hortense répondit :

— Il est sans doute un peu souffrant : il était tout pâle... Il fait si chaud ici, n'est-ce pas, Josèphe?...

Rémy Verrès n'avait rien vu. Il causait avec le reporter réactionnaire. Souriant, serein, confiant, il expliquait les relations de sa famille, telles que

son optimisme les concevait : des ménages parfaits, simples, honnêtes, sans contrainte, heureux, offrant à tous l'exemple de leur fidélité, élevant leurs enfants en vue du bien commun et pour préparer un avenir meilleur, un avenir de justice, d'universelle bienveillance.

— Oserais-je vous demander une chose, maître?...

— Ce que vous voudrez; vous êtes ici dans une maison où personne n'a rien à cacher.

— Il n'y a jamais eu autour de vous... vous m'excusez, n'est-ce pas?... de ces troubles domestiques comme il en survient dans tant de ménages?... Jamais un de vos gendres...

Il avait hésité sur le mot pour lequel il semblait demander grâce.

— Nous sommes bien obligés d'employer quelquefois les termes d'usage, concéda Verrès en souriant.

Encouragé, le journaliste posa nettement la question :

— Jamais un de vos gendres, donc, n'a songé à profiter de son indépendance?

Verrès leva sur son interlocuteur ses bons yeux d'enfant :

— Jamais, monsieur, affirma-t-il. Mes « gendres » sont des « maris » irréprochables, justement

parce qu'ils ne sont pas des maris, en ce sens qu'aucune contrainte légale ne pèse sur eux. Pour la même raison, mes filles sont des femmes très fidèles, très heureuses. Chacun donne à l'autre tout ce qu'il peut, parce qu'aucun n'a de droits ni d'obligations, et que l'affection réciproque est leur seul régime. Sans parti pris d'aucune sorte, je puis vous affirmer que notre expérience a parfaitement réussi. Nous avons montré, en accordant la pratique avec la théorie, l'inutilité des diverses tyrannies dont les hommes ont tant souffert. C'était comme un difficile théorème, aux données complexes, tout à résoudre. Ma joie et mon orgueil, en arrivant au terme de ma vie, c'est de pouvoir conclure comme au tableau noir : C. Q. F. D.

— Ah! s'écria le reporter, jamais je n'oserais répéter intégralement ces propos dans mon journal : ils fâcheraient nos abonnés, qui n'admettent pas qu'on puisse avoir quelques apparences de raison si l'on pense autrement qu'eux.

— Telles sont les exigences de l'esprit de parti, dit Verrès dont le regard se voila.

Il ajouta, avec un soupir :

— Au fond, presque personne n'est sincère...

IV

En attendant les effets du bon vouloir incertain de Josèphe, Denys discutait longuement dans l'arrière-boutique de la librairie, avec Marius Vadret. Celui-ci le pressait, ballotté entre le soin de ses intérêts et le désir de paix qui montait de ses nerfs tordus, de son cerveau affolé, entre ses habitudes de commerçant attentif qui ne cède rien que pouce à pouce, et sa hâte de déposer son fardeau pour libérer du souci son corps labouré par la maladie. Mais Albrun n'arrivait pas à compléter le capital : Verrès refusait d'augmenter sa mise, par crainte d'avantager Hortense aux dépens de ses autres sœurs, car, en attendant que l'argent fût remplacé par les « bons de travail », il tenait à partager le sien comme à

la balance. Du reste, il persistait à compter sur Charles-Jacques. L'oncle Emmanuel, au contraire, doutait qu'on le décidât : Rhèmes, avec ses tics, ses yeux battus, ses allures de bourgeois trop riche, ne lui avait jamais inspiré ni confiance ni sympathie. L'occasion lui semblait bonne pour comparer la dissociation réelle des ménages de ses nièces à la solidarité que créent les vrais liens conjugaux ; aussi, quand Albrun se plaignait de l'égoïsme de ce Charles-Jacques qui ne savait que faire de son argent, répondait-il du ton d'un paysan quasi consolé de ce que va lui coûter l'orage par la pensée qu'il l'avait prévu :

— Hé ! mon cher, ne savez-vous pas encore que les hommes sont égoïstes ? Pour qu'ils s'entr'aident au prix de certains sacrifices, il faut qu'un intérêt commun les rapproche : ainsi celui du nom... Oui, je sais, le nom, c'est une combinaison de lettres qui désignent des êtres souvent très divers. N'importe ! c'est le lien qui retient ensemble les branches du faisceau, le bouchon qui empêche le liquide de s'évaporer. Les affaires de la famille ne prospèrent que si celles de chacun de ses membres vont bien : d'où l'aide commune qu'on se prête en rechignant, mais qu'on se prête... Rien de tel, dans vos unions. Les femmes ? oui, parbleu, elles restent sœurs parce

qu'elles le sont, et que toutes vos sornettes ne peuvent faire qu'elles ne le soient pas. Mais les hommes? Qu'est-ce qui les rapprocherait? Quelles relations ont-ils entre eux? Celles d'une banale camaraderie, rien de plus. Le préjugé, comme vous dites, ne les frappe pas assez durement pour les forcer à faire face à l'ennemi commun; il n'atteint, au fond, que les femmes. Eux, savent bien qu'ils se tireront toujours d'affaires; elles, que c'est l'inverse. Mon grand homme de frère s'est conduit comme l'astrologue de la fable; seulement, ce sont ses filles qu'il a laissées choir dans le puits. Nous verrons s'il les en sort!...

De tels propos étonnaient Denys, qui ne comprenait pas qu'un homme n'appartînt pas corps et âme à sa femme et à ses enfants.

— Moi, disait-il simplement, je n'aurais pas mieux demandé que d'épouser Hortense. Maintenant encore, elle n'aurait qu'un mot à dire...

De son bon regard de chien fidèle, il interrogeait son unie qui refusait d'un signe, sûre de lui, confiante en l'avenir :

— Nous ne faisons qu'un, Denys et moi : qu'est-ce que des formalités ajouteraient à notre union?

Cependant Albrun, voyant Charles-Jacques si lent à se décider, parlait de se rabattre sur Pralie :

celui-ci, du moins, un *self-made man*, savait ce qu'on obtient par l'effort, aurait confiance, donnerait un coup d'épaule, fût-ce par simple complaisance. Il fallait que chaque jour Hortense trouvât un nouveau prétexte pour l'arrêter. A la fin, ne sachant plus comment éviter une rencontre qui pouvait mal tourner, elle décida d'aller elle-même, en éclaireur, sonder le terrain.

Jamais les injurieux soupçons de son uni n'avaient tant humilié Pierrine, car ils atteignaient, cette fois, en même temps que sa dignité de femme, ce sentiment généreux, délicat, méconnu qu'elle vouait dès l'enfance à ses demi-sœurs. Hortense, un peu gênée, exposa l'objet de sa visite; Pierrine lui prit les deux mains, tout émue, balbutiant :

— Tu sais si je voudrais t'aider, ma chérie... Mais... mais... comment le pourrais-je?... L'autre jour, le jour de l'union, tu as compris, pourtant... Oh! ne dis pas non : je l'ai vu dans tes yeux!

Hortense se mit à rire, d'un rire un peu forcé, pour marquer qu'elle prenait la chose en plaisanterie :

— Cela dure encore, cette lubie?... Non!...

Pierrine s'était promis de peser ses paroles, si jamais elle se trouvait amenée à parler de ses affaires à ses sœurs; mais tout à coup, elle man-

qua du courage qui la cuirassait si bien : elle esquissa le geste d'arracher un voile et, comme si quelque force étrangère l'obligeait à parler dans une défaillance de sa volonté, elle étala la plaie secrète de son cœur :

— Non, non, ce n'est pas une de ces folles idées qui nous traversent comme au vol et se dissipent : c'est un mal terrible qui s'abat sur lui comme une crise de folie... On dirait qu'un nuage monte dans son esprit, s'épaissit très vite, l'obscurcit, le domine... Il souffre atrocement, et il me torture... Il y a des jours, des semaines entières où j'ai peur de lui!... Quand il est ainsi, j'observe ses moindres paroles, je guette dans ses yeux les ravages du mal, je tremble de l'aggraver, je n'ose ni parler, ni me taire, ni sortir, ni bouger. Je suis comme un innocent sur qui pèse un soupçon terrible qu'il ne peut écarter : chaque mot, chaque geste tournerait contre moi. Quant à lui, le peu de bon sens qui lui reste, il le détruit à coups de liqueurs fortes... Que de fois, quand je souffrais trop, j'ai songé à reprendre ma liberté !... Mais je le plains quand même, je n'aurai jamais le courage... Et puis, il y a Jeanne-Jeannette, pour qui je supporterai tout !...

— Je savais Léonce un peu singulier et morose, dit Hortense, froissée malgré elle de ce

soupçon qui frappait son fidèle Denys; mais je ne savais pas que tu souffrais de son humeur au point d'avoir eu de telles pensées.

Quelques secondes tombèrent dans le silence. Les lèvres de Pierrine frémissaient d'une émotion qu'elle eût craint de trahir en parlant. Comme sa sœur lui prenait affectueusement la main, deux larmes roulèrent sur ses joues.

— Josèphe non plus n'est pas heureuse, fit Hortense. Chacun a ses soucis ou ses peines...

— Ah! si nous étions comme tout le monde! dit Pierrine quand elle put assurer sa voix : nous aurions les recours habituels, la séparation, le divorce, ces tristes remèdes. Mais nous sommes rivées par une chaîne plus forte que toutes celles de la loi! Il nous faut à tout prix sauver la façade de la vie commune, du bon accord apparent. Jeanne-Jeannette porte le nom de son père : on l'appelle « Mademoiselle Pralie » : cela suffit à quelques-uns; les autres n'approfondissent pas, feignent d'ignorer, acceptent plus ou moins le nom de notre père nous protège; on sait bien que nous sommes d'honnêtes femmes, et l'on ne nous reproche guère, après tout, que d'être victimes de ses idées. Mais que, demain, je m'avise de rompre ce lien qui n'existe pas, de sortir de cette cage dont la porte est ouverte, que je quitte

la maison de Léonce sans plus de cérémonies que je n'en ai fait pour y entrer, qu'adviendra-t-il de ma fille?... Fini, ce semblant de sécurité qui lui permettra peut-être de faire sa vie! Elle n'aura plus de nom, elle sera hors la loi, personne ne voudra d'elle.......

— Toi aussi, tu as des lubies! s'écria Hortense en interrompant. De telles idées ne m'ont jamais effleuré l'esprit...

— Denys t'adore et tu n'as que des garçons!... Oh! l'union libre peut être une excellente chose, quand tout va bien. C'est comme les gens qui ne veulent pas de remèdes : tant que la santé est bonne, ils s'en passent, mais quand la fièvre les prend, ils courent chez le pharmacien... Rien du moins ne les en empêche... Nous, notre père a pu nous unir : il n'a pas le pouvoir de nous séparer. Son idéalisme a ignoré l'écueil.

— N'importe! il a raison, contre tous. Les inconvénients disparaîtront, quand nous serons la règle au lieu d'être l'exception. Donc, il nous faut travailler à l'avènement du bonheur et de la justice : soyons-en fières, si même nous en souffrons un peu...

— C'est que je souffre beaucoup, répliqua Pierrine en tâchant de sourire.

Ce sourire désabusé erra quelques secondes à

peine sur ses lèvres : il contrastait si douloureusement avec sa beauté rayonnante, épanouie, inutile, qui ne lui donnait aucune joie et passerait bientôt !

— Vois-tu, reprit-elle, pour essayer de vivre dans la perfection, il faut attendre que la moyenne des hommes en soit un peu plus près...

— Aidons-les à s'en approcher !

Le même sourire triste reparut sur les lèvres de Pierrine. Soit qu'elle eût traversé de plus dures leçons, ou subi plus faiblement l'influence paternelle, ou peut-être encore parce que ce qu'elle savait du passé de sa mère aiguisait sa clairvoyance, elle mesurait mieux la distance qui sépare l'utopie de la réalité. Elle réfléchit un instant et dit :

— Qui veux-tu qui les aide ? L'exemple ? Sur trois d'entre nous, il y en a deux qui se plaignent ; nous verrons ce qu'il en sera pour Louise... La théorie ?... Qu'est-ce que la théorie, quand l'exemple la contredit ? Tu connais quelques-uns de ces réformateurs qui entourent notre père, l'applaudissent et l'encouragent : combien y en a-t-il qui cherchent l'accord de leurs actes et de leurs doctrines ! La plupart ne sont hardis que dans leurs propos : ils ne parlent que de détruire, et construisent à leur profit. En attendant de re-

faire le monde, ils s'y arrangent assez bien. Leur passion de réformes ne les empêche pas de s'enrichir, par les mêmes moyens qu'ils reprochent tant aux bourgeois. Beaucoup deviennent capitalistes; d'autres font de beaux mariages : presque tous finissent par s'installer confortablement dans cette société dont la pourriture a du bon, comme l'intérieur des bécasses quand elles sont à point. Pourquoi donc faut-il que notre bon père ait, presque seul, tenté de réaliser ses chimères?

— Tu ne vas pas l'en blâmer; moi, j'en suis fière!

— Parce que tu n'en souffres pas, — ou pas encore...

Ce mot de mauvais augure avait échappé à Pierrine; pour tâcher de le rattraper, elle revint à l'affaire Vadret, promit d'en parler à Pralie quand il aurait recouvré la raison :

— Mais j'ai peu d'espoir, conclut-elle; j'obtiens si peu de lui!

Hortense n'eut garde de révéler à Denys le vrai motif de son échec : elle préféra l'attribuer, en gros, à la bizarrerie de Pralie, de qui, dit-elle, on ne pouvait décidément rien attendre; et l'on n'espéra plus qu'en Charles-Jacques.

A vrai dire, Josèphe ne mettait aucun empres-

sement à tenir ses vagues promesses : quand Hortense essaya de les lui rappeler, elle opposa de faibles objections, une inertie invincible et paresseuse, toutes sortes de propos évasifs. C'était à croire que, les Rhèmes se dérobant à leur tour, l'affaire allait avorter définitivement ; et les deux unis se désespéraient ensemble. Mais un jour Charles-Jacques, qu'on ne voyait pas souvent dans le modeste appartement des Albrun, bien qu'il habitât leur quartier, vint offrir ses services, avec tout le peu de bonhomie dont il était capable :

— Oui, c'est vrai, j'hésite depuis une huitaine. Je voulais réfléchir... Comme je vous l'ai dit, j'ai la terreur des affaires, depuis que j'ai dû liquider la maison de mon père... N'importe ! me voici. Vous êtes résolu, vous êtes actif ; moi, j'ai besoin de m'occuper... Oh ! pour me distraire, simplement !... Nous nous entendrons très bien !

Là-dessus, il accepta les projets que lui soumit Denys enchanté, sur la constitution de la société, l'apport de chacun, les conditions générales, les premières réformes à introduire dans la maison. Albrun, qui ne pensait qu'à cela depuis quelque temps, versait pêle-mêle les idées qui bouillonnaient dans sa tête ; Rhèmes approuva tout, n'in-

sistant que pour obtenir une part effective dans la direction :

— Oh! je ne vous gênerai guère, et vous serez le maître... Mais enfin, si par hasard il me venait quelques idées à moi aussi, je voudrais pouvoir les appliquer, n'est-ce pas?... D'accord avec vous, mon cher, bien entendu!

Des idées, il devait en avoir déjà, qu'il cachait: elles flottaient au fond de ses yeux vagues, qui par moment s'allumaient, fixes et volontaires; elles se trahissaient dans l'accélération de ses tics, dans la nervosité de ses gestes, dans son effort pour prendre un ton détaché. Hortense le trouva si différent de lui-même, qu'elle eut comme un pressentiment de menaces obscures et faillit avertir Denys. Mais celui-ci, tout à la joie d'aboutir enfin, ne l'aurait pas écoutée : et quand Charles-Jacques fut parti, elle fit chorus avec son uni, dont l'allégresse débordait en exclamations, qui arpentait les pièces trop petites pour ses espoirs ou jouait avec ses deux gamins comme avec des balles :

— Allons, Tonio, hop là!... Allons, mon gosse, réjouis-toi!... Vous serez heureux! vous serez riches!... Vive ce brave Rhèmes que nous ne connaissions pas!...

Verrès, informé tout de suite, se réjouit avec

eux : croyant à l'action bienfaisante du travail, il ne doutait pas qu'un oisif pût être transformé comme un aveugle guéri par un miracle. Sa candide loyauté n'eût soupçonné chez personne une arrière-pensée, un dessein compliqué; que Rhèmes reconnût enfin la nécessité de consacrer ses forces à quelque œuvre utile, cela lui semblait naturel : l'évangile du travail n'était-il pas justement celui qu'il prêchait sans cesse? Admirant d'autre part la ténacité d'Albrun, qui triomphait après tant d'obstacles, il ne désespérait pas de perfectionner encore la combinaison en y entraînant Pralie. Quel beau spectacle on donnerait alors, quel exemple d'union, de concorde, de labeur utile et sain : la famille entière groupée autour de son chef, dans une œuvre commune dont sa pensée était la clé de voûte, puisque ses ouvrages de haute science honoraient la maison Vadret dont ses écrits sociaux, ses traités, sa revue augmentaient la force expansive! Pourquoi ne trouverait-on pas aussi, pour Gagnery, une situation meilleure que celle où il végétait, plus conforme surtout aux conditions d'une noble destinée humaine? A l'inverse des autres, ce dernier venu ne pouvait apporter que son travail; mais il avait la jeunesse, et l'expérience de cette grande puissance moderne, la publicité, dont le con-

cours est indispensable à toutes les entreprises. On lui parlerait dès son retour : il accepterait sans doute, lâcherait son *Sous-Comptoir des Métaux* et ses bulletins financiers, et la vieille maison de la rue Mazet, rajeunie, restaurée, deviendrait ainsi le bien collectif de la famille...

— Un capital magnifique ! suggérait ironiquement l'oncle Emmanuel, qui ne manquait jamais de railler les contradictions où s'égarait son grand frère. Tu mourras millionnaire, mon brave, comme le père Rhèmes, ni plus ni moins. Vous exploiterez les travailleurs des imprimeries, des fabriques de papier, des ateliers de brochage, sans parler de vos commis, de vos comptables, de vos hommes de peine, de vos portefaix. Vous deviendrez une dynastie, comme il y en a dans la partie !...

Il fallait alors que le mathématicien se contredît encore en plaidant les exigences de la « période de transition »; ce qui valait à l'oncle Emmanuel un nouvel avantage :

— Oui, oui, la transition qui conduit d'un point à un autre, après avoir traversé le vaste royaume des phrases... On la connaît depuis longtemps !

Dans l'allégresse des siens, Josèphe restait inquiète : elle ne s'expliquait pas le revirement de Charles-Jacques. Quand Hortense, qui le lui

attribuait, l'en remercia, elle protesta vivement :

— Non, je n'y suis pour rien. Laisse-moi te l'avouer : je ne désirais pas cette affaire, j'en avais peur... Pourquoi? je ne sais pas! J'y pressens un danger, pour moi, pour nous tous, peut-être... Charles-Jacques y mêle un projet que je ne puis deviner...

Hortense ne comprenait rien à ces inquiétudes, que développe une vie difficile; elle les repoussait de son robuste optimisme, de son inébranlable confiance en son Denys :

— Pourquoi te méfier ainsi?... Pourquoi prêter à ton uni des desseins ténébreux, dont il est incapable?... C'est un tour de ton imagination : t'en a-t-elle joué, depuis que je te connnais!

— Tu sais bien que ce n'est pas cela, ripostait Josèphe. Je ne suis pas romanesque. Je suis très simple, je n'invente jamais rien. Mais tu ne m'ôteras pas de l'esprit qu'il y a dans cette affaire des choses qui ne devraient pas être!

— Réfléchis : si Charles-Jacques conspirait contre toi, — avec qui, je t'en prie? — il ne viendrait pas à nous, il ne mêlerait pas ses intérêts aux nôtres : il ne se ferait pas notre associé...

— Pourquoi non?... Il est sûr de rester le maître, par la force de l'argent... Remarque aussi que l'affaire n'appartiendra qu'à Denys et à lui,

avec une part pour Pralie, s'il en veut : notre père n'est qu'un des auteurs de la maison, Blaise ne sera qu'un commis. Quant à moi, je n'y serai pour rien, ni toi non plus...

— Moi? Denys et moi nous ne faisons qu'un, tu sais bien.

— Tu le crois, parce que vos intérêts ne se sont jamais trouvés séparés. Mais ceux de nos unis ne sont pas les nôtres : légalement, il n'y a rien entre eux et nous...

Hortense eut un beau mouvement de cet orgueil de mère qui perdit l'antique Niobé :

— Et nos enfants?

— Pour Denys, oui, parce qu'il est père jusqu'aux moelles... Mais pour *lui?*...

— Ne l'est-il pas aussi?...

— Pas avec le même cœur : ses enfants lui sont une charge, car il n'a jamais pensé qu'à ses plaisirs... Moi-même..., non, non, je ne veux pas te dire!... Ah! ma bonne sœur, tu n'imagines pas le terrible pouvoir qu'a l'argent! Il endurcit les hommes en flattant leurs caprices, il lève les obstacles, il supprime les scrupules, il fait de celui qui le possède une force aveugle, injuste, féroce au besoin!... Charles-Jacques est riche, c'est pourquoi je ne suis qu'une pauvre femme, bien plus pauvre que toi!

V

Pendant que ces événements se passaient, le jeune ménage faisait une excursion dans les Vosges. La fantasque Louise avait tenu au voyage de noces comme à la toilette de mariée, à quinze jours de campagne et d'amour avant de s'installer rue Richepanse, dans la garçonnière de Blaise : trois pièces donnant sur une cour, dont on se contenterait pour commencer. Il était convenu qu'elle n'écrirait pas de longues lettres : aucune obligation, disait Verrès, ne devant gêner ce premier essor; il avait ajouté :

— Je te dispense même des cartes illustrées!

Néanmoins, pendant les premiers jours, il en arriva par paquets pour les uns et les autres, en couleur, au carbure ou sur papier teinté : deux

signatures sous une formule quasiment télégraphique à côté de l'adresse, et au verso, des gorges, des torrents, des sous-bois, des hôtels, des châteaux, des lacs, des chapelles, — tous les motifs connus de la région. Puis vint une lettre à Verrès, très tendre, de dimensions inattendues : huit pages, dont les deux dernières presque illisibles, tant les lignes s'entre-croisaient. C'était un gentil babillage, avec une pointe de mélancolie : Louise pensait à la maison, à son bon père qui peut-être l'appelait de temps en temps, oubliant qu'elle courait le monde, aux chères choses familières, à Mme Monnetier, aux grands-parents Nivollet dans leur petit jardin, à sa vie de jeune fille, page charmante et tournée qu'elle ne relirait jamais. Verrès s'attendrit : il retrouvait sa Louise, incapable d'égoïsme, qui l'aimait tant! Mais pourquoi ne disait-elle rien d'elle-même, de son compagnon, de leur bonheur?... Trois jours de silence suivirent. Hortense, qui n'avait pensé qu'à Denys pendant la lune de miel, ne put s'empêcher de plaisanter gentiment :

— Nous sommes toutes les mêmes, papa! Quand l'amour nous tient, il n'y a plus que l'heure présente...

Verrès répondait avec un bon sourire :

— Comme tu me connaîtrais mal si tu croyais

que je songe à me plaindre!... Va, nous ne demandons qu'à être négligés, nous les vieux... Cela fait un peu mal au premier moment; mais quand l'avenir se dessine bien pour les êtres à qui nous avons donné la vie, — que nous faudrait-il de plus? Notre couchant approche, nous le savons : nous sommes les feuilles jaunies, conscientes de leur chute prochaine. Si près de l'heure où l'on va dormir après la tâche remplie, qui donc pense encore à soi-même?

Il souriait, paisible, doucement résigné aux grandes lois de la nature, lui le vieux révolté contre les lois humaines; il s'inclinait au vent du destin, lui qui s'était raidi contre la tyrannie. La bonne Hortense protesta, tout émue :

— Ne parle pas ainsi, père! Tu es fort comme un roc, jeune comme un homme qui a bien vécu : nous te garderons longtemps encore avec nous, tu béniras l'union de nos enfants comme tu as béni la nôtre.

— Oh! je ne suis pas pressé de partir, sois-en sûre! Je me trouve bien dans ce vieux monde qu'on a tant calomnié! Il n'est pas parfait, sans doute; mais nous le laisserons un peu meilleur que nous l'avons trouvé, et vous ferez mieux que nous encore... Vous êtes heureuses toutes

les quatre : c'est le bonheur que je souhaitais à ma vieillesse.

« Puisse-t-il conserver ses illusions! pensait Hortense en le voyant si confiant dans la bonté des êtres, dans la clémence des choses. Jamais il n'a souffert de mes soucis qu'il n'aurait pu comprendre à cause de leur médiocrité; puisse-t-il fermer les yeux sans rien savoir des chagrins plus lourds de mes sœurs! Et que Louise ait plus de chance qu'elles, moins de peine que moi!... »

Réduit à la compagnie de Mme Monnetier, dont la surdité aigrissait l'humeur, Verrès eût certainement souffert de sa solitude. Mais Pierrine, Hortense et Josèphe se relayaient auprès de lui, aux heures où le travail ne le distrayait pas. Pierrine, un soir, fut retenue, et lui manqua : ce fut justement ce jour-là qu'il reçut le télégramme où Louise annonçait son retour :

« *Arriverai demain soir*, *seule*, *attends-moi.* »

A peine remarqua-t-il au premier moment ce mot « seule, » qui pourtant le frappa.

— Tenez! dit-il à sa gouvernante en lui tendant le papier bleu, Louise revient seule : qu'est-ce que cela veut dire?

La bonne femme lui fit répéter sa question, qu'elle avait mal entendue, mais n'y trouva

pas de réponse. Elle estimait que les choses s'expliquent toujours assez tôt, et dit simplement :

— On verra bien quand elle sera là!

Alors Verrès supposa qu'une affaire imprévue avait obligé Gagnery à quelque voyage où Louise ne pouvait l'accompagner, ou que peut-être son *Sous-Comptoir des Métaux* l'avait brusquement rappelé, sans que la jeune femme un peu souffrante pût prendre le même train. En criant ces hypothèses dans l'oreille de sa gouvernante, il sentait bien qu'elles boitaient; mais Mme Monnetier les ayant approuvées, il se rassura et alla se coucher. Il ne s'endormit pas : le mot *seule* le poursuivait; il finit par voir surgir alentour une foule d'hypothèses, plus inquiétantes à la fois et plus plausibles que celle qu'il avait acceptée d'emblée; en sorte qu'au matin, renonçant à son travail, il sauta dans un fiacre et, la feuille à la main, courut chez les Pralie, puis chez les Rhèmes et chez les Albrun, posant à tous la même question : que pouvait-il s'être passé entre Louise et Blaise? que signifiait ce retour soudain? — Pralie raconta l'histoire d'une jeune femme que son mari avait abandonnée après quinze jours :

— ... On découvrit plus tard qu'il était bigame!

Charles-Jacques connaissait un cas pire : celui d'une épouse s'enfuyant le lendemain de ses noces, prise d'une insurmontable horreur pour son mari; et il accompagna son récit d'un sourire équivoque qui en disait long. Sans aller si loin, on pouvait songer à la jalousie d'une maîtresse abandonnée, aux suites pénibles d'une liaison mal liquidée, à la revanche d'un passé qu'une femme très jeune, ignorante et éprise, n'accepte pas sans révolte. De tels accidents sont fréquents, peuvent surgir autour d'une union comme autour d'un mariage; ils alimentent la colonne des faits divers dans les journaux; tous en avaient connu dans leur milieu, sauf Verrès, qui n'observait la vie que par larges ensembles, comme les mouvements de la voie lactée. On les remarque à peine quand ils sévissent loin de vous; quel autre sens ils prennent en frappant tout près de votre foyer!

— Pourquoi s'unir ou se marier pour se fuir aussitôt? demanda la bonne Hortense, dont l'optimisme ressemblait à celui de son père.

Josèphe dit :

— La vie a tant de surprises, et ne nous les ménage pas toujours.

Cette réflexion désabusée causa à Verrès un

léger malaise, qui s'aggrava quand Pierrine dit à son tour :

— On ne sait jamais à l'avance sur quels points on se heurtera.

Elle pensait aux violences de Léonce, qui n'avaient éclaté qu'après trois ans d'une existence à peine assombrie par la lente approche de la jalousie : elle aussi, avait voulu fuir; mais Jeanne-Jeannette était née, et la mère avait tout supporté. — Verrès releva ces paroles trop résignées :

— Tu parles comme si, dans les ménages, l'état de guerre était l'état normal.

Pierrine s'empressa de se corriger pour le rassurer :

— Ce n'est pas ce que je veux dire, non!... Mais combien traversent au début des crises qui se résolvent plus tard!

Ainsi, chacune raisonnait selon son caractère ou son expérience; mais, au vu de la dépêche, les trois sœurs avaient pressenti un malheur ou un péril, et la spontanéité même d'un tel soupçon inquiétait leur père, l'éclairait presque, comme s'il voyait ramper vers eux l'ombre du mal, — cette ombre dont il avait subi jadis la douloureuse emprise, jusqu'à ce que la tendresse de Jacqueline la dissipât.

Louise arriva le soir, épuisée de fatigue, sa jolie figure toute défaite, bouffie par les larmes. Hortense et Josèphe l'attendaient avec Verrès. On ne put rien tirer d'elle : à chaque parole elle se remettait à pleurer; ou bien, avec des mouvements d'enfant malade, elle se pelotonnait dans les bras de son père, en répétant :

— Si j'avais su!... Ah! papa, si j'avais su!

Quand il essaya, doucement, de l'interroger, elle gémit :

— Non, non, père, je ne peux rien dire!... Plus tard, peut-être... Ah! mon pauvre papa, qu'est-ce que j'ai donc fait pour être si malheureuse?

Il pleurait avec elle, de confiance, en cherchant les paroles tendres, les petites caresses paternelles dont il consolait jadis les chagrins de la fillette, quand il tâchait de remplacer la mère qu'elle n'avait plus. Et puis, malgré lui, il revenait à la charge :

— Il faudra pourtant que je sache ce qui s'est passé, chérie. Je ne puis t'abandonner ainsi, sans te défendre... Tu auras confiance en moi, n'est-ce pas?... quand tu seras un peu calmée... Je te protégerai, j'irai voir Blaise...

A ce nom, un long frisson la secoua toute, elle

étendit les mains comme pour repousser un con tact odieux :

— Non, non, père, ne le revois jamais!... Je ne le connais plus, je ne veux plus rien savoir de lui... Ah! si seulement je ne l'avais jamais rencontré!

Ses sœurs la couchèrent comme un enfant. Tard dans la nuit, quand elles furent parties, Verrès s'en fut écouter à sa porte, et l'entendit pleurer. Plus tard encore, les gémissements ayant cessé, il entra sur la pointe des pieds dans la chambre, — dans cette chambre de jeune fille d'où l'on avait emporté les menus objets, les bibelots familiers. Il vit qu'elle dormait, d'un sommeil mauvais, où défilaient sans doute la théorie des cauchemars angoissants de la vie. Il la contempla longtemps, fiévreuse, parcourue de frissons convulsifs, et, soufflant la bougie qu'elle avait laissée brûler, s'en alla, tourmenté d'angoisse...

Deux jours plus tard, Hortense obtint avec effort quelques demi-confidences : on put alors reconstruire le drame, autant du moins que le permirent les réticences et la honte de cette enfant blessée dans sa pudeur et dans sa chair.

Il y a des hommes pervers à qui rien ne coûte pour satisfaire aux caprices de leurs sens trou-

blés : ceux dont l'égoïsme et la férocité sèment le désespoir, ruinent ou dévorent les êtres malheureux attirés dans leur tourbillon, ou perpètrent de tels inexplicables forfaits que les gens normaux ne les peuvent attribuer qu'à des formes sinistres de la folie. Blaise Gagnery était un de ces dégénérés. Ayant vu Louise, il l'avait voulue, poursuivie et conquise avec l'hypocrite acharnement que ceux de sa sorte mettent à leurs desseins. Quels obstacles l'eussent arrêté ? Aucun lieu légal ne sanctionnerait sa prise : aucune contrainte ne gênerait ses allures ; on n'exigeait de lui que de vagues promesses, dont on s'engageait à le délier à la première requête : en vérité, on lui livrait sans conditions cette jolie enfant ignorante, candide, prête à tout croire. Il joua donc la comédie de l'union comme il eût au besoin joué celle du mariage, avec plus de facilité, souriant en dedans aux solennelles formules de Verrès, raillant en pensée cet optimisme béat dont sa malice mesurait d'avance l'enfantine déception. Que le père-philosophe, debout devant son guéridon, ergotât tout à l'aise sur l'avenir de la race, les progrès de l'espèce, la dignité de l'union libre, les vertus de la liberté : il savait, lui, ce qu'il voulait prendre, vers quelles fins il marchait, qu'il ferait bientôt

pleurer ces beaux yeux rayonnants de tendresse après avoir souillé cette jolie âme en fleur, et déchanter ce doux rêveur qui prenait ses chimères pour des faits, ses vaines paroles pour des réalités. Il savait cela, et préparait son crime en scélérat réfléchi qui ne livre rien au hasard, frappe à coup sûr en comptant pour sa fuite sur une chance qui ne le trahît pas. La révolte trop prompte de la jeune femme hâta les événements : elle s'enfuit en le laissant inapaisé, furieux, gonflé de haine, méditant des reprises traîtresses, un drame obscur où elle souffrirait jusqu'au sang. Certes, Verrès savait qu'il existe de tels monstres : même en vivant dans le commerce des astres, parmi des songes qui se prolongent dans l'infini comme les cheveux des comètes, on n'atteint pas son âge sans rien pressentir de ces êtres fangeux et terribles; mais jamais il n'eût soupçonné que la conjonction des événements pût en placer un sur sa route; jamais il ne se fût attendu à se mesurer un jour avec un tel adversaire. Quand Hortense lui rapporta ce qu'elle put des aveux de Louise, il ne comprit encore qu'à moitié, garda ses doutes, tenta de se soustraire à l'évidence; en sorte qu'il se reprit à sermonner la victime comme l'eût pu faire un père un peu vil, plus

soucieux de sauver la façade lézardée que l'édifice compromis, ou l'un de ces « bourgeois corrompus » qu'il tançait dans ses articles, et dont il avait écrit que, pour eux, le « mariage est une arche sainte qui vaut par son couvercle plus que par ses reliques » : peut-être qu'avec plus de douceur elle eût dompté ce brutal, peut-être qu'avec plus de patience...

L'enfant instruite bondit à ces reproches du vieillard trop pur :

— O père! tu n'as pas compris, tu ne sais pas ce que tu me dis là!

Hélas! elle savait des choses qu'il ignorait encore, lui qui vivait depuis tant d'années! elle plongeait dans la boue humaine un regard qu'il n'aurait pu suivre, lui dont la pensée fuyait le mal comme la lumière fuit le fond des abîmes! Et dans sa surprise, dans son effroi, il se sentait aussi impuissant à la persuader qu'à la consoler.

D'ailleurs, une autre face de la question, d'abord inaperçue, aggrava bientôt son souci personnel : ce désastre du ménage à peine formé de sa quatrième fille, c'était aussi le premier accroc à son système; le même coup qui déchirait le fragile tissu de ce bonheur dont il croyait que son couchant serait embelli, ouvrait une large brèche dans l'édifice social qu'il était si

fier de léguer en exemple aux descendants. Une inquiétante correspondance apparaissait ainsi entre la doctrine, les personnes et les faits : un fait, sans doute, ne dément pas une doctrine; les défaillances des êtres ne prouvent rien contre une vérité générale; n'était-ce pas pourtant sur la force de l'exemple qu'il avait fondé sa meilleure espérance? n'avait-il pas compté sur Louise pour achever victorieusement sa démonstration? Plus que ses aînées, elle était proche de la pensée et du cœur paternels. L'ayant eue seule auprès de lui, dans ce joli moment où toutes les facultés de l'âme et de l'intelligence s'épanouissent à la fois, comme la floraison d'un jardin printanier, il l'avait imprégnée de sa substance, pétrie à sa guise, jusqu'à faire d'elle un reflet juvénile et charmant de sa propre personnalité. C'est ainsi qu'elle avait accepté l'union avec une entière confiance, sûre que son père voyait juste en ces matières comme en toutes choses, deux fois heureuse, puisqu'elle l'était pour elle-même et pour l'amour de la vérité. Quel bouleversement dans son être entier, que cette catastrophe où tout sombrait à la fois! Ses yeux s'ouvraient en même temps sur elle et sur le monde, sa clairvoyance éveillée revisait un procès qu'elle

croyait jugé. Confusément encore, mais avec force, elle pressentait qu'à l'origine de son malheur, il y avait une autre cause que l'indignité de Gagnery : une erreur acceptée, aimée par elle, qu'elle aimait encore, dont son cœur blessé ne parvenait pas à dégager son esprit. En sorte que les fils compliqués de sa destinée s'arrêtaient dans un même nœud, comme il arrive dans ces drames bien charpentés où chaque détail pousse au dénouement, selon la volonté d'une force invisible. Au lieu de neutraliser cette amère impression, les propos de son père l'aggravaient parfois. Il lui dit un jour :

— Vois comme tes sœurs ont construit leur bonheur : elles sont un vivant témoignage de la justesse de nos idées. Faudra-t-il donc que tu sois la seule à les démentir, toi qui les comprends si bien, toi qui as été ma plus chère confidente, toi qui m'as si souvent soutenu de ta foi limpide ?

— Oh ! père, s'écria-t-elle, vas-tu me le reprocher ?

— Non, chérie, pas à toi : à la vie, à ces forces inconnues dont le jeu déroute nos calculs, menace nos convictions...

Elle le caressa d'un regard angoissé :

— Les miennes n'ont pas changé, père : je les garde telles que tu me les as faites...

— Pourtant, c'est toi qui vas t'enfuir des liens librement acceptés, c'est toi qui vas rompre le contrat que nous tâchons de rétablir dans sa vérité, sur ses bases éternelles!

Louise avait entrevu quelques-uns des secrets de ses sœurs : instruite par son expérience, elle devinait presque la réalité que voilait la fiction de leur bonheur. Mais comme elles, dans sa pitié, elle ne songeait qu'à préserver l'illusion paternelle, le mirage où elle avait grandi. Rusant énergiquement avec elle-même, elle tâcha de le rassurer :

— Mais, père, mon exemple aussi montrera combien nous avons raison... Il le montre autrement, voilà toute la différence!... S'il fallait recourir à des procès pour divorcer, quelle pénible chose!... Te figures-tu cela?... Tandis qu'ainsi, c'est tout simple : je sors de l'enfer où j'étais tombée, simplement, sans bruit, sans efforts... Ma liberté est intacte : je vais reprendre auprès de toi ma vie de jeune fille, j'oublierai tout cela comme on oublie un mauvais rêve...

Elle parlait avec son ignorance : l'utopiste était juste assez éclairé pour savoir qu'il n'en serait pas ainsi. Nos actes les plus frivoles ouvrent une incalculable série de conséquences :

à plus forte raison, l'acte instinctif et pourtant solennel qui joint deux êtres dans l'amour pour préparer la suite des destinées. Verrès écoutait, plein d'effroi, cette voix qui n'avait plus le même timbre d'innocence; presque malgré lui, il demanda :

— Mais ensuite?...

Louise leva vers lui son beau regard limpide, dont la pureté triomphait déjà des hideuses images qui l'avaient souillé; et elle tâcha de sourire pour le rassurer :

— Ensuite?... Ce sera comme avant, père!... Je resterai ta fille bien-aimée, je serai ta fleur, comme tu m'appelais, ta dernière fleur!... Oh! père, je ne demande rien de plus!

Hélas! si sincère qu'elle fût, Verrès ne pouvait la croire : que ferait-elle de ses vingt ans? L'amour est aussi nécessaire que l'air ou la lumière : s'en passerait-elle à jamais?... Le fantôme honteux qu'elle en avait aperçu chasserait-il d'elle tout désir et toute espérance?... Ou bien, se dissiperait-il comme tant d'autres fantômes, et reprendrait-elle alors la course éternelle, en renouvelant l'expérience dont les décevants résultats ne convainquent jamais?... Et si la seconde était malheureuse aussi?... Verrait-on cette enfant, créée pour les pures

joies, passer de celui-ci à celui-là, chercheuse toujours déçue qui ne se rebute pas, jouet de ses caprices et de ceux des hommes, jusqu'au jour où plus rien ne resterait de sa réserve et de sa pudeur?... Au lieu des Unis, des passants... Un autre lit à la première déception des sens, au premier appel du désir... Et tandis que ces craintes flottaient dans un avenir incertain, une autre se précisait, plus immédiate, qu'il lui échappa d'exprimer, au terme de l'angoissant entretien :

— Pourtant, Louise, si... si... si tu étais mère?

Elle avait cette idée, elle aussi : elle bandait son effort pour la repousser... Que ce doux espoir pût devenir une angoisse! Que la joie de sentir tressaillir ses entrailles devînt le pire des tourments!... Elle crut que l'horreur du père rejaillirait sur l'enfant, elle se révolta contre la parole fatale, elle cria :

— Ah! père, non, ne pensons pas à cela : il n'est pas digne d'avoir un fils; ce serait affreux!...

VI

En raison de la différence des âges et peut-être aussi de celle des mères, les demi-sœurs de Pierrine ne lui vouaient pas toute l'affection qu'elle eût méritée. Enfants, elles se révoltaient dès que son rôle d'aînée l'obligeait à quelque acte sévère; plus tard, elles se liguèrent contre son autorité; ou bien, interprétant à mal ses moindres paroles, elles lui reprochaient de manquer de justice, d'accaparer leur père, de négliger ou d'abuser de son aînesse. Leurs sentiments ressemblaient à ceux que les filles d'un père remarié nourrissent pour une belle-mère qui, même irréprochable, ne réussit pas à gagner leurs cœurs. Aimante, courageuse, d'esprit juste, Pierrine souffrit cruellement de

ces partis-pris, qu'elle ne réussit jamais à désarmer : peut-être même la hâte d'en fuir les froissements la poussa-t-elle à répondre trop vite aux avances de Pralie. Hors de la maison paternelle, cependant, elle continua d'en souffrir : bonne, elle eût souhaité d'aider ses sœurs dans leurs embarras; malheureuse, de trouver auprès d'elles le réconfort qu'elle n'osait demander à son père. Leur ingratitude ne la décourageait pas : elle restait prête à les servir au risque d'exciter les colères de Pralie, qui lui reprochait de trop tenir à sa famille, — comme si l'union ne rompait pas ces liens qui, disait-il, n'ont plus aucune raison d'être quand un nouveau foyer s'est formé. En vérité, elle avait peu d'espoir de l'intéresser à l'affaire Vadret, — surtout après la crise provoquée par son aparté avec Albrun, — et ne savait comment tenir l'espèce d'engagement pris envers Hortense. L'intervention de Verrès brusqua les choses : ayant revu Pralie peu de jours après le triste retour de Louise, l'excellent homme se mit à lui exposer le projet, les avantages qu'on en attendait pour la famille et surtout pour les Albrun, plus mal partagés que les autres, et son désir de voir chacun des siens s'y intéresser :

— Quand ce ne serait que pour resserrer les

liens de libre solidarité d'autant plus nécessaires entre nous que nous avons repoussé tous les autres.

Pralie écouta sans rien dire, ni oui ni non, l'air hésitant ou soucieux; puis il rentra chez lui en repassant ses griefs imaginaires contre Denys, et en irritant sa manie. Pierrine s'habillait pour sortir, dans la chambre à coucher de leur entresol au-dessus de la boutique; tout de suite, il l'accabla :

— Tu ne devinerais pas ce que ton père me demande, à présent?... Je te le donne en mille!... Il veut que j'avance des fonds à Denys.... à Denys!... pour je ne sais quelle sotte entreprise qui achèvera de le mettre sur la paille!

Pierrine, incapable de dissimuler, ne lui cacha pas qu'elle était au courant du projet; elle osa même avancer les arguments qu'elle tenait en réserve : l'affaire semblait bonne en soi; tous les membres de la famille s'y intéressaient, jusqu'à l'oncle Emmanuel, si prudent quand il s'agissait de ses nièces; on la regardait déjà comme une entreprise commune...

Léonce bondit :

— Je n'ai rien de commun avec ce gaillard-là, rien, rien, rien. Nous ne sommes pas une famille, je te l'ai dit cent fois : nous sommes des

ménages dont chacun suit sa propre voie... A quoi bon vos comédies d'indépendance, s'il faut être esclave de tous ces faux devoirs?... Nous nous suffisons à nous-mêmes, que chacun en fasse autant!

Pierrine répliqua doucement qu'elle ne pouvait se désintéresser des siens. Il s'échauffa :

— Que de fois pourtant tu t'es plainte de tes sœurs!... Que de fois tu m'as dit qu'elles ne t'aimaient pas!

Touchée à l'endroit sensible, elle les défendit, avec son bon sens équitable et tranquille : les quelques froissements qu'elles avaient eus ensemble auraient-ils pu nuire à leur affection?... Au surplus, c'était toujours avec Hortense qu'elle s'était le mieux entendue : elle désirait donc tout particulièrement l'aider... Peut-être avait-elle quelque droit d'insister pour cela auprès de son uni, puisque leur bien-être actuel résultait de leur effort commun...

De telles illusions exaspéraient Pralie : jamais il ne s'était soucié du régime que fixait le contrat de leur association commerciale, tandis qu'il se trouvait bien de vivre sous celui qu'imposait sa prépotence. Il gronda :

— Je te vois venir : tu vas me dire que la fortune est à toi...

— Non pas, corrigea Pierrine; je te dis seulement que j'ai peut-être le droit...

Il acheva brutalement, en ébranlant d'un coup de poing l'attirail des flacons et des menus objets disposés sur la table de toilette :

— De me la prendre pour Denys Albrun.

Elle essaya de rester calme, de sourire, et corrigea encore :

— Non, mon ami, de te demander ton appui pour Hortense.

La limpide pureté du regard qui souligna cette rectification aurait dû rassurer Léonce; mais, comme en tous les jaloux, sa passion se fortifiait de sa propre substance. Peut-être essaya-t-il d'en repousser les suggestions despotiques : il fit le tour de la pièce, les mains au dos, luttant contre elle; une fois de plus, elle l'aveugla : il vint se camper devant Pierrine, et dit :

— Eh bien! je le lui refuse!

Comme si cette déclaration n'était pas assez péremptoire, il ajouta :

— Et je te défends d'insister .

Si pacifique qu'elle fût, Pierrine eut un sursaut de révolte; mais elle vit s'allumer dans les prunelles de Léonce cet éclair précurseur des orages qui la brisaient, elle le vit pâlir, soudain livide et terreux : elle céda.

— C'est bien, mon ami, dit-elle. N'en parlons plus!

Cette rapide retraite, au lieu de rassurer Pralie, aggrava ses soupçons. Il ne comprit pas que Pierrine avait peur, et crut qu'elle se sentait coupable :

— Voyons! ricana-t-il méchamment, tu *le* lâches ainsi, tout de suite?... Défends-*le*, plaide sa cause!

Elle avait ouvert la porte de l'armoire à glace, cherchant sa voilette ou ses gants, et fouillait parmi ses objets de toilette. Elle répondit, sans se retourner :

— A quoi bon? tu ne veux rien écouter!

Alors il lui saisit le poignet, par derrière, la fit tourner sur elle-même, et gronda :

— Dis-moi donc pourquoi tu veux à tout prix me pousser dans cette affaire?... Dis-le-moi!...

Pierrine comprit qu'elle n'éviterait pas la scène, et tâcha d'expliquer, troublée, presque tremblante :

— Parce que ma sœur a besoin qu'on l'aide, tout simplement... Je te l'ai déjà dit...

Il répliqua, très sombre, la voix rauque de colère :

— Non... C'est pour Albrun... C'est pour

lui!... Ta sœur n'est pas en cause : il s'agit d'Albrun seul... Et il ne t'est rien... C'est un étranger...

— Un étranger?... ce pauvre Denys, qui a un tel esprit de famille!

Il insista, furieusement, comme on piétine :

— Oui, un étranger, je te dis!... un étranger comme les autres!... un étranger, comme Rhèmes, comme moi, comme Gagnery... C'est dans les homélies de ton père, que nous sommes les unis, plus mariés que si nous l'étions, exemples de concorde et de toutes les vertus domestiques... Mais quand il s'agit d'argent, ah! là, c'est une autre affaire!... L'argent, vois-tu, c'est la pierre de touche, la vraie... Si j'en prête à cet écervelé d'Albrun, je ne le prête pas à Hortense, puisqu'il n'y a aucun lien légal entre eux, je ne le prête qu'à lui seul... C'est un service que je lui rends,... un service d'ami... Et tu comprends, dans les termes où nous sommes...

Jamais Pierrine n'avait réfléchi à ces conséquences pratiques de leur situation : elle croyait tout commun, dans leurs ménages, à peu près comme au temps des patriarches, les biens de l'un étant ceux de l'autre. Sans doute, l'oncle Emmanuel, en leur avançant des fonds, avait exigé un contrat minutieux : c'étaient là des

précautions dignes d'un régime suranné dont ils avaient secoué la tyrannie; et dès longtemps, elle ne savait plus ce qu'elle avait signé.

— Tu es le maître, dit-elle; je ne discute pas.

Elle venait d'attacher sa voilette, et boutonnait ses gants. Pralie, mécontent de sa trop facile victoire, l'épiait d'un regard mauvais :

— Ainsi, dit-il, tu vas chez ton père?

Pierrine eut une seconde hésitation avant de répondre :

— Je passerai d'abord chez Hortense, pour lui dire de ne pas compter sur toi. Puisque tu ne veux rien entendre, mieux vaut en finir, n'est-ce pas?

L'ayant vue hésiter, il la crut troublée, et gronda :

— Chez Hortense, c'est chez Albrun.

— Sans doute, comme ici, c'est chez toi.

— Tu n'iras pas!

Elle tenait le bouton de la porte. Elle se retourna, stupéfaite, les yeux brillants sous la voilette, dans une attitude inattendue de résistance ou de combat.

— Tu veux m'interdire d'aller chez ma sœur?... Par exemple!

— Je te défends d'aller chez Albrun.

Le regard était dur, la voix mauvaise, le teint devenait couleur de cendre. Partagée entre la crainte et l'indignation, Pierrine acheva de perdre son sang-froid.

— Pourquoi? osa-t-elle demander.

— Tu le sais.

Il la regardait avec des yeux fous. Elle eut un cri de révolte :

— Oh!!!

Il ricana :

— Tu m'entends à demi-mot : c'est un signe.

Maintenant, elle lui faisait face, trouvant dans son innocence la force de le braver :

— C'est que je commence à te connaître, fit-elle... Tu m'as appris à te deviner. Voilà vingt ans que tu m'outrages de tes soupçons... Mais celui-là,... une telle infamie,... ah! c'est plus que je n'en peux supporter!

Son attitude, ses paroles, les inflexions de sa voix, enfonçaient dans l'esprit de Pralie l'idée funeste dont elles augmentaient la force délétère. Le jaloux crut calculés tous les détails de cette scène qu'il venait de provoquer à l'improviste : le calme innocent du début, le ton détaché, les jolis mouvements coquets de la femme attentive à sa toilette, puis cet éclat d'indignation, joué comme par une bonne actrice, sûre

de ses moyens. Il ne se doutait pas qu'après tant d'années de patience, la révolte éclatait à ce dernier choc. Pierrine avait pu supporter les soupçons de l'injuste manie aussi longtemps qu'ils restaient imprécis ou se portaient sur des indifférents dont elle se rappelait à peine les visages; cette fois, ils la frappaient dans ce qu'elle avait de plus sacré, ils atteignaient ce sentiment de la famille d'autant plus ombrageux chez elle qu'elle avait dû le défendre plus souvent; ils humiliaient sa fine délicatesse à respecter jusqu'aux plus extrêmes scrupules les droits de ses demi-sœurs. A son tour, elle éleva la voix :

— Ta jalousie a-t-elle assez empoisonné ma vie, — et la tienne!... Quel homme m'a jamais approchée, que tu n'aies aussitôt vu en lui un rival ou un traître?... Et rien, rien, rien ne justifiait jamais tes soupçons : pas une inconséquence, pas une parole imprudente, pas une coquetterie!... Je me suis cloîtrée pour te rassurer : je n'ai vu personne, j'ai vécu dans cette maison comme dans un couvent... N'importe! ta jalousie inventait des prétextes, les tirait d'elle-même, de sa violence, de ta folie... Ce serait à te haïr, s'il ne fallait plutôt te plaindre comme un malade!

Surpris un instant par cette soudaine énergie, Léonce se reprit et ricana :

— Oh! oh! l'offensive, à cette heure!... Bien, cela!... Le grand jeu après les petits moyens... Va, va, continue!...

Continuer?... Elle avait clamé son innocence : quelles preuves en donner?... Comment se défendre?... Est-ce qu'on repousse des accusations qui ne reposent sur rien?...

Elle se tordit les mains dans un geste de désespoir :

— Que puis-je te dire encore?... Que puis-je te dire que tu ne saches aussi bien que moi?... Tu me soupçonneras jusqu'à ce que je sois assez vieille et laide pour que tu sois sûr que personne ne voudrait plus de moi... Hélas! et je vieillis à peine!... Je garde cette beauté que je voudrais jeter loin de moi comme on arrache un masque qui vous déchire!... Qui donc me prêteras-tu demain pour amant?...

— Pour l'instant, je m'en tiens au plus récent, à celui d'aujourd'hui... Cette fois, je n'ai plus seulement des soupçons : j'ai des preuves...

Menaçant, il lança :

— Oui, des preuves... Et je veux t'entendre avouer!

Toute l'honnêteté de Pierrine se cabra sous l'injure. Elle secoua l'oppression de sa longue servitude, la rancune accumulée des outrages subis, l'humiliation de cette jalousie avilissante qui la ravalait au rang des filles; elle se redressa dans la fierté de son innocence, et, marchant à lui, les yeux dans les yeux, pâle aussi, elle siffla :

— Tu es un misérable... ou un fou!

Elle le touchait presque : il leva le poing...

Jamais encore il ne l'avait frappée : le geste de menace, esquissé souvent dans ces scènes dont sa violence faisait tous les frais, s'achevait dans le vide. Cette fois-ci, le poing fermé s'abattit lourdement sur le dos de Pierrine, dont tout le corps résonna. Plus encore que la douleur, la surprise et la honte lui arrachèrent un cri qui s'étouffa dans sa gorge : elle recula devant l'homme dont les yeux s'injectaient, dont les lèvres se crispaient dans la face convulsée, en levant les deux bras pour garer son visage. Il y eut un instant d'hésitation, comme après la violence d'un premier corps-à-corps. Au lieu de soulager la fureur de Pralie, ce coup frappé l'exaspérait plutôt, comme la saveur du sang léché réveille l'instinct des fauves : sa pâleur terreuse se marbra de taches verdâtres, les flammes de ses yeux vacillèrent; il marcha sur

Pierrine, qui reculait, l'accula contre l'armoire à glace, dont la porte entr'ouverte se referma avec fracas sous la poussée du corps; et le poing se leva et s'abattit encore, comme un marteau, plus lourd à chaque coup. La malheureuse bandait son effort pour arrêter dans sa gorge des cris d'épouvante. Si Jeanne-Jeannette entendait de sa chambre, accourait, assistait à l'horrible scène! Elle eut la vision de sa fille apparaissant sur le seuil, elle retint ses râles et ses hoquets, tendant en vain les bras, balbutiant dans son effroi :

— Léonce!... Léonce!... Que fais-tu?

Les forces du furieux croissaient avec sa démence. Comme les mains tendues de Pierrine le gênaient, il la saisit par les deux poignets, la fit tourner sur elle-même, la terrassa et s'acharna, mêlant les injures aux coups, crachant des mots orduriers qui sortaient de ses lèvres comme une écume. La face à terre, elle ne poussait plus que de sourds gémissements; elle râla :

— Je vais crier... Jeanne-Jeannette entendra...

Ce nom arrêta Pralie : croisant les bras, il contempla un instant la malheureuse effondrée à ses pieds, sanglotante, les cheveux défaits, la toilette en désordre. Dans la bagarre, la légère

blouse d'été s'était déchirée : un morceau d'épaule nue apparaissait. Il gronda, haletant :

— Voilà vingt ans que je les retiens, ces coups-là! Gare à toi! Il en viendra d'autres!

Et il sortit avec un dernier geste de menace.

La pauvre femme resta longtemps comme écrasée sur le parquet, le corps secoué de sanglots qu'elle tâchait d'étouffer, l'âme emportée dans une tempête de honte, de douleur, d'épouvante. Qui retiendrait désormais la brute lâchée? Et dans un tel désastre, à qui recourir, à qui demander aide ou conseil? Son père, incorrigible théoricien, ramènerait le cas aux principes : l'égalité des époux, les droits de chacun, le respect de la dignité personnelle. Consulté, il répondrait sans nul doute : « Reviens à la maison, — après vingt ans, comme Louise après dix jours! — reviens prendre ta place, avec ta fille qui n'appartient qu'à toi... » — Or, c'était précisément là ce que Pierrine ne voulait à aucun prix : l'avenir de Jeanne lui importait plus que les « principes », et ce souci la liait à Pralie par une chaîne plus solide qu'aucun contrat. Son père, cependant, répondrait à cette objection : « Ta fille serait la première à souffrir de ta faiblesse; c'est à elle qu'il appartient de faire sa vie : le soin même de son bonheur ne

l'excuserait pas de t'avilir. » Et ce seraient des « phrases », dont elle ne pourrait rétorquer la logique apparente qu'en dessillant les yeux de ce doux rêveur qui vivait peut-être de son rêve, qu'en lui découvrant les *faits* dont l'ignorance seule entretenait ses illusions...

Ayant entendu quelque bruit dans l'appartement, Pierrine craignit d'être surprise dans sa posture et son désordre. Elle se releva, ôta ses gants pour bassiner ses yeux, son front, son visage, enleva son corsage pour chercher sur ses épaules les meurtrissures des coups : elles marbraient sa chair, qui gardait la fermeté de la jeunesse, sa fine peau satinée sous laquelle courait le réseau des veines généreuses, elles flétrissaient comme des tares la splendeur de son buste puissant et délicat. Le sang coulait d'une lèvre fendue, gouttant sur la gorge et sur la chemise. Elle l'étancha. Des frissons la parcouraient, jusqu'à la faire claquer des dents. Ses mains tremblaient. Elle changea son linge, maculé de sang, en se calmant peu à peu, à mesure qu'elle effaçait les traces de la scène brutale. Était-ce bien elle qui, tout à l'heure, se tordait sous les coups?... Elle revêtit une robe de maison pour s'étendre sur sa chaise longue... La lèvre lui faisait mal. Elle avait une sensation de froid

qu'elle ne songeait pas à combattre. Elle se posait cent fois la même question : « Que vais-je faire? » sans trouver un commencement de réponse. Chacun de ses mouvements éveillait quelque douleur dans ses membres : elle resta immobile, dans une lassitude épuisée, comme après une marche trop longue à travers des obstacles. Peu à peu elle cessa de penser, sinon de souffrir : sa tête se vida, ses nerfs se détendirent, une sorte de torpeur l'envahit, elle perdit une part de sa conscience, elle tomba dans un demi-sommeil accablé et fiévreux.

Deux coups légers, frappés à la porte, l'en tirèrent en sursaut; toutes ses angoisses se réveillèrent.

— Qui est là?...

C'était Jeanne-Jeannette, rose, fraîche, animée, avec un rayon de tendresse au fond de ses jolis yeux clairs.

— Maman, maman, imagine-toi...

Elle s'arrêta deux secondes, confuse et souriante :

— Imagine-toi que M. Gressant est au salon!

Quoiqu'elle fût toute à cet événement, elle remarqua l'air défait de sa mère, la lèvre meurtrie.

— Mais qu'as-tu, maman? qu'as-tu donc?

Pierrine balbutia :

— Rien, chérie, ce n'est rien!...

— Comment, rien?... Ta lèvre saigne!...

— Oui, je... je me suis heurtée à la porte de l'armoire à glace : elle restait entr'ouverte... et alors...

— Mais maman, comment as-tu fait?... Tu as mal, dis?...

Elle s'était assise à côté de sa mère et l'enlaçait, tout attendrie.

— Je me suis trouvée... un peu étourdie... C'est passé, maintenant.

— Pauvre petite mère!... Alors... je fais dire à M. Gressant que nous ne pouvons pas le recevoir?...

— Garde-t'en bien!...

— Je ne puis pas le recevoir seule, maman, c'est impossible!... Et toi...

— Je suis déjà remise... Qu'il attende un instant : nous le recevrons ensemble.

— Oh! maman!...

Et Jeanne-Jeannette, prête à pleurer d'émotion, se serra contre sa mère, qui couvrit de baisers son front et ses cheveux.

Le salon des Pralie, comme d'ailleurs le reste de l'appartement, devait aux hasards des achats

et des ventes un aspect impersonnel de succursale. Dès longtemps, le goût du commerce avait détruit chez Léonce tout besoin de confort ou d'élégance durables. C'était un tourment pour Pierrine et sa fille, qui eussent souhaité de vivre parmi ces objets familiers que les yeux retrouvent aux places accoutumées, les tableaux qu'on aime, bons ou mauvais, parce qu'on les a toujours vus, les bibelots qu'à force de précautions on a sauvés des maladresses mercenaires, les vieux meubles qui prêtent à tout ce qu'ils vous rappellent de vous-même le charme mystérieux de leur histoire inconnue. Justement, le mobilier venait d'être rapporté d'un château de province : c'était un salon Empire assez complet, garni de soie groseille, dont les pièces trop nombreuses encombraient la chambre trop exiguë. Les couleurs vives, l'art exaspéré, le modernisme intense d'une série de toiles impressionnistes, appendues aux murailles, détonnaient avec les formes graves des fauteuils, avec les tons amortis des tentures.

Albin Gressant s'était planté devant un Cézanne, qu'il regardait sans le voir.

Blond, fin, svelte, avec une légère moustache qui ne cachait pas encore le joli dessin de ses èvres, des traits juvéniles dont l'énergie com-

mençait seulement à se dessiner, un regard limpide et droit, ce jeune homme plaisait au premier coup d'œil. Cette sympathie ne trompait pas : il était de ces adolescents ardemment épris de bien faire, comme les troubles du temps présent en produisent quelques-uns, par constraste et parce que les spectacles d'une vie agitée, ambitieuse et jouisseuse, développent dans des âmes de choix un plus grand besoin d'ordre, de sagesse, de loyauté. Au lieu de dresser le bilan des objets que le monde offre aux convoitises humaines, il désirait avant tout que sa vie fût belle, saine, utile et pure. Sans en avoir encore marqué le but précis, il savait que ce but serait digne de son bon vouloir, et qu'il le poursuivrait avec vaillance. Sa fraîche sensibilité, que servait une imagination passionnée, devait s'émouvoir aisément, car aucune concession aux tentations faciles ne l'avait émoussée. Sans doute, les gracieuses figures de quelques compagnes de jeux l'avaient parfois impressionnée; Jeanne-Jeannette, la première, la retint et la fixa.

Appartenant à des groupes sociaux si différents, ces deux jeunes êtres ne semblaient pas destinés à se rapprocher. Mais il n'y a plus de cloisons, dans le mélange de la société actuelle : ils se rencontrèrent au bal annuel de

l'École Centrale, où Jeanne-Jeannette vint avec sa mère et les Louson, et Albin avec un de ses camarades, flirt momentané de Céline. Ils bostonnèrent dans les salons criards, empanachés de plantes exotiques, d'un grand hôtel doré, morne et clinquant. Ils dansèrent ensemble le cotillon, favorable aux longues causeries, dont M. Louson, trouvant la soirée trop longue, ne voulut pas attendre la fin; en sorte que leurs adieux furent écourtés. Quand le départ de Jeanne-Jeannette eut vidé pour lui les salles où sonnaient les rires des jeunes couples, Albin s'aperçut que, bien qu'ils eussent parlé de beaucoup de choses, il ne savait d'elle que son petit nom, et ignorait où il pourrait la revoir. Il interrogea son camarade, en s'efforçant de prendre un ton détaché :

— Qui est cette jeune fille avec qui j'ai dansé?... cette blonde, qui était avec les Louson?

Il reçut cette réponse, qui le terrassa :

— La petite-fille de Rémy Verrès... Tu sais bien? Le vieil astronome dont toutes les filles vivent en union libre?... Le père de celle-ci est un nommé Pralie, qui vend des tableaux, rue Laffitte...

Ennemi par conviction personnelle et tra-

ditions de famille de tout ce qui fleurait la libre pensée, Albin pensa que rien ne resterait de cette furtive rencontre, dont le souvenir s'effacerait bientôt. Mais le lendemain, les jours, les semaines qui suivirent, Jeanne-Jeannette hanta sa mémoire. En vain s'efforça-t-il de l'en chasser : elle revenait, elle s'y installait avec une obstination tranquille, comme une amie qui se sent chez soi. En même temps, des voix spécieuses plaidaient pour elle : pourquoi cette innocente porterait-elle le poids de fautes qui n'étaient après tout que des délits d'opinion? Ces opinions, les partageait-elle seulement, les prenait-elle à son compte? Ses moindres propos révélaient un si sincère amour du bien, une telle blancheur d'âme, une si parfaite candeur! Peut-être ignorait-elle tout, du fanatisme à rebours qui avait disposé d'elle avant qu'elle pût penser ou consentir. Quel bonheur il y aurait alors à la tirer de ce cercle d'erreurs, à lui révéler l'ensemble des vérités auxquelles ses yeux, non sa conscience, étaient fermés par des artifices étrangers, et qu'elle aimerait dès qu'elle en connaîtrait la vertu!... Le hasard, si souvent complice des mouvements de nos âmes, la lui fit rencontrer, à longs intervalles, — à une matinée des Français, à un concert du di-

manche, — toujours avec le même frémissement et sans qu'il osât lui adresser la parole. Puis, vers la fin de la saison, il se trouva face à face avec elle au Salon, qu'elle visitait en compagnie des demoiselles Louson. Cette fois, ils échangèrent quelques phrases gênées et banales, sous l'œil malicieux de Céline, fine mouche à qui rien n'échappait...

Là-dessus vinrent les vacances, — saison cruelle, où se rompent les fils des sentiments naissants et fragiles : en décembre, Albin n'avait pas revu Jeanne-Jeannette, sans réussir à l'oublier. Ce fut alors que Céline Louson lui apprit un jour, d'un air négligent, qu'elle fréquentait les cours d'un professeur américain, — « pour entendre parler l'anglais »; il y courut, — et y retourna. Mais Jeanne-Jeannette restait très réservée, selon les conseils de sa mère, qui la mettait en garde contre la mauvaise opinion que donneraient d'elle, dans leur position délicate, les moindres libertés. Elle n'y mettait, certes, ni calcul ni coquetterie : le sentiment d'Albin n'en grandit pas moins, et il ne manqua pas une de ces leçons où, s'il n'osait lui parler, il voyait et sentait sa présence. Enfin, au commencement du printemps, par l'intermédiaire de ce camarade qui flirtait avec Céline, les demoiselles

Louson l'invitèrent à leur tennis. Il revit alors Jeanne-Jeannette deux fois par semaine, sans contrainte. Il la revit dans un charmant décor de verdure et de soleil, dans un coin d'Auteuil presque champêtre, planté de vieux arbres, où s'ébattent, sur les gazons, des jupes blanches, des vestons de flanelle, toute une jeunesse animée et joyeuse. Après avoir joué, — presque toujours ensemble, grâce à Céline qui s'amusait à les réunir, — et bavardé entre les parties, ils ne se quittaient plus, liés l'un à l'autre par l'invincible chaîne que consolidait le vol des semaines, sans que jamais une seule parole, un seul regard eût exprimé plus qu'ils ne devaient dire : en sorte qu'Albin dut reconnaître que cette enfant de l'union libre avait plus de retenue, de tact, de naturelle pudeur que mainte jeune fille régulièrement inscrite à l'état civil : à commencer par leur amie Céline, dont le flirt battait son plein...

La veille du jour où il s'aventura rue Laffitte, peu avant l'entrée en vacances, Jeanne-Jeannette avait oublié dans la « cabane » un petit éventail-réclame qu'une voix impérieuse le força de lui rapporter. L'objet ne valait pas la course, le prétexte était détestable; mais, forcé d'avancer son départ, il voulait obtenir qu'elle

vînt sûrement à la réunion suivante, ayant résolu qu'il lui parlerait ce jour-là. Leur entretien, sous les yeux de Pierrine, fut gêné, la visite écourtée. Quand il partit avec la promesse que la jeune fille ne manquerait pas au jeu, celle-ci se jeta dans les bras de sa mère en éclatant :

— Maman, maman, ne crois-tu pas qu'il m'aime, dis?

Hélas! quelles difficultés s'ouvraient!

VII

Bien qu'elle atteignît à peine ses dix-neuf ans, Jeanne-Jeannette sortait souvent seule. Cette indépendance d'allures, qui rentrait dans le système éducatif de Verrès, ne laissait pas d'inquiéter Pierrine; mais comment la refuser aux jeunes filles, dans ces ménages où toutes les libertés devenaient en quelque sorte obligatoires? Seule, elle avait suivi des cours de peinture, de lettres, de langues, à la Sorbonne ou dans des ateliers, mêlée à de jeunes hommes dont certains ne savent pas toujours réprimer leurs instincts de chasseurs; elle allait seule chez sa couturière; elle se rendait seule au tennis, par cet honnête tramway de Madeleine-Boulogne que fréquentent les paisibles bourgeois des quartiers excentriques. Sa grâce attirait les

regards : une jolie fille ne passe jamais inaperçue. Sa fraîcheur tourmentait les vieux employés taciturnes, qui rapportent dans les poches de leur redingote élimée les reliefs du déjeuner pris sur le rond de cuir; pourtant elle était si modeste, qu'on la molestait rarement. Dans ces cas-là, elle savait se détourner et se taire avec la juste dose de mépris qu'il faut pour en imposer aux insolents; et ceux-ci, pour cacher leur honte, dépliaient leur journal ou s'intéressaient au paysage. De la gare d'Auteuil, fourmillante de bookmakers, de parieurs, d'agents, elle suivait le boulevard Exelmans, le long du viaduc bordé de terrains vagues, de jardins, de guinguettes à tonnelles, de carcasses de maisons en construction, jusqu'à la champêtre rue de Civry, où les tennis allongent leurs carrés en grisailles parmi les vieux arbres, au pied des dunes vertes des fortifications propices aux rendez-vous des bonnes et des militaires. Et c'étaient, chaque semaine, des bouffées d'air frais dans la poitrine, de la verdure dans les yeux, de belles couleurs sur les joues...

En refaisant, très émue, ce trajet familier deux jours après la visite d'Albin, elle redoutait de vagues et délicieux dangers dont l'approche invisible la forçait à respirer plus fort, à presser

le pas. Son cœur battait quand elle passa sous le portail rustique et fouilla des yeux les équipes de joueurs. Dans leur carré, le jeune homme l'attendait, seul, les manches de sa chemise à rayures bleues relevées sur ses avant-bras musclés, le bas de son pantalon de coutil retroussé sur ses souliers de toile aux semelles de caoutchouc. Aucun de leurs partenaires habituels n'était encore là, pas même Céline Louson, qui d'habitude arrivait avant les autres : la veille, Jeanne-Jeannette l'avait priée d'être exacte, par crainte du tête-à-tête avec Albin qu'elle appelait de tous ses vœux; mais la petite masque était capable d'avoir manœuvré tout exprès pour le lui procurer : car elle était un être d'amour qui ne pensait qu'à l'amour, pour ses amies comme pour elle, pénétrait les ruses qu'on se cache à soi-même, en ourdissait de plus savantes, et laissait son imagination vagabonder parmi des rêves et des caprices tout peuplés de princes charmants. Jeanne-Jeannette, qui la connaissait, ne fut guère surprise d'une défection qu'elle prévoyait un peu, souhaitait beaucoup, redoutait presque autant, mais elle s'en trouva toute gênée :

— Nos amis sont en retard, fit-elle en affectant un ton d'insouciance...

Albin répéta, comme un écho :

— En effet, ils sont en retard.

Quelques secondes tombèrent lentement; une fanfare sonna dans le lointain.

— Pourtant, reprit-elle, il est au moins quatre heures et demie...

Il corrigea en regardant sa montre :

— Quatre heures vingt.

Et il éprouva le besoin d'excuser les retardataires :

— On a toujours tant à faire, à la veille des vacances!

Nouveau silence. Des autos ronflaient, en déposant des joueurs au bout de l'avenue. Pour dire quelque chose, Jeanne-Jeannette demanda :

— Savez-vous où vont les Louson, cette année?

— Quelque part en Bretagne, je crois. Et vous?

— Nous?... Oh! nous ne quittons guère Paris!... Peut-être irons-nous quinze jours à la mer, au plus près.

Sur ces mots, la jeune fille entra dans la cabane. Elle s'y attarda quelques instants, puis reparut en souliers blancs, sa raquette à la main. Ils s'assirent sur le banc de bois pour attendre. Dans les tennis voisins, les balles

bondissaient aux sons des formules anglaises :

— *Play?... Ready!... Advantage!... Game!...*

Des rires où des acclamations saluaient les coups maladroits ou réussis : c'était, sous les ramures, le gai fourmillement de jupes blanches, de vestons rayés, l'habituel chassé-croisé de beaux jeunes gens vigoureux et de jolies filles saines, bras nus jusqu'aux coudes, tailles sveltes dans les légères blouses transparentes. Albin et Jeannette causèrent d'abord de choses indifférentes : du jeu de leurs voisins, de la chaleur qui commençait à s'alourdir dans les journées plus longues, des courses qui encombrent le quartier, des conférences de l'Odéon où l'on avait fait tout l'hiver un tapage du diable. Peu à peu, ils glissèrent à des propos plus intimes : Albin parla de ses études, de ses enthousiasmes, de son avenir, de ses rêves, même de son désir de vivre une belle vie, vouée à un seul sentiment, utile aux autres, généreuse et fidèle. Jeanne-Jeannette l'écoutait dans un émoi si rempli d'enchantement que, par crainte de s'y abandonner, elle voulut changer de propos au risque de lui déplaire :

— Peut-être que personne ne viendra, fit-elle en regardant vers la rue. Pourtant Céline est si régulière et demeure si près!

Interrompu dans son essor par cette remarque terre à terre, Albin suggéra :

— Êtes-vous sûre que les demoiselles Louson sont encore à Paris?

Jeanne-Jeannette ouvrit la bouche pour répondre qu'elle les avait vues la veille; mais elle n'osa pas le dire, à cause de la demi-confidence faite à Céline.

— Je crois qu'elles ne partent qu'à la fin du mois, balbutia-t-elle.

Pour échapper à la honte de sa petite dissimulation, elle ajouta précipitamment :

— Si nous faisions un *single*, en attendant?

Albin, certes, eût préféré leur gentil bavardage. Mais le moyen de refuser une si juste proposition? Il acquiesca sans entrain :

— Certainement, mademoiselle.

Il restait assis, l'air paresseux, les bras ballants. Elle dit, un peu coquette :

— Si cela vous ennuie?...

— Pouvez-vous croire!

Il se leva, lui offrit le filet des balles :

— C'est vous qui servez, mademoiselle?

— Si vous voulez...

Ils se mirent à jouer. De temps en temps, les hasards de la partie les rapprochant, ils échan-

geaient quelques paroles des deux côtés du filet :

— Décidément personne ne viendra...

— Est-ce pour cela que vous jouez si mal, monsieur Gressant ?

— Oh ! vous savez que je suis irrégulier, mademoiselle !... Mais vous, comme vous êtes en forme !

Pour rien au monde, Jeanne-Jeannette n'aurait voulu qu'il la crût préoccupée ou distraite : elle s'appliquait donc, comme si elle n'eût eu d'autre souci que de renvoyer la balle. Elle gagna sans peine, par six contre deux. Elle mourait d'envie de reprendre la causerie, dans l'air qui fraîchissait ; pourtant elle proposa :

— Revanche ?

Il fallut bien accepter encore.

— Les autres ne viendront plus, dit Albin.

— Alors, nous ferions peut-être mieux de nous en aller ?

— Oh ! non, je vous en prie, j'ai trop mal joué !

Il ajouta, d'une voix dont il contint à peine la passion :

— Je voudrais tant vous laisser un bon souvenir en partant !

— Eh bien, fit-elle, donnez-vous un peu plus de peine !

Il ne réussit guère mieux : sa pensée n'était

pas au jeu : il aurait voulu que les balles se perdissent ou que l'orage éclatât.

Elle gagna de nouveau, par six contre trois. Il eut un geste d'humeur quand elle annonça :

— Jeu et partie!

— Je ne fais rien qui vaille aujourd'hui!...

Dans une inconsciente impulsion de coquetterie, elle lança :

— On dirait que je vous intimide!

Il répondit en s'avançant vers elle :

— Oh! plus que vous ne croyez!

Jeanne-Jeannette sentit que les paroles attendues allaient jaillir, rougit et les arrêta :

— Qu'y puis-je si vous n'avez pas de meilleure partenaire?... Il faut bien jouer, puisque nous sommes ici pour cela!... Allons, tâchez de gagner la troisième!

Il la gagna faiblement; mais il perdit la suivante, après un interminable «avantage de jeux». L'heure avançait, le ciel rougeoyait au couchant, les champions des tennis voisins s'en allaient par groupes. Ils avaient joué sans un temps d'arrêt, comme à la tâche. Elle dit :

— Je suis un peu fatiguée.

Et ils se rassirent sur leur banc, pour reprendre haleine. Ils n'essayaient plus de parler, quoique le silence les gênât. Des minutes passèrent ainsi,

lentes, délicieuses, lourdes comme les abeilles qui rentrent avec leur butin. Elle soupira, comme à regret :

— Maintenant, il faut que je parte!...

Mais elle ne bougea pas.

Albin se penchait en avant, les yeux au sol, balançant sa raquette.

Il commença, sans la regarder :

— Avant de vous en aller, mademoiselle...

Il dut s'arrêter pour assurer sa voix : le rapide regard qu'il osa jeter sur Jeanne-Jeannette la lui montra troublée aussi, pressentant ce qu'il allait dire et détournant les yeux. Il se reprit :

— Peut-être vais-je mal faire en vous parlant?... Je ne sais plus!... Tout est si singulier, dans notre rencontre!... Jusqu'à ce hasard qui veut que nous soyons seuls!... Que voulez-vous donc que je fasse?... Il faut bien que je m'adresse à vous d'abord..., contre les usages..., pour savoir... pour savoir...

Il s'interrompit de nouveau, la gorge sèche :

— Mon Dieu! que c'est difficile à dire!...

Tel était leur trouble qu'ils ne virent pas un voisin, entré dans leur enclos pour chercher une balle égarée, la ramasser presque à leurs pieds. Leurs regards voulaient se fuir, et pourtant ils lisaient l'un dans l'autre comme dans des livres

ouverts : elle devinait les paroles qu'il n'osait prononcer, il savait qu'elle les attendait dans son cœur. Un moment, il chercha une autre forme à ses explications, n'en trouva pas, hésita encore, finit par tout dire en une seule phrase.

— Enfin, il faut que je sache si vous consentiriez à partager ma vie?...

Il respira comme un homme qui s'est déchargé d'un aveu trop lourd. Elle leva sur lui des yeux très tendres, mouillés de larmes, des yeux d'amour, qui répondaient. Ce regard, en exaltant Albin, lui rappela qu'il n'avait pas dit le plus difficile; il continua avec une émotion croissante :

— Hélas! ce n'est pas tout, mademoiselle!... Il faut encore que je vous demande si... si vous accepteriez... des conditions d'existence... qui ne ressemblent pas à celles de votre famille..., des conditions que les miens aussi pourraient accepter..., celles que m'imposent ma foi..., et aussi... mon sentiment..., mon respect pour vous...

De nouveau, il regarda la jeune fille, vit ses sourcils froncés dans un effort inquiet d'attention, craignit de l'avoir froissée; il poursuivit pourtant, en lui prenant la main sans qu'elle songeât à la défendre :

— J'ai peur de vous blesser..., ou de vous faire

de la peine?... Oh! pardonnez-moi d'avance, je vous en supplie!... Vous comprenez, il faut que tout soit clair entre nous!... Je ne puis vous cacher la moindre parcelle de ma pensée... Comprenez-moi bien : je ne jette aucun blâme sur les vôtres, je vous jure... Je sais qu'ils ont agi selon leur conscience, je ne me permets pas de les juger... Mais ma conscience, à moi, parle aussi; elle m'interdit de les imiter... J'ai le plus ardent désir de vous obtenir : pourrais-je vous emmener sous un toit que mon père maudirait ?... Ah ! je sentirais trop durement qu'il y manque quelque chose : la bénédiction dont mon âme a besoin!... C'est pourquoi je vous demande... d'être ma femme... devant tous... et devant Dieu!

Si troublée qu'elle fût dans la partie de l'être qu'ébranle ou bouleverse le premier contact avec l'amour, ces paroles soulevaient dans l'esprit de la jeune fille un monde de réflexions confuses et de rapprochements. Peu de jours auparavant, Roberte Louson, petite personne aussi régulière que Céline était fantasque, lui racontait avec horreur les hésitations d'une de leurs anciennes compagnes de lycée, à qui un galant empressé osait parler d'amour sans dire un mot de mariage. C'était ici la contre-partie : il était aussi

difficile à la petite-fille de Rémy Verrès d'accepter cet hommage correct, qu'à la jeune bourgeoise, tourmentée par ses vingt ans et encline à s'émanciper, de sortir délibérément des chemins battus. Dans un éclair, Jeanne-Jeannette eut l'intuition que, tandis qu'elle et les siens se croyaient à l'extrême opposé des autres, ils n'en étaient vraiment séparés que par une différence d'optique ou d'illusion. Ainsi, selon qu'on voit un paysage immuable se réfléchir dans une glace ou dans une rivière, les toits des maisons et les cîmes des arbres sont en haut ou en bas, — et ce sont toujours les mêmes arbres et les mêmes toits. De même, les règles de leurs existences n'étaient que des partis pris retournés, qu'un état civil à rebours ; et donc, partout dans ce domaine où des forces adverses se combattent autour de l'amour, des obstacles identiques arrêtent nos désirs : que nos esprits les contemplent dans un miroir ou dans l'eau, ils sont là, comme les paysages dont nous pouvons changer la perspective, non la réalité. Ce fut un vaste problème qui se dressa soudain devant elle : elle eût voulu l'épuiser ou le résoudre avant de répondre, et ne faisait qu'en pressentir les termes obscurs. Comme elle restait silencieuse, avec un petit remuement de ses lèvres muettes, Albin de-

manda, en serrant plus fort la main qu'il tenait dans la sienne :

— Dites, est-ce que je vous aurais fâchée?... Oh! j'en aurais tant de chagrin!...

Sans entendre le son de sa propre voix, Jeanne-Jeannette balbutia :

— Non, non, monsieur... Seulement..., je suis... si surprise!... Je m'attendais si peu... Oh! monsieur Gressant, pourquoi me dites-vous tout cela?...

Il prit ces mots pour un reproche, et se défendit avec animation : il allait partir... maudites vacances!... Pendant trois longs mois, plus de tennis, plus de rencontres chez les Louson, plus de cours, de conférences, de concerts où l'on se voit de loin... Que faire donc, puisqu'elle tenait sa vie entre ses mains?... Il fallait bien s'expliquer, s'entendre... Pouvait-il demander l'assentiment de son père, sans être sûr qu'elle était d'accord avec lui, du moins sur ce point essentiel? Et tout en cherchant à la rassurer, en s'excusant, en plaidant, il trahissait le désarroi de son esprit, sa crainte sourde devant la bataille où il allait s'engager, devant les obstacles qui barraient leur route...

— Si vous saviez quel bouleversement dans les idées des miens! Songez qu'ils ont vécu de

génération en génération sur leurs terres, parmi des paysans dont ils sont les guides, qui les consultent pour toutes leurs affaires, qui les écoutent et les respectent, auxquels ils doivent l'exemple d'une vie droite et saine!... Songez qu'ils sont attachés de toute leur âme aux usages courants, aux croyances établies, aux lois que le temps a consacrées!... Songez qu'ils sont conservateurs et pieux, fils de vieux huguenots qui surent mourir pour leur conscience!... Dieu, la foi, le bien, le mal, ce sont pour eux des choses d'une réalité éternelle et terrible!... Ils ne supposent même pas la possibilité de liens comme ceux de votre famille... Je suis leur fils unique : ils m'ont élevé pour perpétuer leur foi, pour lutter contre l'invasion des mœurs qu'ils condamnent, des opinions qu'ils haïssent, pour défendre l'héritage moral de la race et de la patrie... Moi-même, je partage leurs croyances. En dehors de vous et des vôtres, ceux qui professent ces doctrines sont à mes yeux les pires ennemis... Pensez, oh! pensez combien il faut que je vous aime, pour me contredire de la sorte, et pour les braver!... Je ne suis pas lâche, mademoiselle, mais j'ai peur du moment où je leur parlerai!... Il me semble que j'entends leurs voix, que je vois leur surprise!... Et vous comprenez bien : ce

n'est pas contre vous qu'ils s'élèveront; c'est contre un monde qu'ils jugeraient peut-être autrement s'ils le connaissaient, mais qu'ils ignorent,. qu'ils ne peuvent comprendre, qui leur échappe et leur fait horreur... Que leur dirai-je, mon Dieu!... Il me faudra défendre ce que moi-même...

Il s'arrêta pour reprendre aussitôt, d'une autre voix, où vibra la confiance de la jeunesse et de l'amour :

— Pourtant, si je suis sûr que vous êtes avec moi..., que vos vœux m'accompagnent..., qu'après la victoire, vous mettrez votre main dans la mienne..., avec cet espoir, je me sentirai fort!... Dites, dites, voulez-vous me le donner?...

Contre son gré, parce que cette tendresse était contagieuse, parce qu'à cette voix l'amour grandissait en elle, parce qu'elle sentait fléchir sa volonté, mollir ses membres, vaciller ses pensées, Jeanne-Jeannette murmura, du ton presque d'une fiancée qui répond devant l'autel :

— Oui.

Aussitôt Albin s'exalta. Ce seul mot renversa tous les obstacles, il ne douta plus de rien, l'avenir rayonna devant lui :

— Oh merci!... Maintenant que craindrais-je? Vous êtes avec moi!...

Elle se reprenait déjà, avec cette fermeté tranquille qu'elle tenait de Pierrine, et qui mêlait une si jolie nuance grave à sa sensibilité :

— C'est un souhait plutôt qu'une promesse... Tout ce que vous me dites de votre famille, je le pense de la mienne : pas plus que vous, je ne ferai rien que mes parents ne puissent approuver... J'espère qu'ils comprendront : c'est tout ce que je puis vous dire...

Ainsi, l'obstacle subsistait de part et d'autre, immatériel, partant insaisissable : un bastion de croyances ou préjugés, d'idées plus solides que les faits ou plus inconsistantes que des nuées, construit par de lointains architectes pour repousser nos désirs, briser nos volontés. Jeanne-Jeannette le voyait de ses yeux moins éblouis que ceux d'Albin, dont cependant elle partageait l'ivresse : elle le voyait debout devant eux, barrant leur route, si solide que leur jeunesse et leur amour l'assiégeraient peut-être en vain, que ses canons les pulvériseraient comme une cohorte imprudente. Elle voulut du moins avertir son ami, en évoquant le vieux lutteur qui l'avait faite ce qu'elle était, dont l'esprit gouvernait son âme, dont la volonté douce et implacable pouvait briser son rêve :

— Sans doute, ce sera mon grand-père qui

décidera. Il est la bonté même ; mais ce qu'il croit juste, il le défend de toute son âme !... Et je ne sais pas, je ne puis pas savoir ce qu'il pensera de nous !...

Albin voulut répliquer : elle se leva sans l'écouter, comme pour mieux marquer que leur sort dépendait, non des paroles ou des promesses qu'ils pouvaient échanger encore, mais de ce vieillard qui ne savait plus rien de l'amour et ne pensait qu'à l'humanité.

— Maintenant, il est tard, il faut que je parte...

Ils étaient encore en costumes de jeu. Pendant qu'elle changeait de chaussures dans la cabane, Albin chercha les balles oubliées parmi le gazon. Lorsqu'elle reparut, il dit, en balançant le filet où il venait de les recueillir :

— Les voici toutes ! nous n'en avons pas perdu une seule, aujourd'hui !

Elle voulait partir seule, tout de suite. Il obtint qu'elle lui permît, comme les autres fois, de l'accompagner jusqu'au tramway, et alla s'habiller à son tour. Jeanne-Jeannette l'attendit, debout sous le platane qui leur prêtait son ombrage entre les parties : était-ce toujours le même platane ? était-ce le même soleil qui descendait à l'horizon ? Une horloge sonna au loin : les heures avaient un autre son...

... Ils suivirent sans parler le boulevard Exelmans. Comme ils approchaient de la gare, Albin demanda la permission d'écrire après l'explication qu'il aurait avec sa famille. Jeanne-Jeannette répondit :

— Oui, mais vous me permettrez de montrer votre lettre à ma mère.

Il n'osa demander s'il pouvait espérer une réponse, sentant qu'elle ferait ce qui conviendrait le mieux, tant cette droiture simple lui inspirait de confiance...

En ce moment, les demoiselles Louson, qui couraient le quartier, surgirent devant eux. On s'expliqua :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venues?...

— Nous avons eu des visites qui nous ont retenues, dit Roberte.

Céline ajouta, — et ses yeux bleus pétillaient de malice, et ses belles lèvres fraîches avaient un sourire gourmand :

— Qui est-ce qui était là?

Jeanne-Jeannette répondit simplement :

— Personne.

— Vous avez donc fait des *singles?* demanda Roberte.

Céline, plus curieuse :

— Combien?

— Quatre, dit Albin, avec un « avantage de jeu » à la fin, qui n'en finissait plus.

Les deux sœurs demandèrent ensemble :

— Qui est-ce qui a gagné ?

— Pas moi ! fit Albin, en riant.

— Alors, vous vous êtes laissé battre ?

— Non, non, Mlle Pralie jouait magnifiquement !

Leur petit groupe arrivait à la gare, le tramway allait partir. Jeanne-Jeannette sauta légèrement sur la plate-forme, et ils se firent des signes amicaux. Puis la lourde machine disparut dans la rue Poussin. Profitant d'un moment où Roberte semblait distraite, Céline souffla dans l'oreille d'Albin :

— Vous ne vous êtes pas trop ennuyé, avec notre amie ?...

Et comme il rougissait jusqu'aux oreilles, elle éclata de rire, d'un rire clair, insouciant, qui sonnait l'allégresse.

VIII

Les filles de Rémy Verrès regardaient l'oncle Emmanuel comme un homme excellent, fort habile dans son art, précieux dans le besoin, généreux dans tout ce qu'il pouvait donner, mais fantaisiste à l'excès, et dont les idées manquaient de sérieux. Il représentait à leurs yeux ce que leur père appelait « le paradoxe du passé » : c'est-à-dire la survivance obstinée, dans des « esprits faux », des dogmes, des traditions, des préjugés surannés, dont l'édifice craque sous le ferment des temps nouveaux. Au lieu d'entendre ces craquements avertisseurs, il se cramponnait aux murs ébréchés, aux pierres branlantes, aux poutres disjointes, avec l'inutile courage d'un vaincu prêt à mourir dans les ruines. Du reste, la perle

des oncles. Chacune de ses nièces lui devait des services qu'on n'oublie pas : services d'argent à Pierrine dans les temps difficiles, à Hortense dans ses fréquents embarras, services de médecin à toutes, pour elles-mêmes ou pour leurs familles : quand Jeanne-Jeannette, à sept ans, faillit mourir d'une pneumonie ou quand la diphtérie s'abattit chez les Rhèmes. Aussi l'aimaient-elles très tendrement : un peu comme un second père, un peu comme un grand enfant qui ne se laisse plus soigner. Depuis le malheur de Louise, cependant, qui venait d'illustrer leurs propres expériences, Pierrine et Josèphe commençaient à le juger autrement : Pierrine surtout, qui avait le goût de réfléchir à ces choses, et mesurait depuis longtemps l'abîme qui sépare de la réalité pratique l'idéal de justice, de vérité et de liberté sur lequel l'arbitraire paternel avait réglé leur vie. Quand elle eut besoin d'un conseiller, ce fut donc à lui qu'elle pensa.

Il vivait seul, parmi ses éclopés, soigné par la concierge qui faisait son ménage, très chétivement, parce qu'il aimait à donner, avec tout son superflu, le plus possible de son nécessaire. Sur la porte, à côté du gland usé de la sonnette qui ne marchait plus, un écriteau recommandait d'entrer sans frapper : car, n'ayant ni groom ni

soubrette pour recevoir ses humbles clients, l'oncle Emmanuel n'entendait par qu'on le dérangeât, non plus que son infirmière, pendant les pansements. Depuis beaucoup d'années, il n'avait plus d'heure fixe pour les repas, plus un lit fait chaque soir, plus de rideaux à ses fenêtres, plus un meuble élégant dans ses quatre pièces, encombrées de baquets et de malades, qu'emplissait l'odeur fade de l'eau tiède et des linges humides. De même, il n'avait plus de vie intime, lui qui savait pourtant ce que c'est que de donner toute son âme. Les souvenirs de son douloureux passé s'étaient amortis peu à peu dans sa lutte quotidienne contre la douleur physique et la noire misère. Ses nièces ignoraient son roman, sauf Pierrine, qui en avait saisi quelques échos : par une de ces contradictions dont la vie est tissée, ce régulier, cet apologiste de l'ordre établi, ce défenseur sincère des vieilles traditions familiales, s'était dépensé pendant dix ans dans un adultère triste et passionné, dénoué par une tragique catastrophe. De cet unique amour, emporté dans la mort sans s'être jamais épanoui librement, il gardait de très beaux souvenirs, gâtés par ce goût de cendres que les baisers coupables laissent aux lèvres honnêtes. Posé sur sa table parmi le désordre des papiers, dans un

cadre en vieil argent, un élégant portrait de femme, miniaturé sur vélin, semblait le suivre d'un regard vivant encore, très doux, très tendre, d'une tristesse infinie. Lui, le regardait souvent : jamais sans revoir, sous l'abondance des cheveux relevés, dans ce beau front tranquille, le trou noir de la balle vengeresse.

Si généreux qu'il fût pour ses nièces et ses malades, l'oncle Emmanuel réglait ses dépenses avec beaucoup d'ordre : le philanthrope, toujours prêt à faire largesse de ses honoraires quand il en recevait, redevenait le plus économe des bourgeois pour conserver son patrimoine. Jamais il ne touchait à son capital, placé en fonds de tout repos; il s'imposait de ne jamais dépenser plus de la moitié de son revenu; et il capitalisait le reste, comme un avare : « car, pensait-il, et disait-il aussi parfois, Dieu sait l'avenir que les folies paternelles réservent à mes nièces! » Ce qu'il savait ou pressentait de leur existence entretenait d'ailleurs cette inquiétude : très perspicace, avec ses airs de n'y pas voir, il devinait bien des lézardes dans le bâtiment, sous les façades; logicien comme son frère, bien qu'autrement, il concluait « que tout cela finirait mal », et qu'une fois ou l'autre, son argent préviendrait quelque catastrophe; observateur sagace, il

s'était fait de ses pseudo-neveux une idée assez juste, en sorte qu'il connaissait leurs caractères, prévoyait leurs lendemains. Un soir de Saint-Sylvestre, qu'on égayait chez Verrès la traditionnelle réunion de famille par des expériences de chiromancie, — l'astronome avait un goût marqué pour ces à-côté de la science, — il prit la main de Charles-Jacques, l'examina avec attention, comme s'il déchiffrait tout de bon le sens des lignes entre-croisées, et dit brusquement, en lui plantant son regard dans les yeux :

— Vous, mon cher, méfiez-vous des femmes, elles vous ruineront !

Rhèmes haussa les épaules, en riant jaune, tandis que ses tics lui tiraillaient furieusement les joues; comme Josèphe rougissait jusqu'à la racine des cheveux, l'oncle aggrava son cas en ajoutant :

— Et ce ne sera pas la vôtre !

Mais Rémy Verrès, ayant à son tour étudié la main révélatrice avec le plus grand sérieux, déclara qu'il n'y voyait rien de semblable.

Des quatre sœurs, Pierrine était la préférée de l'oncle Emmanuel : il l'aimait pour la faute maternelle dont son innocence avait pâti, pour son enfance sans rayon, pour ses qualités, — le bon

sens, le courage, la droiture, — qu'il prisait entre toutes, parce que son dévouement à ses sœurs plus jeunes n'avait jamais été récompensé, et aussi pour la couleur de ses cheveux et la noblesse de ses allures, qui lui rappelaient celle qu'il avait tant aimée, et encore parce qu'il soupçonnait que la vie, aux côtés de l'inquiétant Pralie, lui prodiguerait les plus dures leçons. Sur ce dernier point, au surplus, il en était réduit aux conjectures, Pierrine ayant toujours dédaigné de se plaindre : et si parfois il eût souhaité qu'elle lui témoignât plus de confiance, il l'admirait pour cette fierté qui la drapait superbement. Quand il la vit entrer comme un rayon dans son hôpital, il crut à l'une de ces brèves visites qu'elle aimait à lui faire entre deux courses ou en sortant du Bon-Marché, le plus souvent avec Jeanne-Jeannette : un bon baiser sur chaque joue, quelques phrases affectueuses, des nouvelles des uns et des autres, de rapides questions sur sa santé ou ses malades, puis le refrain final : « Maintenant, il faut que je me sauve! » — et le froufrou des jupes fuyant dans l'escalier. Gracieuse diversion à la tâche monotone, souffle printanier glissant sur les estropiés qui sortaient à demi leurs jambes ou leurs bras des baquets, frais parfum subtil qui flottait un

instant dans cette atmosphère de buanderie...

— ...Ah! c'est toi, ma bonne Pierrine!... Gentil, de penser à ton vieil oncle!...

Ils circulèrent parmi les malades, qui se redressaient en suivant de leurs yeux tristes cette élégance, cette beauté; et ils gagnèrent la petite pièce où l'oncle donnait ses consultations.

— Comment va Louise? demanda-t-il en s'asseyant. Sais-tu?

— Pas trop bien : elle dort mal, elle a des cauchemars.

— Pauvre petite! il lui faudra du temps...

Il allait s'attendrir; brusquement, il changea de ton :

— C'est le premier accroc au fameux système, j'entends le premier qui se voie. Peut-être n'est-ce pas le seul?

Pierrine inclina la tête, et murmura :

— Non, certainement, ce n'est pas le seul.

Son accent contenu prêtait à ses paroles une vibration douloureuse, que l'oncle entendit. Il la regarda un instant, devina qu'elle avait quelque chose à dire, et, suivant sa méthode, lui posa une question nette et impérative :

— Voyons, qu'as-tu, toi?..

Elle essaya de sourire.

— Ce serait long.

— J'ai du temps : parle !...

Alors, avec une émotion contenue que trahissait à peine un léger tremblement des lèvres, Pierrine raconta les secrètes tristesses de sa vie : le terrible caractère de Léonce, réprimé dans les années d'adversité, éclatant au moment où les soucis d'affaires devenaient moins cuisants ; son humeur s'irritant à mesure que la jalousie l'aveuglait ; plus récemment, l'alcool mêlant son poison à ce virus intérieur pour lui brûler le sang. Elle s'exprimait avec efforts, par petites phrases hésitantes qu'elle arrachait une à une à son orgueil, et tout en livrant avec honte ces secrets jusqu'alors si bien gardés, refoulait les aveux par tròp humiliants qui montaient à ses lèvres. C'est ainsi qu'elle tut le dernier épisode, dont sa chair et son âme gardaient les meurtrissures. Elle sentait bien qu'en confessant cette injure, elle changerait la couleur de son récit ; mais son honneur lui commandait de se taire, et fut le plus fort. L'oncle Emmanuel soupçonna-t-il qu'elle lui cachait le pire, comme il devinait parfois des symptômes que ses clients n'avouaient pas ? Il l'écoutait, prenant malgré lui l'air fermé qu'il imposait à son visage quand un patient, assis sur la même chaise, lui décrivait un mal dont le traitement exigeait toute son énergie et

son autorité. Par moments, il poussait de petites exclamations professionnelles, qui ponctuaient à l'habitude ces récits, souvent confus ou interminables :

— Je sais! je sais!... Ah! vraiment?... Bon, bon!

Lorsque enfin Pierrine s'arrêta, il leva les deux mains, les laissa retomber sur la table, et s'écria :

— Je me doutais un peu de tout cela, ma pauvre petite!...

Puis il se mit à réfléchir, en dessinant des bras et des jambes sur un papier, comme s'il hésitait devant les formules d'une ordonnance compliquée. Enfin, il releva les yeux sur sa nièce, et dit :

— Que veux-tu? Il faut plus de patience aux unis qu'aux époux!... Votre union libre n'est libre que si tout va bien : au moindre grincement, elle devient le pire des esclavages... Les difficultés grossissent, vous vous débattez sous votre liberté comme sous un poids de plusieurs atmosphères... Ainsi, toi, je suppose que tu sois mariée comme tout le monde... L'hypothèse ne t'offense pas?... Eh bien! tu pourrais demander la séparation : ce qui est une solution digne; ou le divorce, à la rigueur, dont tu sais ce que je

pense... Dame! quand on ne peut décidément plus vivre ensemble! Il en va comme de ces opérations qu'on accepte dans les cas désespérés, parce qu'elles vous offrent une dernière chance de salut... Mais il faut être certain que l'imagination ni la sensiblerie n'y sont pour rien!

Il regarda Pierrine avec sévérité, comme pour s'assurer qu'elle n'exagérait pas ses griefs; voyant de grosses larmes éloquentes et silencieuses trembler au bord de ses cils, il murmura :

— Ah! diable!...

Et il se remit à dessiner des pièces anatomiques. Il en couvrit toute une feuille, qu'il froissa et jeta au panier. Puis, comme il arrive souvent aux gens dans l'embarras, il conclut ses réflexions intérieures par une sottise :

— S'il n'y avait pas ta fille, je te dirais peut-être : « Eh bien, c'est le cas d'éprouver le système : reprends ta liberté! » Ce serait à mon corps défendant, mais...

— S'il n'y avait pas ma fille, interrompit Pierrine, croyez-vous que je vous consulterais?...

Il était mécontent de lui-même; il murmura :

— Je vous l'ai toujours dit, parbleu! Ce n'est pas la loi, c'est l'enfant, c'est-à-dire la nature même, qui fait l'union indissoluble!...

C'est ainsi parce que c'est ainsi, et personne n'y peut rien !...

Le silence recommença. Pierrine voyait bien que son oncle pensait à quelque chose qu'il hésitait à dire, par crainte sans doute de regretter plus tard les lourdes conséquences de paroles légères. Il ouvrit la bouche pour parler, et s'arrêta. Sa figure s'agitait. Il tapota son toupet. Enfin, il se décida :

— Il faut pourtant que je te dise tout, commença-t-il. Tu n'as pas l'air de te douter que tu es maîtresse de la situation?...

Pierrine se récria :

— Moi !...

— Oui, toi !... Tu ne te souviens pas de ce qui s'est passé quand vous avez fondé votre commerce?

— Non... C'est-à-dire, nous sommes allés chez un notaire, nous avons signé des papiers...

— Qu'est-ce qu'il y avait, sur ces papiers?

— Je ne sais plus : il y a si longtemps de cela !

L'oncle Emmanuel prit son air le plus malin, et se mit à fouiller dans ses tiroirs, tout en disant :

— Heureusement que je me rappelle, moi !... Ton brave homme de père était prêt à donner

tout ce qu'il avait à son « commandant », sans conditions, sans garanties, en étourneau qu'il sera jusqu'à la fin!... Il disait déjà, comme il répétait l'autre jour à propos de ce gredin de Gagnery : « Quand on confie sa fille à un homme, c'est qu'on l'estime, et sa parole suffit en toute chose! » Ah! l'incorrigible idéologue!... Heureusement qu'on avait besoin de moi : j'ai bataillé, j'ai tenu bon, je n'ai rien livré que contre un contrat bien en règle!...

Il venait de retrouver le papier, serré dans une enveloppe jaune; il en résuma les clauses essentielles :

— Très bien fait, ce contrat!... Ton père et moi, nous consentons à commanditer M. Pralie et Mme Pierrine Bleu, dite Verrès... Remarque que, sans la bêtise de ton père, tu porterais tout simplement son nom!... Tu t'associes avec M. Pralie pour l'exploitation d'un commerce dont nous sommes les commanditaires... Comme cette association commerciale est à base de vie commune, tu es en réalité Mme Pierrine Bleu, dite Verrès, dite Pralie : c'est plus long, mais cela n'a rien à voir avec les affaires, et c'est toujours toi... Maintenant, écoute bien!... « Les commanditaires stipulent un intérêt commercial... » Ton père n'en voulait pas entendre parler. Il

avait tort. Au surplus, vous l'avez toujours payé!... « Ils réclameront, pour tenir lieu de leur part dans les bénéfices, l'attribution du fonds de commerce et de ses accessoires à Mme Bleu, qu'ils veulent ainsi gratifier... » Voilà où j'ai été malin!... Mais voici qui est mieux encore!... Chacun de vous peut demander la liquidation quand il le veut... Seulement... seulement... « En cas de liquidation, le fonds de commerce avec les objets qui le constituent et se trouvent déposés dans la boutique, dans l'appartement, dans les magasins et succursales, restera la propriété de Mme Bleu, sans que celle-ci soit tenue à aucun dédommagement, pour satisfaire à l'obligation prise envers les commanditaires!... » Comprends-tu?

— Pas très bien.

— C'est pourtant clair!... J'avais étudié ton Pralie; je le savais imprévoyant, passionné de son commerce comme je peux l'être de mon art; j'ai supposé qu'il s'occuperait de le développer plutôt que d'acheter des valeurs avec les bénéfices... Me suis-je trompé?

— Non. Presque tout ce que nous avons gagné a passé dans notre fonds : il est le plus clair de notre fortune.

— Eh bien! ma petite, il est à toi!... Sauf

l'argent déposé dans les banques, que vous partageriez par moitié...

— Mais... C'est Léonce qui a travaillé! protesta Pierrine. Depuis des années je ne m'occupe presque plus des affaires... Pour tenir les comptes, tout au plus!...

L'oncle Emmanuel brandit le papier timbré.

— N'importe! c'est votre contrat!

— Il est injuste!

Un instant agressive et malicieuse, la figure de l'oncle Emmanuel avait repris son expression coutumière de bonhomie un peu narquoise :

— Ton anarchiste de père aime à dire que le droit est la codification de l'iniquité, reprit-il. C'est parfois vrai. Remarque pourtant que, dans votre cas, cette injustice nous permet du moins d'en prévenir une autre. Ainsi s'arrangent, cahin-caha, les choses humaines : le mal corrige le mal, et la vie passe... Qu'adviendrait-il de votre fille, en effet, si vous vous sépariez?... C'est toi qui l'as reconnue : ainsi l'a encore voulu ton père, qui en usa de même pour tes sœurs et pour toi... La première fois qu'il me parla de ces folies, quelque temps avant ta naissance, je ne le pris pas au sérieux... Je me trompais : il l'était, comme il l'est toujours...

Je lui dis en enrageant : « Sois du moins conséquent, énergumène! Fais inscrire tes enfants *père et mère inconnus !* » Il m'expliqua : « Nous sommes dans une période de transition; » — c'est toujours ce qu'ils disent! — « en attendant l'âge d'or où toute chose sera ce qu'elle devrait être, il faut bien transiger avec l'Absolu! Or, un enfant doit avoir un nom, dans le monde stupide où nous vivons : eh bien! la mère est là, car c'est d'elle qu'il dépend le plus, c'est à elle qu'il appartient selon la véritable loi naturelle... » Il a fait pour vous autres tout ce qu'il a voulu : ta mère, ma pauvre petite, ne s'occupait guère de ces choses-là! Quant à celle de tes sœurs, il l'aurait fait passer par le trou d'une aiguille... Seuls, tes grands-parents maternels ont protesté : ce sont de simples braves gens, qui ne comprennent rien aux théories sociales; personne ne les a écoutés... Ainsi se sont créées vos traditions : quand des enfants vous sont nés, vous les avez traités de même : il n'y a qu'Albrun qui ait tenu à reconnaître les siens, parce qu'il a la bosse de la légitimité, celui-là!... Résultats?... Jeanne-Jeannette n'a pas plus de droits aux biens qu'au nom de son père : elle n'a légalement d'autre famille que toi...

Pierrine, qui suivait avec la plus grande attention, interrompit :

— Et mon père?...

— Mais non!... Ton père n'est pas son grand-père... Elle n'a que toi, comme toi, tu n'as jamais eu que ta mère... Que ton père meure demain sans testament, c'est moi qui serai son héritier... Que ce soit Léonce, ce seront ses collatéraux ou, à défaut, l'État, qui est rapace... Il fallait prévoir tout cela : je l'ai prévu, moi; c'est pourquoi j'ai imposé ce contrat, en avançant mon argent...

Il s'arrêta, pris d'un scrupule, et conclut, d'une voix moins sûre :

— Est-il juste? est-il injuste?... Il est ce qu'il devait être pour assurer ton avenir et celui de ta fille... Voilà!

Pierrine restait pensive, tâchant en vain de découvrir quels principes, quels soucis d'intérêts éloignés et collectifs, quel plan savant d'architecture sociale avaient élaboré ces prescriptions, qui choquaient à la fois son sens rudimentaire de l'équité et ses idées sur l'égalité des naissances. Peu rompue à de telles réflexions, elle ne parvenait pas à concevoir la raison d'être du vaste édifice, dont elle ne percevait que le pan de mur où elle s'abritait; mais elle en pres-

sentait l'implacable logique, et devinait obscurément que la sagesse du docteur n'avait pu parer à toutes les conséquences de leur organisation extra-légale.

— Hélas! fit-elle après un long silence, ce n'est pas seulement d'argent qu'il s'agit, mon cher oncle!... Que serait Jeanne-Jeannette, son père parti?... Il emporterait le nom qu'il lui prête!... Or, ce n'est rien et c'est tout : c'est l'ombre qu'un homme a vendue au diable, la croyant inutile, et sans laquelle il ne peut vivre... Que serais-je moi-même, fût-ce en restant propriétaire de tous ces biens qui ne sont à moi que par un artifice légal?... Léonce garde le pouvoir de nous enlever, en s'en allant, la respectabilité qui nous couvre, la tolérance dont nous profitons, l'espèce d'estime à laquelle nous devons de n'être pas traitées comme des filles... Tout cela, c'est une fiction qui dépend de lui, — et dont Jeannette et moi nous avons cent fois plus besoin que lui... Vous le voyez, je n'ai qu'à supporter, du moins jusqu'à ce que ma fille soit à son tour...

Comme elle s'arrêtait devant le mot, l'oncle Emmanuel corrigea :

— Unie?...

— Mariée, j'espère...

Il se leva de son fauteuil, lui mit les mains sur les épaules et deux gros baisers sur les joues.

— J'étais sûr que tu y viendrais la première! s'écria-t-il. D'abord, tu es la plus sage. Et puis, l'expérience, il n'y a encore qu'elle dont les leçons profitent, — sauf à ces théoriciens du diable qui ne se meuvent que dans l'abstrait!... Elle est comme ces preuves d'arithmétique qui ne font pas l'opération, mais qui montrent si elle est juste ou fausse... Les autres comprendront comme toi... Par malheur, il est plus facile de voir l'erreur que de la réparer. Comment sortirez-vous de votre cercle vicieux?... En arrangeant sa vie selon sa formule, votre père a engagé la vôtre, puis celle de vos enfants et des enfants de vos enfants. Il a voulu devancer les temps : il n'a réussi qu'à vous mettre hors la loi, — et peut-être s'apercevra-t-il bientôt que cela n'est pas drôle!... Dès maintenant, ma pauvre Pierrine, trouveras-tu quelque bon jeune homme pour épouser ta fille, — car elle est à toi, la pauvre, et n'est qu'à toi, comme la boutique?

— Peut-être.

L'oncle Emmanuel exulta :

— Ah! s'il y en a un, prends-le vite!... Ne laisse pas échapper l'oiseau rare!... Les anciens disaient que l'occasion...

Pierrine dut remettre les choses au point :

— Nous n'en sommes pas encore là, dit-elle... Non, non, pas tout à fait... J'ai un peu d'espoir, voilà tout!... Seulement, il y a tant d'obstacles!... Il me semble que notre maison craque de tous les côtés... Songez! nous avons déjà l'affaire de Louise... Peut-être y aura-t-il demain quelque malheur chez les Rhèmes... Moi-même, — où prendrai-je la force de supporter encore?...

Toutes ses rancunes lui montèrent aux lèvres; elle cacha sa figure dans ses mains, et laissa échapper l'aveu qu'elle avait héroïquement refoulé au début de l'entretien :

— Il me bat, maintenant!...

Le docteur tendit le poing en criant :

— Le gredin!...

Comme elle s'écrasait, honteuse d'avoir parlé, il se tut un moment, domptant sa colère et son indignation. Puis il reprit, avec un geste énergique :

— Eh bien! supporte!... Supporte en pensant à ta fille!... Vous autres, qui possédez la joie des enfants, même avec tant de soucis, pouvez-vous vivre encore pour vous-mêmes?... Nous, les célibataires, les isolés, nous ne sommes rien; nous disparaîtrons demain tout entiers, sans laisser la moindre trace derrière nous,

comme la plus vaine des ombres éphémères... Vous, vous avez en eux une part de durée, vous avez comme une étincelle d'éternité... Vous leur devez tout votre être, vous ne leur sacrifierez jamais assez complètement vos désirs, vos joies, votre cœur, votre vie!... Qu'ils aient ce qui vous a manqué, voilà ce que vous pouvez souhaiter de meilleur!... Quel triomphe pour toi, si par ta patience, ta vertu, ton courage, tu prépares à ta fille un sort plus digne, une vie meilleure, si tu la fais rentrer dans l'harmonie où les rêveries de ton père vous ont jetées comme des notes dissonantes!... Nous ne savons jamais ce qui sortira du bien que nous pouvons faire : c'est pourquoi il nous faut y tendre de toute notre âme... Supporte tout, Pierrine, et tu la sauveras!

Il avait grandi, comme grandit celui qui, dans une heure grave, parle la langue du sacrifice et de la vérité. En l'écoutant, Pierrine sentait renaître sa vaillance : subies pour sa fille, ses souffrances, ses humiliations mêmes deviendraient une source de fierté. Depuis quelque temps, sans doute, la lumière intérieure lui montrait son chemin. Mais à la voix de ce vieillard, il s'éclairait d'un jour plus pur, elle le voyait plus droit, moins difficile; son

courage augmentait, comme sa volonté de le suivre jusqu'au bout; et ce fut d'un pas plus léger qu'elle retraversa le dispensaire où de nouveaux malades apportaient de nouvelles souffrances.

IX

Peu de jours après son retour au foyer, Louise s'aperçut qu'elle était enceinte. Elle douta, elle cacha ses craintes, elle raidit sa volonté pour vaincre ses malaises, elle réussit par moment à se persuader qu'ils tenaient à d'autres causes et seraient passagers. Ils devinrent plus impérieux; elle résista. Tant qu'elle était seule à savoir, tout en épiant le changement de son visage que tirait, tachait, marbrait le travail de l'organisme bouleversé, elle gardait un reste d'espoir, un semblant d'illusion. Son père, aveugle comme en tant de choses, s'inquiétait à peine de sa « mauvaise mine »; ses sœurs, absorbées par leurs propres

soucis, l'attribuaient aux émotions. Mme Monnetier, bonne femme un peu simple, ne pensait jamais qu'aux petites choses du ménage, où elle s'absorbait. Une rencontre avec l'oncle Emmanuel, plusieurs fois évitée, déchira le voile.

Il vint un soir dîner, à l'improviste, comme il faisait à longs intervalles. Tout de suite, Louise sentit qu'il ne la quittait pas des yeux; et ces petits yeux clairs, embusqués sous la broussaille des sourcils, semblaient ouvrir le corps avec une sûreté de scalpel, pénétrer jusqu'au fond des organes, y saisir les germes du mal ou de la vie. Elle se sentit misérable sous leur regard qui notait ses couleurs plombeuses, ses traits déformés, la perte si rapide de sa fraîcheur, de sa joliesse. Des vapeurs lui montaient au cerveau : comme le docteur se lançait dans des explications sur l'état de plus en plus grave de Marius Vadret, elle le crut distrait, se leva de table et sortit avant la fin du repas. Mais l'oncle Emmanuel ne l'avait pas perdue de vue : dès que la porte se fut fermée derrière elle, il s'interrompit et demanda tout net, en interrogeant des yeux son frère d'abord, puis Mme Monnetier :

— Qu'a donc Louise?

Mme Monnetier entendit de travers, et lui

apporta du pain. Verrès expliqua tranquillement :

— Elle est un peu nerveuse. Quoi d'étrange, après de telles émotions?... Du reste, je la trouve mieux depuis deux ou trois jours : elle reprendra peu à peu l'équilibre.

— Tu crois?... L'as-tu bien regardée?... Si c'était...?

— Que veux-tu que ce soit?

Le docteur brandit sa fourchette, en soufflant comme un furieux, et son toupet frémit de colère :

— Mais... voyons!...

Cette fois, Verrès comprit. D'un petit geste furtif de la main gauche il écarta l'hypothèse; et il dit :

— J'espère que non... Pourtant il faudra prendre garde...

Puis il s'adressa à la gouvernante, en élevant la voix :

— Avez-vous remarqué des symptômes inquiétants chez Louise, Madame Monnetier?

Il fallut répéter trois fois la question, d'ailleurs inutile; ahurie par son infirmité, la bonne femme se rendait peu compte de ce qui se passait autour d'elle :

— Louise? fit-elle... des symptômes?... non, non, rien...

Louise rentrait, toute pâle, tâchant de sourire. Comme elle voulait regagner sa place, l'oncle l'arrêta au passage, lui prit les poignets, la tint debout devant lui en la regardant au fond des yeux, comme autrefois quand elle avait des malaises de croissance :

— Voyons, Louise, qu'est-ce que tu as?

Elle essaya de se dérober encore, la gorge pleine de sanglots :

— Rien... rien... Il fait si chaud, ici!... C'est passé...

Son visage la démentait : un éclair d'affreuse angoisse traversa ses yeux, un frisson la secoua toute. L'oncle brusqua les choses :

— Tu as le masque, ma pauvre petite!...

Et il se mit à l'interroger, de cette voix autoritaire qu'il savait prendre avec les malades récalcitrants. Elle serrait les dents pour se contenir; elle voulait mentir et n'osait pas; telle une accusée, voyant se rétrécir autour d'elle le cercle accablant des preuves, se débat sous l'étreinte de la vérité. L'oncle Emmanuel, qui avait vu tant de maux de toute espèce, savait quand il faut être sévère ou s'adoucir; abandonnant sa voix de juge, il se fit compatissant, très tendre :

— Tu voudrais te tromper toi-même, mon

enfant; à quoi bon? Empêche-t-on le malheur d'entrer quand il est sur le seuil?... C'est un hôte à qui l'on ne peut pas fermer la porte; mais en le regardant en face, on se sent plus fort contre lui!

Alors le désespoir, si longtemps comprimé par des efforts qu'appuyait un semblant d'illusion, éclata, les sanglots lâchés secouèrent le pauvre corps de la malheureuse, qui s'abattit aux pieds du docteur. Mme Monnetier, ayant écouté avec ses yeux, comprit enfin, et courut chercher son flacon de fleur d'oranger : le remède infaillible, dont une cuillerée, dans un verre d'eau...

Verrès s'empressait gauchement auprès de sa fille, à qui le docteur bassinait les tempes avec une serviette d'eau mouillée. Elle n'était pas évanouie : elle se remit assez vite, elle se releva; et Verrès balbutiait, en regardant l'oncle Emmanuel :

— Es-tu sûr de ne pas te tromper?

Comme Mme Monnetier, ayant installé Louise dans un fauteuil, lui offrait le breuvage magique, le docteur se tourna vers son frère, le poussa dans un angle de la pièce, se mit à l'apostropher avec véhémence, en contenant sa voix pour que Louise ne l'entendît pas :

— Quand donc ouvriras-tu les yeux sur la

réalité?... Quand reconnaîtras-tu, éternel illusionniste, l'infrangible lien qui rattache les effets à leurs causes?... Tu donnes ta fille, qui est bien bâtie, à un gaillard construit comme tout le monde. Ils passent quinze jours ensemble. C'est peu, j'en conviens, pour une union qui devait durer toute la vie. Mais, astronome du diable, tu sais pourtant que cela suffit!... Et quand il arrive ce qui devait arriver, tu t'étonnes comme si la lune tombait dans ton télescope!... N'est-ce donc pas la nature?... Et la logique même, la vraie, celle qui ne dépend pas de vos paradoxes, mais des lois élémentaires de la vie, de l'ordre même des choses!...

Verrès n'osait pas contredire, forcé et confus de reconnaître que son optimisme se trouvait en défaut. Pour interrompre l'algarade, il fut embrasser sa fille qui l'attira contre elle, toute frissonnante, pleurant toujours; et il lui caressait les cheveux en cherchant des paroles consolantes, de ces paroles qu'on adresse à toutes les douleurs et qui les calment à peu près comme l'eau tiède de Mme Monnetier : il faut être courageuse;... on souffre moins quand on résiste;... beaucoup d'affections l'entouraient, l'aideraient dans sa peine... Puis il revint à son frère, pour reprendre à voix basse la discussion

et la pousser dans une voie nouvelle qu'ouvrait son incurable optimisme :

— Oui, sans doute, cette chose qui remplit de joie le couple qui s'aime est un malheur dans les circonstances où nous sommes... Qui sait pourtant si elle ne ramènera pas l'infidèle?... Il nous reste la chance que Gagnery, informé, comprenne son devoir...

L'oncle Emmanuel l'écoutait avec stupéfaction :

— Son devoir! s'écria-t-il, son devoir?... Est-ce qu'il y a encore un devoir?... Vous en avez chassé jusqu'à l'idée, tes amis et toi! Vous l'expulsez des consciences, où les gens raisonnables ont tant de peine à le maintenir! Vous vous en déchargez comme d'un lest embarrassant!... Son devoir! Ce gaillard-là s'en fiche comme de colin-tampon. Je parierais qu'il a déjà recommencé avec une autre!

Un instant décontenancé, le vieil illusionniste retrouvait sa foi dans l'humanité progressive, sa confiance dans les vertus des hommes. Il eut un de ces regards de croyants qui invoquent leur Dieu, un geste de prédicant qui puise un argument nouveau dans ses inépuisables magasins :

— Les hommes sont souvent capricieux et

faibles, dit-il. C'est vrai. Souvent aussi, ils valent mieux que leurs actes, et pèchent sans méchanceté. Les conséquences de leurs fautes les remettent dans le bon chemin : on les voit alors revenir de très loin, ou s'élever bien au-dessus d'eux-mêmes. Gagnery n'est peut-être qu'un garçon léger : quand il comprendra l'étendue de sa responsabilité, peut-être qu'il tiendra à honneur...

Le docteur l'interrompit :

— Incorrigible !...

Verrès avait déjà retrouvé son sourire confiant, cette assurance qui ne le quittait jamais :

— Incorrigible ? Soit ! Il y a une grande force, dans une foi qui ne fléchit pas ! Rien de ce que j'ai vu ne saurait ébranler la mienne : ma carrière est déjà longue, et mes expériences, en somme, ne m'ont pas démenti. Le mal est une ombre qui se rétrécit lentement : avertis, éclairés, les hommes s'efforcent d'en quitter les sentiers. Je verrai Blaise. Je lui expliquerai les torts qu'il a eus. Pourquoi ne nous reviendrait-il pas ?

En s'animant, il oubliait de surveiller sa voix. Louise entendit ces paroles, et se dressa sur son fauteuil en protestant :

— Non, père !... Non, jamais !... Non, non !

Les yeux agrandis par l'épouvante, les mains tendues, elle se raidissait contre l'ennemi évoqué de la sorte, comme s'il approchait déjà pour la reprendre, avec cette étincelle d'enfer qu'il avait dans les yeux, le mauvais sourire de ses minces lèvres cruelles; et elle parla, de sa voix entrecoupée de sanglots, qui s'affermit peu à peu : plus rien de commun avec lui, plus rien!... surtout pas cet enfant, dont il n'était pas digne!... Elle l'élèverait seule. Elle serait une bonne mère. Elle l'aimait déjà... Mais qu'on ne lui parlât plus de l'être odieux qu'il lui fallait oublier pour retrouver le goût de vivre!

Les forces lui revenaient avec le courage : elle ne pleurait plus; elle se redressait, prête à la lutte. Verrès voulut répondre : sans s'apercevoir des contradictions où il s'enlizait, il avança des arguments qu'il eût désavoués la veille : l'cnfant a besoin d'un père;... pour le lui conserver, la mère doit user d'indulgence, imposer silence à des ressentiments légitimes, se montrer grande dans le pardon... Louise interrompit :

— Si le père est indigne!...

Et, la voix ferme, l'œil ardent, elle se mit à rétorquer Verrès par les raisons mêmes qu'il invoquait d'habitude, quand on discutait dans

l'abstrait : la femme est-elle une esclave, dont la dignité ne compte pour rien?... n'a-t-elle pas des droits, des devoirs envers elle-même?... Qu'est-ce que l'enfant peut gagner à l'avilissement de la mère?... qu'est-ce qu'il peut attendre d'un foyer où sévit la discorde?...

Puis, quittant ces généralités, elle invoqua leur cas, leurs arrangements de famille, leurs opinions connues de tout le monde :

— A quoi donc nous servirait-il d'être plus libres que les autres, s'il faut nous incliner plus bas, obéir aux mêmes préjugés, plier sous la même servitude?... Tu nous as toujours dit, père : « Quand deux êtres ne s'accordent plus, aucun joug ne saurait les asservir à la vie commune. » Eh bien, je ne marcherai jamais avec cet homme, je ne peux pas!...

Pour une fois, l'oncle Emmanuel allait plaider dans le même sens que son frère, — si différents que fussent leurs motifs :

— Je vous l'ai souvent répété, s'écria-t-il, vos arrangements ne servent qu'à compliquer les difficultés de la vie commune. La preuve en est faite, à présent! Après un tel désastre, une femme légitime garderait le respect de tous : on la plaindrait; les plus intransigeants l'excuseraient peut-être de recourir au triste remède du

divorce... Mais toi, ma pauvre petite, que seras-tu, si tu restes seule?... Une « unie »?... L'expression n'existe que dans votre vocabulaire... Tu seras une délaissée, une victime...

Il hésitait devant le mot; puis, avec sa brutalité de praticien qui sait quand il faut tailler dans le vif, il le lâcha :

— Une fille-mère!...

— Emmanuel! s'écria Verrès.

Le docteur se retourna contre lui :

— Il est temps de rentrer dans la vérité des choses, en les appelant par leur nom! dit-il. Voyons le mal tel qu'il est : nous pourrons mieux chercher le remède.

Louise n'avait pas eu le même recul que son père : elle souffrait trop des faits pour que le son des paroles pût ajouter à sa peine. L'oncle Emmanuel, quittant Verrès, s'approcha d'elle, lui prit les mains, lui parla tendrement, en la suppliant presque.

— C'est à toi que je veux m'adresser, Louise!... Pour une fois, ton père a raison : laisse-moi te le dire!... Le vilain homme qui t'a fait tant de mal... eh bien! il faut malgré tout composer avec lui... Ce n'est pas une faiblesse : c'est une nécessité... Il faut donc que ton

père le voie, discute, trouve une solution, l'oblige à l'accepter...

Le docteur n'osa pas risquer d'emblée celle qu'il tenait en réserve, le retour à la loi commune : il serait temps de la proposer si Gagnery se laissait ramener. Verrès, cependant, retrouvait sa capacité d'illusion, rêvait tout haut :

— J'en suis sûr, j'obtiendrai de Blaise qu'il accepte cet enfant avec courage... Pourquoi serait-il un être dénaturé?... Nous avions tous bonne opinion de lui... Il voudra restaurer le foyer qu'il n'a pas su fonder... Je te le ramènerai, Louise, amendé, corrigé, ayant reconquis le sentiment de l'honneur et de ses devoirs d'homme...

Louise protestait encore, plus faiblement. Il insista, avec ce ton de tendre autorité qu'il savait si bien prendre dans les moments graves :

— Laisse-moi tenter cet effort!... Oh! si tu étais seule, je te parlerais autrement! Tu pourrais alors n'écouter que ta fierté... Que ce soit donc pour ton enfant!... As-tu le droit de le priver de son père sans avoir tout essayé?... Laisse-moi te ramener Blaise... Et promets-moi de n'être pas inflexible, s'il te jure qu'il se repent!...

— Il mentirait, gémit Louise... Il ment toujours!

— Tant de revirements sont possibles!... Crois-tu que je te demanderais un sacrifice qui pourrait t'avilir?... La solution la plus difficile est toujours la meilleure... Sois-en sûre, je ne veux que ton bien...

La pauvre enfant ne répondit plus que par des regards de détresse. Elle adorait son père, et ne le comprenait plus : il lui parlait autrement que toujours; il s'évadait du cercle de son système : était-ce par amour d'elle?... parce qu'elle était plus près de son cœur? et qu'il souffrait trop de la voir souffrir?... Eût-il donné le même conseil à Josèphe, à Hortense, à Pierrine?... Si oui, que penser de ses doctrines?... Sinon, que penser de sa justice?... Une lassitude affreuse la gagnait; elle doutait de tout; elle ne pouvait ni consentir, ni se révolter; toute pleurante, elle se réfugia dans les bras de Verrès, en suppliant :

— Papa!... Mon pauvre papa!... Qu'est-ce que j'ai donc fait?...

Plainte suprême des innocents que terrasse la douleur, cri désolé de l'âme en peine invoquant la justice, à qui répond seule la cruauté du destin!...

Mme Monnetier revint avec sa fleur d'oranger; la crise se calma; brisée, Louise voulut se retirer dans sa chambre; en embrassant Verrès, elle capitula :

— Fais ce que tu voudras, père!... Mais il me semble que je mourrai, si je le revois jamais!...

Dès le lendemain, Verrès se rendit chez Blaise Gagnery, dans la garçonnière de la rue Richepanse qui devait être le premier asile du jeune ménage.

Il quittait rarement son quartier populeux, aéré, laborieux : vingt ans de son existence y avaient coulé; les aspects en suffisaient à sa fantaisie, plus curieuse des paysages célestes que des forêts et des eaux, comme les larges avenues à ses promenades, qui ne le conduisaient jamais bien loin. Il ne dépassait guère le Luxembourg que pour aller chez Marius Vadret; il ne traversait la Seine que pour aller voir ses filles : toujours avec cette sourde appréhension qu'on éprouve à franchir la frontière d'un pays inconnu, plutôt hostile. Ce Paris de cinq heures et des boulevards où se mêlent, sortant des bureaux ou des boutiques, courant à leurs affaires, à leurs *tea-rooms*, des gens occupés, des oisifs, des étrangers, des filles, il ne l'avait pas revu depuis

plusieurs années; et, tout préoccupé pourtant de l'explication imminente dont il tâchait de préparer la matière, il en notait les rapides métamorphoses : les affiches étaient plus effrontées, la foule plus dense roulait plus de figures interlopes ou louches, la chaussée était plus encombrée, un bruit plus intense vous assourdissait, partout des chantiers obstruaient le passage. Comme il tournait en face des *Trois-Quartiers*, sans hâte, en promenant ses yeux limpides sur tout ce qui l'entourait, une fille le prit pour quelque vieillard en chasse, et lui sourit. Il la regarda, l'air si surpris, si candide, qu'elle éclata de rire. Une file de voitures et d'autos le retint longtemps sur le bord du trottoir. Il put enfin traverser, protégé par le bâton blanc d'un agent, et chercher la maison de Gagnery.

C'était une grande maison grise, d'aspect morne, avec des plaques de toutes sortes autour de la porte cochère. Sur l'indication d'une concierge loquace, il traversa la cour où s'amassait de l'ombre humide, prit à main droite un petit escalier, monta jusqu'à l'entresol. Il sonna. Gagnery vint ouvrir lui-même, et resta cloué sur le seuil, avec un geste de recul, un cri de surprise. Ce ne fut qu'un éclair : le geste devint un salut, le jeune homme s'effaça pour introduire

son visiteur. Verrès remarqua les médiocres japonneries qui décoraient l'entrée, les meubles anglais du cabinet de travail, parmi lesquels une chaise à porteurs Louis XV, posée sur une peau de tigre, faisait une étrange mine, les gravures lascives des parois, l'odeur mêlée de musc et de *bird's eye* dont l'atmosphère était imprégnée : tout cela ayant un aspect et un relent de mauvais lieu. Gagnery lui avança un vaste fauteuil en cuir et, comme il refusait du geste, prit les devants en balbutiant de vagues excuses : l'humeur difficile de Louise... une fâcheuse mésentente... une espèce d'incompatibilité qui s'était manifestée dès les premiers jours... Désolé, sans doute... Pourtant, ne valait-il pas mieux, en somme, que la crise inévitable eût éclaté tout de suite?... Jamais il n'aurait pu faire le bonheur de Louise : c'est dans ces sentiments qu'il l'avait laissée partir.

En s'expliquant ainsi, de sa voix en fausset, avec un mélange d'embarras, de cynisme, de légèreté, Gagnery gardait dans les yeux cette petite flamme infernale qui faisait sa séduction. Chacune de ses paroles mentait, et Verrès en entendait le mensonge, debout devant la chaise à porteurs où venaient se poser les petites femmes qu'amusaient les peintures du bois, les

tons fauves de la fourrure. Il le fixa de ses yeux limpides, et dit simplement :

— Vous n'avez donc jamais songé que ma fille pût être enceinte?

Gagnery balbutia :

— Cela n'est guère probable.

— Pourtant, cela est.

— Ah!...

La figure du jeune homme se tendit dans une expression de contrariété très vive, ses yeux lancèrent un mauvais regard avant de se cacher prudemment sous les paupières baissées; puis il fit claquer ses doigts, d'un geste gavroche, et attendit.

— Vous sentez bien que cela change votre situation respective? reprit Verrès.

Comme l'autre se taisait, indéchiffrable, il expliqua :

— L'homme et la femme sont maîtres d'eux-mêmes tant qu'ils sont seuls, c'est évident; mais quand l'enfant survient, ils cessent de s'appartenir. Il est leur avenir, leur raison d'exister, le véritable anneau qui les unit l'un à l'autre, indissolublement.

Gagnery répéta l'adverbe, avec une pointe d'ironie, et resta pensif : il aurait volontiers repris quelque temps Louise, dont il n'avait

pas eu le loisir de se lasser, et sa première idée avait été qu'elle envoyait son père, en amoureuse, pour le ramener. Mais l'annonce de cette grossesse changeait tout : ce n'étaient pas des plaisirs qu'on lui apportait, c'étaient des devoirs; Louise ne revenait pas en amante, mais en mère. Il répliqua :

— Vous ne m'aviez pas dit cela...

Il faillit sourire du regard stupéfait qui accueillit cette exclamation : beau regard, qui depuis tant d'années glissait sans se tenir sur les turpitudes humaines, et s'y arrêtait peut-être pour la première fois. Il ajouta, hypocritement :

— L'union libre ne serait donc bonne qu'à la condition d'être stérile?

— Vous le savez, monsieur; telle que nous la concevons dans nos familles, l'union libre ne sanctionne ni l'infidélité, ni la débauche. Elle supprime, il est vrai, l'intervention de l'État comme celle de l'Église; au contraire, elle laisse subsister dans toute leur force les obligations morales et sociales dont les lois ne sont que l'expression rudimentaire...

Verrès parlait d'habitude d'un ton péremptoire, avec l'autorité que lui conféraient son âge, ses vertus, son caractère; à cette heure, l'assurance lui manquait; il se sentait presque

troublé, devant cet être différent, qui ne pouvait le comprendre. Des doutes l'assaillaient : il craignit de s'exprimer mal; peut-être même, dans son tréfonds, se sentait-il moins sûr d'être dans le vrai. Il ajouta :

— J'ai toujours été convaincu qu'un honnête homme n'en saurait juger autrement.

Gagnery s'assit à califourchon sur une chaise à dossier bas, qui ressemblait à un prie-Dieu, roula une cigarette et dit, l'allumette à la main :

— Je crains un peu, cher maître, que nous nous soyons mal compris, dès l'origine... En bonne foi, je vous assure!... Moi qui suis, au fond, un naïf, j'avais pris vos doctrines au pied de la lettre... Positivement!... J'ai cru qu'elles s'appliquaient à tous les cas, et que ceux qui les acceptaient en pouvaient tirer les conséquences pratiques, — sans se gêner!... Vos filles aînées sont restées avec leurs unis : j'imagine que c'est parce que l'expérience a réussi, et qu'ils sont contents les uns des autres... du moins pour l'heure...

Cette insinuation fut lancée et soulignée avec une insigne perfidie.

— ...Louise et moi, au contraire, nous avons reconnu d'emblée que nous ne nous convenions pas... Oh! je suis le premier à le déplorer; mais

que voulez-vous que j'y fasse?... Est-ce sa faute ou la mienne? Je n'en sais rien, et il n'importe guère... Nous ne nous entendons pas, voilà le fait... Alors?... Chacun s'en retourne chez soi sans plus recourir aux tribunaux qu'on n'a passé par l'état civil... C'est le vrai sens de l'union libre.

Et il alluma sa cigarette.

Les bons arguments se pressaient dans l'esprit de Verrès : toute sa doctrine se trouvait ainsi mise en cause, telle qu'il la soutenait depuis si longtemps par ses écrits, ses discours, ses exemples. Mais il eut l'intuition qu'aucun ne produirait ici son effet : c'étaient des arguments loyaux, déduits par un esprit logique de principes qui reposaient tous sur le postulat de la bonté des hommes ou de leur perfectibilité; c'étaient des arguments pour honnêtes gens, désireux de calculer leurs actes en vue du bien commun, du triomphe de la justice, de l'avènement de la liberté : quelle prise auraient-ils sur ce jouisseur, froidement égoïste, dont l'attention s'absorbait dans les ronds de sa fumée à l'instant même où il venait d'apprendre qu'il avait lancé dans l'être une frêle destinée incertaine?...

— Je le répète, argua-t-il, quelle que soit la

forme du contrat, elle ne diminue en rien la responsabilité engagée. Vous allez être père : que ferez-vous pour votre enfant?

Les ronds s'accélérèrent, plus petits, disloqués plus vite; Gagnery répondit en gouaillant :

— Si j'étais riche, je lui ferais une belle pension. Mais je n'ai rien, vous le savez. Alors, quoi?... Voulez-vous que je le reconnaisse?...

En un clin d'œil, il calculait les avantages de cette concession : c'était un droit acquis sur la jeune femme et sur l'enfant qu'elle aimerait, la possibilité, pour plus tard, du chantage classique au sentiment paternel, un pied aussi dans cette drôle de famille de capitalistes révolutionnaires, où l'on ne se mariait pas, mais où l'on achetait des librairies, où l'on restait en marge de la loi, mais avec la bourse garnie. Il ajouta :

— Moi, vous savez, je ne demanderais pas mieux!... On n'est peut-être pas aussi noir que vous l'a dit votre fille!... Et savez-vous? J'en ai déjà eu un comme ça!... Mais il n'a pas vécu, le pauvre gosse... Ce fut un gros chagrin!... Ma parole!...

Verrès vit-il le piège? ou fut-ce une simple révolte instinctive de sa pureté contre tant d'ignominie?... Il toisa Gagnery, comme pour

prendre la mesure de sa vilaine âme; et il dit :

— Je crois décidément, monsieur, que vous n'en seriez pas digne... Ma fille vous avait bien jugé : il n'y a rien de commun entre elle et vous.

Et il sortit, en laissant à l'autre le peu de honte dont il restait susceptible...

A la maison, Verrès trouva les Nivollet qui pleuraient avec Louise. La veille, elle s'était enfin décidée à les mettre au courant, par un billet laconique. Ils étaient accourus, bouleversés, gémissants, terrifiés devant une telle catastrophe. C'était la confirmation soudaine de leurs obscurs pressentiments d'autrefois, des craintes que l'éloquence de Verrès avait jadis apaisées, des doutes qu'elle avait levés; c'était la suite fatale du consentement arraché à leur faiblesse, après la terrible soirée de mai où leur porte s'était ouverte au proscrit; c'était un danger inexorable qui planait sur leurs petites-filles, sur leurs arrière-petits-enfants, sur toute la génération qui naîtrait de cette fatale rencontre entre leur Jacqueline et le révolté, de cet amour éclos aux crépitements de la fusillade et des paradoxes. La femme répétait, plaintivement :

— Mon Dieu! mon Dieu! on aurait dû penser à ça!...

Elle serrait contre sa vieille poitrine ce jeune corps si frais et rempli de douleur, que le vice et la félonie avaient fécondé.

— Ah! pourquoi n'y a-t-on pas pensé!...

Le mari tira Verrès dans un coin du salon, là même où, peu de jours auparavant, bien attentif sur sa chaise cannée, il écoutait la traditionnelle homélie, qui arrachait à son voisin Pic des cris d'extase; et il osa lui dire :

— Voyez-vous, Verrès, il faut que je vous dise ça : vous êtes un grand savant, et vous connaissez la marche des étoiles et l'histoire du soleil et tout... Et moi, je n'ai jamais rien su... Mais voilà, j'ai toujours senti que quelque chose clochait dans vos idées..., et qu'elles sont peut-être justes,... seulement qu'on ne peut pas les mettre en pratique!... Alors, écoutez!... Quand les petites seront grandes, celles qui restent, nous ne serons plus de ce monde, ma femme et moi... Mais si nous pouvions espérer que la leçon leur profitera..., et qu'elles se marieront comme les autres femmes..., eh bien! nous mourrions plus tranquilles!...

X

Albin Gressant à Jeanne-Jeannette.

« Mademoiselle,

« La singularité de notre position respective et la gravité des obstacles qui se dressent entre nous m'excuseront à vos yeux, j'ose y compter, si je me permets de vous écrire. J'espère aussi que vos parents me pardonneront cette démarche qui, pour être insolite, n'a rien d'irrespectueux : car vous voudrez bien leur communiquer ma lettre, et si vous croyez pouvoir y répondre, ce ne sera qu'après leur assentiment.

« Trois jours après notre dernière rencontre au tennis, je suis rentré dans cette vieille maison

de famille qui porte l'empreinte du passé, où les personnes et les objets mêmes semblent imprégnés d'anciennes idées, et comme attachés au sol par les liens invisibles que le temps a tissés. Si vous la voyiez, notre chère *Olivette*, mi-ferme, mi-château, dans son bouquet d'arbres au milieu des vignes, avec les grisailles et les lézardes de ses murs, la gravité de ses toits, l'abondance de son potager et celle de sa basse-cour, vous sentiriez aussitôt qu'elle se dresse comme une espèce d'anachronisme dans le temps présent! Au premier coup d'œil, on devine qu'elle a été construite, aménagée, réparée, maintenue par une famille prospère et simple, plus désireuse de bien faire que d'augmenter son avoir, accoutumée à vivre de sa vie propre en recourant le moins possible au concours du prochain. Rien de plus différent, n'est-il pas vrai? qu'une telle conception de l'existence, de celle qui, mélangeant les intérêts, les idées, les croyances en un amalgame inconsistant, place aujourd'hui chacun de nous dans la dépendance d'une foule disparate avec laquelle il faut compter pour toute chose, et dont l'intervention constante nous préserve seule de la misère ou du besoin. Mes ancêtres faisaient leur pain avec leur blé, leur vin avec leurs raisins, leur toile avec leur chanvre,

leur laine avec celle de leurs moutons; ils chassaient sur leurs terres; ils produisaient eux-mêmes leur nécessaire et leur surplus; tout ce qui remplissait leur maison, avec ses caves et ses greniers, était leur œuvre ou celle de leurs serviteurs; c'étaient leurs produits qu'ils distribuaient en largesses aux pauvres dont les chaumières avoisinaient leurs toits d'où descendaient les bienfaits; et s'ils n'ont jamais porté les titres d'où vient l'orgueil, ils ont toujours accepté et rempli les charges de la noblesse. Mon père, qui était fils unique, mon grand-père étant mort très jeune après quelques mois de mariage, vécut comme eux, autant du moins que l'a permis le changement des mœurs ambiantes. Mes deux sœurs n'ont jamais eu d'autre institutrice que ma mère, qui est Toulousaine et compte dans sa lignée cette Clémence Isaure dont vous savez l'histoire; mais mon excellente mère n'a pas hérité des talents de cette lointaine aïeule, et mes sœurs, qui savent peu de chose, ne sont guère préparées qu'à devenir de bonnes ménagères. L'aînée joue un peu du piano, ayant pris des leçons d'une maîtresse de musique de Montpellier qui venait deux fois par semaine dans notre voisinage : elle s'en tient aux sonatines de Clementi, à quelques morceaux classiques, aux

airs d'opéra qu'elle a retenus pour les avoir entendus de musiciens de passage. C'est tout pour les arts d'agrément. Je ne vous dirai rien du reste, à vous qui parlez trois langues et suivez les cours du Collège de France. Je suis le premier de la lignée qui ait rompu ces traditions, qui se soit émancipé de ce nid patriarcal, qui ait pris ses grades à Paris et osé parler d'y poursuivre une carrière. C'est grâce à l'influence d'un frère de ma mère, mort aujourd'hui, que mes parents se sont décidés à m'élever de la sorte; encore conservent-ils le secret espoir que je me dégoûterai bien vite du « monde », c'est-à-dire de tout ce qui s'agite en dehors de l'*Olivette*, et leur plus cher souhait serait que j'y revinsse vivre comme eux, dans la foi huguenote, à laquelle les ancêtres ont fait tant de sacrifices, et qui leur reste sacrée et chère.

« Il me fallait d'abord, mademoiselle, vous donner ces détails, pour que vous connussiez un peu cette bonne vieille famille où mon plus doux rêve serait de vous introduire, et aussi pour vous faire mieux comprendre comment je conçois mes rapports avec elle. Nous avons causé souvent bien intimement, nous avons traité de bien des sujets graves, autour du tennis ou le long du boulevard Exelmans; pourtant nous ne

nous sommes pas tout dit : il y a encore de grandes parties de nos cœurs qui nous restent inexplorées.

« A coup sûr, je suis très différent de mon père, puisqu'il y a entre ma jeunesse et la sienne les trente années les plus actives peut-être de notre histoire. Je juge autrement que lui les événements de la vie publique, les tendances du siècle, les actes ou les opinions du prochain; je rencontre avec intérêt, parfois avec sympathie, des gens dont il aurait horreur; mon esprit s'est ouvert à des idées qui n'eussent jamais effleuré le sien. J'ai de la vie, des relations humaines, de la marche et de l'avenir de la société, une conception très éloignée de la sienne : ainsi, je comprends mieux que lui que le monde a changé dans ses conditions essentielles, que la France a plus changé que le reste du monde, que les fidèles du passé sont un radeau de naufragés dont les cris se perdent dans l'espace, qu'aucun effort ne pourra ressusciter ce qui n'est plus. J'accepte de bon gré ces données contre lesquelles il se révolte encore : non qu'il soit, certes, un réactionnaire effaré, mais parce qu'il trouve qu'on va beaucoup trop vite. Ouvert à bien des choses, il voudrait seulement qu'on laissât au temps le loisir de cimenter ou de polir l'œuvre

accomplie. Républicain de vieille roche, il reste fidèle à la formule de Thiers : il a peur de la République rouge. Il craint de me voir m'y rallier : aussi nous abstenons-nous, par un accord tacite, de certaines questions. Je sens qu'il observe mon développement avec une sorte de méfiance, en regrettant peut-être d'avoir trop écouté les conseils de l'oncle libéral à qui je dois mon premier essor. Cependant, si loin que je sois de lui, les attaches ne sont pas rompues avec les ancêtres, tant s'en faut! Je ne songe ni à les renier, ni à les méconnaître : leur passé me remplit de fierté; je reste de leur souche; je n'ai plus leurs idées, leurs mœurs, leurs opinions, pas plus que je ne porte l'habit à la française, ou ces gilets à fleurs et ces jabots de dentelles que ma mère conserve avec piété dans ses coffrets parfumés de lavande; mais j'ose dire que j'ai gardé leur idéal. Les formes seules ont changé dans mon esprit : l'essence en est la même. C'est avec une ardeur égale, bien qu'avec d'autres armes, que je voudrais défendre la foi qui les a soutenus dans leurs luttes, la patrie dont ils ont contribué pour leur modeste part à faire la grandeur, et, si jamais les circonstances le rendaient nécessaire, la cause républicaine à laquelle ils se sont depuis longtemps ralliés. Tel est, mademoiselle,

le tableau succinct de mon état d'esprit, dont rien ne doit vous être caché : vous voyez qu'il n'est pas celui d'un « fossile ».

« Vous comprendrez maintenant que je n'aie pas abordé, sans appréhension, mon excellent père. Je craignais que les nuances qui me séparent de lui ne prissent tout à coup des accents exaspérés; pourtant, son affection pour moi, son humanité, son esprit de justice, que je connais si bien, auraient dû suffire à me rassurer! Vous raconter notre entretien dans ses détails, je ne le puis : d'abord parce qu'il fut très long, interrompu, abandonné, repris; ensuite, parce que des paroles pénibles le traversèrent, dont je ne veux déposer aucune trace dans votre mémoire. Je me bornerai donc à vous en indiquer la marche générale et les résultats.

« Une circonstance assez particulière a servi ma cause, — je voudrais tant pouvoir dire « notre cause! » C'est peut-être à elle que je dois de n'avoir pas vu se creuser, dès les premiers mots, un fossé plus profond entre mon père et moi. Notre médecin de famille, mort il y a trois ou quatre ans, s'est trouvé jadis en relations avec votre grand-oncle, ce docteur Emmanuel dont vous m'avez quelquefois parlé. Tous deux ont servi dans les mêmes ambulances pendant la

Commune. Le docteur Valnontey aimait à raconter ses souvenirs de la tragique époque : je n'ai pas besoin de vous dire dans quel esprit il les évoquait. J'ai moi-même entendu dans mon enfance quelques-uns de ces récits : il m'en est resté peu de chose, car les noms de leurs héros, sur qui l'oubli s'amasse, m'étaient presque tous inconnus. Valnontey, d'ailleurs, ne manquait jamais d'accabler durement les hommes qui, disait-il, avaient fomenté l'émeute sous les canons des Prussiens. Eh bien, quand il les exécutait en bloc, comme dans cette répression dont la sanglante histoire, plus tard, m'a fait frémir, il manquait rarement de faire une exception. « Ces communards et ces pétroleurs, disait-il, étaient du gibier de potence; mais il y avait un juste parmi eux : Rémy Verrès, le frère de mon collègue, le plus brave homme qu'ait jamais éclairé la lumière du soleil! » Là-dessus, il louait le courage tranquille de votre grand-père, son désintéressement, ses vertus; et mon père de soupirer : « Quel dommage que cet homme se soit fourvoyé dans une telle compagnie!... »

« En ce temps-là, ce nom de Rémy Verrès ne me disait rien : comment me serais-je douté qu'il prendrait un jour, dans ma vie, une pareille importance, et sonnerait pour moi comme un

cor magique dans le péril? J'avais donc oublié les propos du vieux médecin, tandis que mon père, pour qui tout ce qui touche à cette époque reste chose vivante, s'en souvenait fort bien. Pendant le début de mon récit enveloppé de précautions oratoires, je vis son front se plisser, sa figure prendre son expression la plus sévère; et des larmes montaient déjà aux yeux de ma mère. Ces larmes me causèrent une telle émotion que je perdis pied : oubliant les phrases graduées que je tenais en préparation, je brusquai les choses; je dis : « La jeune fille dont je vous parle est la petite-fille de Rémy Verrès. » Je m'attendais à voir éclater l'orage. Au lieu de cela, il y eut une détente immédiate, comme si ce nom respecté, même des adversaires, adoucissait ou changeait les dispositions de mon père. C'est que mon père est un homme juste : il lui serait odieux de faire tort à qui que ce fût, même d'une pensée. Il me rappela les propos du docteur Valnontey, et ajouta :

« — S'il se fût agi d'un autre homme appartenant à ce parti, je ne t'aurais pas permis de continuer. Mais celui-ci n'est pas comme les autres. Valnontey l'appelait « un saint laïque ». Je ne sais trop ce que cela veut dire : un saint laïque n'est rien de plus qu'un honnête homme.

C'est assez pour que je ne me sente pas le droit de te répondre sans examiner tes raisons. »

« Je voulus profiter de cet avantage inespéré pour expliquer à mon père les arrangements de votre famille. Son front se rembrunit, tandis que ma mère joignait les mains dans un geste instinctif de prière. Il eut une exclamation de révolte, que vous comprendrez : « Décidément, c'est impossible! » ou quelque chose d'approchant. Puis il se mit à réfléchir longtemps, le menton dans les mains, accoudé sur un bureau américain dont il a récemment fait l'emplette, et qui détonne parmi nos vieux meubles comme les choses que je venais de dire détonnaient parmi nos idées. Ma mère l'observait, guettant ses pensées, prête à se régler sur lui comme toujours. « Pourtant, reprit-il enfin, Valnontey savait cela et lui gardait son estime! » C'étaient évidemment les deux termes du problème qui tourmentait sa conscience. J'osai lui rappeler que les hommes de tous les partis rendent justice à Rémy Verrès et à sa famille. J'ajoutai que jamais rien d'anormal ne s'était produit dans les ménages de ses filles, qu'on cite au contraire comme des modèles d'union, de concorde, de fidélité... »

Ce fut à la seconde lecture que Jeanne-Jeannette comprit le sens inquiétant de cette phrase : cet argument de fait, hélas! que valait-il à cette heure? depuis l'abandon de Gagnery, le retour de Louise, l'inutile et humiliante démarche de Verrès? Albin raisonnait, dans l'ignorance de ces événements, sur une base fausse : il faudrait qu'il les apprît; sa confiance n'en serait-elle pas ébranlée à jamais?... Et ce fut une sourde angoisse, comme si la jeune fille voyait soudain vaciller leur édifice prêt à crouler sur cette brèche : car, si Albin continuait, contre toute vraisemblance, à ignorer la vérité, leur bonheur se fonderait sur un mensonge; s'il l'apprenait, à supposer même qu'il l'acceptât, que diraient ses parents? que penseraient-ils d'une famille que secouent de pareils orages? des doctrines qui en favorisent l'éclat?

La lettre poursuivait :

« Mon père ne m'a répondu que par une phrase un peu inquiétante sur l'ordre dans le désordre. Je lui dis encore : « J'ai parfois entendu parler de Verrès dans les maisons que vous m'autorisez à fréquenter : toujours dans le même sentiment de respect. » Et j'ajoutai quelques autres paroles.

« Il suivait le cours de ses pensées plus qu'il

ne m'écoutait. Quand je cessai de parler, il me dit qu'il me connaissait assez pour apprécier le sérieux de mes sentiments, la gravité de ma démarche; que donc, il ne trancherait pas la question par un coup d'autorité, comme il se sentait porté à le faire par un ensemble de convictions auxquelles, si tolérant qu'il fût pour les autres, il n'avait pas permis jusqu'ici qu'aucun des siens portât la moindre atteinte; que plutôt il désirait réfléchir, sans préventions ni colère, à ce qu'il venait d'entendre. Il ajouta qu'il en discuterait avec ma mère, et m'en reparlerait sitôt sa décision fixée.

« Vous imaginez, mademoiselle, dans quelle angoisse j'attendais la reprise de l'entretien. Les jours passaient; nous vivions comme d'habitude, allant, venant, causant comme toujours; mais moi, il me semblait agir ou parler derrière un voile ou dans un rêve. Nous restions amicaux les uns avec les autres; pourtant, il y avait au fond de nos cœurs comme un germe d'hostilité, qui pouvait croître en un instant jusqu'à y étouffer la bienveillance et la tendresse. Ma mère était affectueuse et triste, mon père restait préoccupé. Mes sœurs ne se doutaient de rien, et continuaient dans nos promenades à me poser mille questions sur toutes choses : elles ont une infinie

curiosité du vaste monde, qui est pour elles comme un soleil éloigné dont quelques rayons atténués leur parviennent à peine, et dont je suis parfois le messager. Quant à moi, d'injustes soupçons me hantaient. Je connaissais la rigoureuse loyauté de mon père : eh bien! je l'ai soupçonné de spéculer sur notre séparation, de vouloir l'exploiter pour me détacher de vous. Comme on devient méfiant, quand on souffre! Comme on prête à d'autres des pensées dont on rougirait! Maintenant, je me reproche de l'avoir cru capable de tels calculs, qui l'eussent humilié à ses propres yeux.

« Un soir enfin, à l'heure où l'on se sépare pour la nuit, mon père me retint et me dit :

« — Albin, nous avons réfléchi, ta mère et moi, aux questions que tu as soulevées. Nous en avons beaucoup parlé. Voici ce que nous pouvons te répondre.

« Il s'exprimait avec une douceur résolue, qui m'inquiéta, car je connais sa fermeté et le sais inébranlable dans ses décisions :

« —... On est bien forcé de reconnaître qu'il y a aujourd'hui des gredins et des honnêtes gens dans tous les mondes : tel est le résultat de la confusion des choses, que l'ivraie et le froment croissent partout mélangés. Cela ne signifie pas,

à mon sens, que toutes les opinions soient en elles-mêmes respectables; mais cela signifie qu'on peut jusqu'à un certain point distinguer entre les idées des hommes et leurs actes, et tolérer de regrettables écarts de pensée quand la conduite est irréprochable. Pour des raisons du même ordre, il devient difficile d'étendre la responsabilité de chacun au delà de ses actes personnels. Ces principes vont jusqu'aux extrêmes limites de la tolérance, et j'ai eu certes de la peine à m'y rallier. Mais, comme nous sommes entrés dans la voie des concessions quand nous avons accepté les idées de feu ton oncle sur ton éducation, il y aurait une sorte d'injustice à nous arrêter dans cette voie trop près de notre point de départ. C'est pourquoi, ta mère et moi, nous avons adopté, sur tes projets d'établissement, la conduite que voici. Nous sommes persuadés que la personne que tu as choisie est digne de toi. D'autre part, les renseignements que nous avons obtenus sur sa famille confirment ce que tu nous en as dit... »

Cette phrase causa à Jeanne-Jeannette le même malaise que celle où Albin disait plus haut la même chose : il lui sembla qu'un voile tissé d'erreurs et d'involontaire dissimulation l'enve-

loppait avec les siens, cachant aux yeux étrangers les troubles secrets de leurs fragiles ménages, et que, si jamais il se dissipait, rien ne subsisterait de ce respect, de ces jugements favorables.

« — ...En conséquence, si tu persistes dans tes projets après avoir revu cette jeune fille, je suis prêt à demander sa main pour toi... »

« Les difficultés allaient-elles s'aplanir comme dans les romans? Mon père me semblait si différent de moi dans tant de choses! Aussi, je n'aurais jamais supposé que l'accord fût si facile entre nous.

« — Je ne mettrai qu'une seule condition à mon consentement définitif, poursuivit-il : votre mariage sera régulier, tant au point de vue religieux qu'au point de vue civil; et il le sera du consentement de la famille. Tu sais si je respecte les convictions de chacun : comme cette jeune fille et les siens appartiennent à la libre pensée, il m'en coûte de demander cela. Mais toi, tu partages mes croyances : je compte que tu leur resteras fidèle et les transmettras à tes enfants; j'ai peut-être l'espoir que, sans attenter à la conscience de ta femme ni faire aucun prosélytisme, tu réussiras à l'en rapprocher. C'est pour-

quoi je désire que la situation soit très franche : nous accueillerons celle que tu as choisie; mais elle entrera chez nous, sans que notre accueil puisse ressembler à une apostasie. »

« Je répondis aussitôt à mon père que j'étais entièrement d'accord avec lui pour ce qui nous concerne, vous et moi, que je vous avais déjà expliqué mon point de vue et répondais de votre assentiment, mais qu'en revanche j'ignorais les dispositions de vos parents. Pourquoi, lui demandai-je, exiger d'eux un consentement explicite, qui pourrait aussi leur paraître un désaveu de leur passé, une sorte d'adhésion à des croyances qu'ils détestent? Il fut inflexible : aujourd'hui, dit-il, la force est de leur côté; ils disposent de la toute-puissance de l'État; ils font les lois qu'ils veulent, ils les appliquent comme ils l'entendent; ils sont nos maîtres. Ce n'est donc pas nous qui pouvons, sans faiblesse, nous montrer par trop conciliants. J'ai alors insisté pour qu'il m'autorise à vous informer la première de ces conditions, afin d'éviter une démarche officielle qui, si elle doit être vaine, offenserait peut-être en pure perte ceux que vous respectez. Tels sont donc, mademoiselle, l'objet et l'excuse de cette lettre.

« C'est avec bien de l'angoisse que je vous

l'envoie. J'ai la sourde crainte de vous y blesser, malgré tout mon désir de ne rien dire qui puisse vous faire douter de mes sentiments. Si vos dispositions n'ont pas changé, si vous me conservez votre sympathie, je vous demanderai de faire auprès des vôtres ce que j'ai fait auprès des miens, de leur exposer nos communes espérances, de plaider notre cause. C'est le seul moyen de savoir s'il nous reste quelque chose à attendre de l'avenir, ou si nous serons cruellement séparés comme il est arrivé à tant de pauvres êtres entre lesquels se sont dressés, comme une muraille infranchissable, les préjugés ou les croyances des hommes, et qui ont dû sacrifier leur cœur à des idées dont la vérité ou la justice ne leur semblaient pas toujours certaines. Selon la réponse que j'ose espérer que vous voudrez bien me faire, je rentrerai à Paris, après les vacances, rempli d'espoir ou l'âme en détresse.

« Je vous prie, mademoiselle, de recevoir l'expression de mon profond et respectueux dévouement.

« Albin Gressant. »

La lettre partie, Albin craignit d'avoir trop caché, sous la correction guindée d'une forme

si mesurée, l'intensité de son sentiment que l'absence exaltait. Cette crainte s'aiguisa dans l'attente passionnée de la réponse, qui tardait. Il commençait à désespérer quand elle arriva :

« Monsieur,

« Je suis allée relire votre lettre au tennis, à notre jour habituel. J'étais seule : tous les associés sont en vacances; dans les tennis voisins, il n'y avait personne, sauf dans celui où vient ce gros monsieur un peu ridicule, vous savez? En lisant ce que vous me dites de votre maison, de vos parents, de votre famille, je croyais entrer dans un monde inconnu. Je suis sûre que vous comprendrez cela, monsieur, puisque vous avez lu les livres de mon grand-père. Songez dans quelles idées différentes j'ai grandi! Vous l'avez bien vu, quand vous avez voulu les expliquer à monsieur votre père : c'est comme si l'on parlait deux langues qui ne se ressemblent pas! Ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose de bien singulier dans notre rencontre? Quand j'y pense, il me semble que c'est un peu comme si un jeune homme du Klondyke rencontrait une jeune fille de la Terre de Feu, dans une ville d'Europe où chacun serait venu par hasard passer trois ou quatre jours!

« Il y a pourtant un point où nous sommes près l'un de l'autre, monsieur! Comme vous en monsieur votre père, j'ai sous les yeux, en mon cher et vénéré grand-père, un magnifique exemple de toutes les vertus. Aussi, jusqu'à présent, je n'ai jamais douté de l'excellence des principes qui ont guidé une telle vie; non, monsieur, je ne soupçonnais pas qu'on y pût trouver rien à redire, puisqu'ils sont ceux de l'homme le meilleur et le plus digne de respect qu'il y ait au monde! J'étais très fière de penser que je contribuerais un jour à les répandre par l'exemple, comme mes tantes : cela me semblait une tâche très belle; je n'aurais jamais supposé que je pusse avoir seulement la tentation de m'y soustraire.

« Je pensais ainsi jusqu'à ces derniers temps. Mais voici qu'un grand malheur vient d'arriver dans notre famille. Vous vous rappelez qu'on a récemment parlé dans les journaux de l'union de ma tante Louise, qui n'a qu'une année de plus que moi? Eh bien! elle a été lâchement abandonnée par le misérable à qui elle s'était confiée!... Il faut que vous sachiez cela, monsieur, parce qu'il me semble que, depuis, certains doutes nous sont venus à toutes. Une conversation que j'ai eue avec ma mère à ce propos, m'en a donné la première idée. Je me demande

même si j'aurais eu le courage de lui parler de votre lettre sans cette conversation qui m'a fait beaucoup réfléchir. Elle-même, qu'aurait-elle dit, avant toutes ces émotions? Je crois qu'elle aurait eu trop peur de faire de la peine à grand-père, parce que grand-père... Ah! monsieur, si vous le connaissiez! Si monsieur votre père le connaissait! Le médecin dont vous me parlez n'a rien exagéré, je vous assure : on ne peut pas exagérer quand on parle de mon grand-père!

« Ma mère a lu votre lettre devant moi, monsieur! Je la regardais pendant sa lecture : je voyais bien qu'elle ne se fâchait pas, et qu'au contraire elle approuvait des passages, et cela me faisait plaisir. J'étais un peu surprise, parce qu'enfin ce ne sont pas nos idées; mais je sais que maman a les siennes sur tout cela. A la fin, elle me dit :

« — Ce jeune homme a de très nobles sentiments : je crois que tu serais heureuse avec lui, et moi, j'aurais pleine confiance en lui!

« Peut-être ai-je tort de vous répéter ces paroles; mais ce sont ses propres paroles, monsieur! Je m'en suis sentie heureuse et très fière! Et puis, elle a réfléchi un moment, et je la voyais s'attrister; enfin elle m'a dit ceci :

« — Nous aurons beaucoup d'obstacles à

surmonter. N'importe, il faut avoir bon espoir! »

« Cela aussi, monsieur, c'est exactement ce qu'elle a dit! Comme vous, jamais je n'aurais cru que tout se passerait aussi simplement, et j'avais un grand poids de moins sur le cœur! Il est vrai que je me suis toujours entendue avec maman, qui est la meilleure des mamans. Et puis, les femmes n'ont pas des principes à quoi elles tiennent plus qu'à tout, comme les hommes. Je le vois bien chez mes tantes : ma tante Josèphe, par exemple, ne demanderait pas mieux que de se marier comme les autres femmes!

« Voyant maman si bien disposée, je lui ai demandé ce que papa dirait de ce projet, et surtout grand-père, et puis tous ces gens, les amis de grand-père, ces journaux où ils écrivent et qui racontent tout ce qu'on fait, tout ce monde, enfin, parce que pour eux, vous comprenez, c'est encore pire de se marier à l'église que pour vous et les vôtres de n'y pas aller : c'est une espèce de trahison!

« Maman m'a dit que papa ne ferait probablement pas d'objections, mais qu'avec grand-père, il y aurait plus de difficultés. Elle ne m'a pas expliqué d'où vient cette différence, qui m'a plus étonnée que tout le reste : car papa n'est

pas toujours commode, tandis que grand-père est si bon!

« Il y a encore une autre chose que je voulais savoir. Je ne sais trop comment dire, parce que j'ai peur que vous ne compreniez pas très bien. Enfin, voici : Je voudrais savoir si, indépendamment de ce que diraient grand-père ou papa, ce serait vraiment bien de ma part, de faire ce que je souhaite en pensant à mon bonheur personnel plutôt qu'à l'exemple à donner et aux progrès de l'humanité; parce que je ne voudrais pas, même pour être heureuse, faire une chose qui ne serait pas *bien*, et je connais si peu la vie, que je ne parvenais pas à décider cela par moi-même. Et maman m'a dit :

« — Sois tranquille! le véritable exemple utile à donner, c'est d'apprendre que la sagesse de tous les temps et de tous les pays est toujours la meilleure...

« Et puis, elle m'a promis qu'elle parlerait à papa, à grand-père, enfin qu'elle mènerait la campagne!

« C'est aussi avec sa permission que je vous réponds, monsieur; seulement, elle dit qu'il lui faudra quelque temps pour arranger tout, si elle réussit, et elle désire que vous ne m'écriviez pas avant votre retour à Paris... Sauf une ou deux

petites cartes postales illustrées, si vous avez le temps!... Et quand vous reviendrez cet automne, elle aura fait tout ce qu'elle peut faire!...

« Maintenant,... maintenant il faut que je vous l'avoue, monsieur, j'ai moins de confiance que maman! Je ne le lui dis pas, parce que je craindrais de la décourager; mais j'ai un peu peur. Je ne sais ni de qui, ni de quoi : d'un ennemi invisible, de l'imprévu, des idées des gens, enfin de tout! Il me semble qu'il y a entre nous deux comme une énorme pyramide, et qu'il s'agit de la déplacer, et qu'elle est trop lourde pour nos forces! Nous n'aurons guère avec nous, maman et moi, que l'oncle Emmanuel : c'est la perle des oncles, et il n'a pas du tout les idées de grand-père, au contraire. Mais voilà, on le trouve arriéré, dans la famille, et on ne l'écoute guère!

« Connaissez-vous, monsieur, des histoires où il y a un jeune homme qui veut épouser une jeune fille d'une famille ennemie ou d'un autre parti? *Roméo et Juliette*, par exemple? Je trouve que cela nous ressemble! Enfin, j'aurai du courage et de la patience! Et vous aussi, monsieur, j'espère!

« Votre dévouée,

« J.-J. »

XI

Quand Pierrine voulut aborder avec Pralie la question que soulevait la lettre d'Albin Gressant, elle s'aperçut que la crainte lui fermait la bouche : une crainte physique, puérile, d'être faible et battu, la chair encore meurtrie des coups qui l'ont fouaillée. Léonce n'avait pas renouvelé ses violences : pourtant, elle ne pouvait plus le revoir, sans revivre l'horreur de cette heure dont le souvenir évoquait dans son esprit de sinistres histoires de crimes. L'involontaire aveu de cet effroi lui échappa un jour devant sa fille :

— Je n'ai pas encore osé parler à ton père, lui dit-elle.

Le frémissement de la voix, l'inquiétude du

regard soulignaient involontairement le sens de ces paroles...

Il est rare que les enfants soient renseignés sur la véritable existence de leurs parents : des dissentiments extrêmes, des haines tragiques, des soupçons empoisonnés peuvent s'amasser autour de leur candeur sans qu'ils en pressentent les violences. Ainsi Jeanne-Jeannette n'avait jamais rien deviné des scènes jalouses dont Pierrine avait tant souffert. L'imprudente parole éveilla son attention. Hé quoi! sa mère n'osait pas interroger son père sur des projets la concernant, qui pouvaient lui déplaire, non l'offenser? Elle avouait cela en hésitant, avec de l'angoisse dans la voix. Pourquoi? Il lui faisait donc peur? Peur? et que craignait-elle? Autant de questions qui s'enchaînaient, sans que la jeune fille pût remonter jusqu'au premier anneau. Mais dans l'effort même qu'elle accomplissait pour les résoudre, elle se rappelait des paroles surprises au vol, qui lui revenaient avec un autre sens, des impressions qui s'étaient effacées sans se préciser, et ces ombres, ces nuances, ces fantômes s'expliquaient les uns par les autres : en sorte que, peu à peu, cette idée s'empara d'elle, qu'il y avait entre son père et sa mère des choses qu'elle ignorait, qui ne devraient pas

être, et qui, connues, contribueraient peut-être, comme le malheur de sa tante Louise, à dénoncer les vices ou les périls de leurs arrangements. Dès lors, sa clairvoyance éveillée guetta les plus légers disparates, s'étonna de l'indifférence qui séparait ses parents, plus encore de n'en avoir jamais été frappée, la surveilla, tâcha de l'interpréter. Partie sur cette piste, son imagination s'égara, en même temps que l'attente et l'incertitude l'énervaient : sa pâleur, ses yeux battus, ses traits tirés, tous ces signes qui transparaissent si vite sur le miroir délicat qu'est un visage de jeune fille, décelèrent bientôt son trouble intérieur. Jamais Pierrine n'eût supposé qu'une parole emportée aux souffles de l'air pût ouvrir un champ si vaste aux hypothèses d'un cerveau de vingt ans. Sans plus y penser, elle en aggrava la portée en disant, quelques jours plus tard :

— Décidément, il faudra recourir à l'oncle Emmanuel pour arranger cela !

N'avouait-elle pas ainsi que sa crainte, tout autre que la simple appréhension d'une explication délicate, persistait, et que la réflexion l'aiguisait au lieu de la dissiper ?

L'oncle Emmanuel souffrait d'une crise de rhumatismes : l'imagination de sa petite-nièce

avait déjà battu bien des buissons lorsqu'il put enfin se prêter à la comédie réglée d'avance pour justifier son intervention.

Un jour que Jeanne-Jeannette devait partir de bonne heure pour joindre les Louson à quelque matinée, il tomba rue Laffitte, à l'heure du déjeuner, comme à l'improviste. Sa verve dérida Léonce, qui s'anima pendant le repas. Par crainte de réveiller les papillons noirs, on évita de parler d'Albrun, quoique l'affaire Vadret, enfin conclue, défrayât depuis plusieurs jours les conversations de la famille. Le vieux médecin était un causeur agréable, quand il le voulait bien : il tira de sa mémoire des historiettes; il fit des mots, voire des calembours; ce fut un de ces bavardages à bâtons rompus, où l'on rit ensemble, qui disposent à la bienveillance. On servit le café, on alluma les cigares sans quitter la table. Jeanne-Jeannette, ayant vidé sa tasse bouillante, sortit un instant, revint en chapeau rose, animée, gentille à croquer. Elle embrassa son oncle sur les deux joues, et disparut en laissant comme une fraîche odeur de violette des bois.

Quand elle eut refermé la porte, l'oncle Emmanuel, qui l'avait suivie des yeux, se retourna vers Léonce et s'écria :

— Dieu! que cette petite est jolie!... Je sup-

pose que vous n'allez pas la garder longtemps...

Impossible de débuter plus maladroitement : la jalousie de Pralie s'étendait sur tous les êtres qui dépendaient de lui. Les objets en changeaient, non l'essence : toujours elle restait inquiète, morbide, prête à s'exaspérer. Il était jaloux de sa femme avec colère et violence, par âpreté possessive, par imagination sensuelle ; il l'était de sa fille avec tristesse, parce qu'il souffrait de penser qu'un étranger l'emmènerait un jour, et qu'au lieu de l'avoir à toute heure sous les yeux, il vieillirait loin de ce printemps ; surtout, il était jaloux de l'une et de l'autre parce qu'il avait la jalousie dans le sang. Donc, il s'assombrit en répondant :

— Rien ne presse : voyez ce qui est arrivé à Louise !

Pierrine murmura :

— Pauvre Louise !

— Il ne fallait pas la livrer au premier venu, fit le docteur. Ce n'est pas qu'on se soit trop pressé, c'est qu'on a mal choisi. Ce Gagnery porte pourtant sa vilaine âme sur son visage. Que diable voulez-vous que fasse un gaillard pareil, quand on lui offre sans conditions un si fin morceau ? Il le croque et va son chemin. Des parents

doivent se renseigner, surtout avec un système comme le vôtre.

— Sans doute, approuva Pralie. On ne regrette jamais d'avoir pris son temps...

Il y eut une pause : l'oncle Emmanuel et Pierrine, mauvais comédiens, échangèrent un regard qu'intercepta Pralie, et qui suffit à le mettre en garde. L'oncle reprit :

— Pour cet animal de Gagnery, on ne peut pas dire que l'occasion s'imposait, non, certes! Mais il y a des cas où il serait imprudent de la laisser passer : c'est quand elle est bonne!...

Il jeta de nouveau sur sa nièce un regard qui l'invitait à parler et qui fut surpris comme l'autre.

— Eh bien ! commença Pierrine en rassemblant son courage, puisque nous parlons de cela...

Et elle s'embrouilla, en expliquant que justement une occasion s'offrait d'établir Jeanne-Jeannette, une bonne occasion dont elle se proposait depuis plusieurs jours d'entretenir Léonce. Celui-ci fronçait les sourcils, en jetant au docteur des regards méfiants. Pierrine se hâta d'ajouter que leur excellent oncle n'était pas de trop, d'autant qu'il devait avoir des renseignements sur la famille. Et elle se mit en devoir de

raconter l'idylle de sa fille au tennis d'Auteuil. Léonce interrompit d'un ton sec :

— C'est un étudiant qui veut une maîtresse : qu'il aille la chercher dans les brasseries du quartier!...

Pierrine se récria :

— Comme tu te trompes, mon ami! Je t'assure que ce jeune homme est très sérieux!

Comme preuve, elle voulut raconter la timide visite d'Albin; Léonce ébranla la table d'un coup de poing :

— Pourquoi ne l'ai-je pas vu?

A cette question, Pierrine revécut toute la scène de ce jour-là. Elle devint très rouge, et répondit en le regardant en face :

— Tu venais de sortir. C'était peu après l'union de Louise : un jour que tu n'as certainement pas oublié...

Il comprit l'allusion et détourna les yeux; elle poursuivit, étonnée d'avoir tant osé :

— Au surplus, qu'aurais-je eu à te dire? Tout restait dans le vague. Moi-même, je ne savais que penser : les vacances pouvaient changer les intentions de ce jeune homme, n'est-ce pas? Maintenant, les choses se précisent; il a écrit...

— A toi?...

— A Jeanne-Jeannette... Oh! sa lettre est

parfaitement honnête : elle s'adresse à nous plutôt qu'à notre fille... Jeanne me l'a remise : la voici... Tu verras que s'il y a des obstacles, ils ne sont pas irréductibles...

Léonce prit la lettre, en parcourut les premières pages, et la repoussa. Pierrine la tendit à l'oncle Emmanuel, qui se mit à la lire avec attention, comme s'il l'ignorait. Pralie avait esquissé le geste de l'intercepter au passage, puis s'était ravisé, avec un haussement d'épaules. Il se versa un verre de cognac, le vida, s'accouda sur la table, la tête dans ses mains; son visage prenait ce ton de cendre, se marbrait de ces taches livides qui annonçaient les éclats de ses terribles colères; il gronda sourdement, en se tournant vers Pierrine :

— Tout cela s'est passé derrière moi!... Est-ce qu'on ne me compte plus pour rien?

Ses regards s'égaraient; il continua :

— Pourquoi me tenir à l'écart?... Suis-je ou non le chef de famille?... Réponds-moi donc!...

A ce moment, l'oncle l'interrompit avec bonhomie, comme s'il n'avait rien entendu et ne pensait qu'à la lettre, qu'il replia soigneusement tout en parlant.

— Hé! hé! l'histoire est assez commune. Un jeune homme rencontre une jolie fille qui lui

plaît. C'est un brave garçon, comme on en trouve encore quelques-uns par-ci, par-là. Il a une foi, un idéal, de l'honnêteté : il pense que l'amour conduit naturellement au mariage. Un peu vieux jeu pour vous, mais pas mal raisonné! Après tout, je ne vois pas là ce qui pourrait vous offusquer.

La diversion réussit; Pralie se retourna contre l'oncle, en prenant au vol le prétexte :

— Mais, sacrebleu! quand ce ne serait que cette idée du mariage?... Comment ose-t-il nous en parler, à nous?... A nous!... Et avec ces façons, comme s'il nous faisait beaucoup d'honneur!... Ignore-t-il nos arrangements de famille? nos idées?... est-ce que tout le monde ne connaît pas les filles de Verrès?...

Pierrine lui tendit de nouveau la lettre :

— Tu n'as pas tout lu, mon ami... Lis avec attention, je t'en prie!

— C'est trop long : mon siège est fait!

— Non, lis tout, tu le dois!...

A son tour, le docteur insista :

— Vous ne pouvez repousser ce jeune homme sans connaître au moins ses raisons, Pralie!

Pendant que Pralie obéissait en rechignant, il disait à demi-voix :

— Gressant, l'*Olivette*, Montpellier?... Il me

semble que je connais cela!... Valnontey?... le docteur Valnontey?... Oui, oui, nous étions ensemble au second siège... Par exemple, je ne savais pas ce qu'il était devenu, celui-là... Drôle de chose que la vie, hein, Pierrine?... On se rencontre, on se lie, on se quitte, on se retrouve, on est comme des feuilles au fil de l'eau!... C'est égal, lorsque nous raccommodions ensemble les peaux trouées de tant de braves gens, je n'aurais jamais supposé que ce collègue pourrait aider à marier ma petite-nièce... qui n'existait pas encore!... Car j'espère bien que vous serez raisonnables, tous!... A commencer par mon frère, dont ce bon jeune homme paraît avoir une peur sacrée...

Un bruit de papier qu'on froisse l'interrompit.

— Elle est bonne! s'écriait Pralie. A le lire, on croirait que nous devrions être très flattés!... Un roi, qui voudrait épouser une bergère, ne s'y prendrait pas autrement... Et il veut que nous consentions à ses simagrées!... Il lui faut un consentement formel... Pourquoi pas sur papier timbré?... Se doute-t-il que ce serait démentir toute notre vie?... Ce garçon est fou à lier, ma parole!...

— Si vous voulez le faire interner, dit posément l'oncle Emmanuel, ce n'est pas à moi que

vous demanderez un certificat : je le trouve tout à fait raisonnable !

— Moi aussi, dit Pierrine, surtout après le malheur de Louise.

Pralie se leva vivement, les regarda l'un après l'autre, comme des coupables, et s'écria en croisant les bras :

— Vous êtes d'accord tous les deux?... Ah çà ! quelle comédie jouons-nous donc ici?

L'oncle Emmanuel ne se laissa pas effrayer par ces éclats de voix :

— En effet, avoua-t-il, c'est une comédie... Innocente, d'ailleurs : vos violences habituelles nous ont poussés à l'inventer... Elle était mal réglée : tant mieux, j'oublie mon rôle... Jouons franc jeu!... Avec un peu de sang-froid, si possible; car vous n'avez aucune raison pour vous mettre en colère, et personne ne songe à menacer vos droits paternels, encore que vous n'ayez rien fait pour les assurer. Donc, ne vous échauffez pas pour rien!... Mon grand homme de frère n'a jamais compris que les étoiles; mais vous, qui êtes mêlé à la vie du commun des êtres, n'avez-vous pas encore vu où conduisent vos idéologies?... Pierrine est dans le vrai, en invoquant l'exemple de Louise : quel avertissement pour vous tous!... Et Rhèmes? vous ne sentez rien de

louche, autour de lui?... Je crois Josèphe très malheureuse... Il n'y a que le ménage des Albrun qui se tienne... et le vôtre!

En disant cela, le docteur regarda Pralie de telle sorte, que celui-ci détourna les yeux.

— Au surplus, mon cher, reprit-il, si vous avez été révolutionnaire dans votre jeunesse, vous êtes aujourd'hui un bourgeois... Votre femme est une bourgeoise, elle aussi : elle a les vertus de la caste, — peut-être aussi les préjugés... Et votre fille?... Ah! celle-là, elle est plus bourgeoise que vous deux, plus bourgeoise que moi, qui ne le suis pas mal, aussi bourgeoise qu'on peut l'être... Alors, pourquoi vous obstiner à paraître ce que vous n'êtes plus?... Vous n'avez aucune velléité de vous insurger contre la société, avouez-le! Vous vous y êtes fait votre place, elle est bonne, vous le savez, et vous n'y renonceriez pas pour des prunes!... L'occasion s'offre pour votre fille de rentrer dans les cadres : elle ne se présentera pas deux fois. Si j'étais à votre place, Pralie, j'en serais enchanté.

— Moi, je ne le suis pas, riposta Pralie... Je n'ai pas changé d'avis, sur rien! Je ne suis pas de ceux qui changent... D'ailleurs, je ne connais pas ce garçon : je n'admettrai jamais qu'il ait

pu se glisser auprès de ma fille, sans que personne me l'ait seulement présenté :

L'oncle Emmanuel éclata de rire :

— Présenté?... Quelle simagrée!... Ah! mon bon ami, vous êtes encore plus bourgeois que je ne l'aurais cru!... Vous êtes presque... un père noble!...

— Mettons!... Jamais je ne donnerai ma fille à ce jeune homme, parce qu'il ne me convient pas... C'est dit, je ne discute plus!

Là-dessus, s'étant versé un nouveau verre de cognac, il le vida d'un trait, et fit mine de s'en aller. Pierrine le rappela du geste :

— Jeanne souffrirait beaucoup, dit-elle d'un ton presque suppliant. La pauvre petite est très éprise...

— Tu ne veux pas que je prenne cette amourette au tragique?

— Je désire que tu la prennes au sérieux.

— Je ne reviens jamais sur une chose dite.

Comme il se dirigeait vers la porte, il y eut deux secondes d'hésitation : un de ces instants où se préparent les paroles décisives, celles qu'il faudrait mûrir longuement et qui tombent si souvent sans calcul, pour changer le cours de la vie. Pierrine regarda l'oncle Emmanuel, qui l'encouragea d'un clignement d'yeux : au mo-

ment où Pralie posait la main sur le bouton de la porte, elle lança bravement :

— Tu n'es pas seul à pouvoir disposer de Jeanne : après elle, qu'il faudrait entendre, j'ai mon mot à dire, moi aussi...

Il n'en fallut pas davantage pour déchaîner la tempête. Pralie se retourna violemment, l'afflux du sang gonflant les veines de son cou, de ses tempes; les yeux injectés, la figure bouleversée, il marcha sur Pierrine, si menaçant que le docteur vint se placer à côté d'elle, prêt à la défendre. Le furieux, à qui les mots manquaient, balbutia :

— Je... ne... suis... pas... Je.... ne...

Il râlait presque. L'oncle Emmanuel lui saisit le bras :

— Vous êtes un homme, lui dit-il avec autorité, dominez-vous! Les explications sont nécessaires : inutile de les rendre plus pénibles par de stériles violences. Pierrine a raison : sa fille est à elle!

Pralie cria :

— Non!

L'homme accoutumé à se posséder a sur les impulsifs l'avantage d'un sang-froid qui l'aide à braver leurs colères. Le docteur ajouta, de sa voix calme :

— Et même, légalement, à elle seule... Dame!

on ne vit pas impunément hors la loi!... Sa mère seule l'a reconnue, et vous n'êtes pas mariés : donc, votre fille ne vous appartient pas.

Comme Pralie le regardait avec des yeux fous, il répéta :

— C'est bien simple : Jeanne n'est qu'à sa mère, parce que sa mère seule l'a reconnue... Comprenez-vous?... C'est la loi!...

Pralie se mit à arpenter la pièce à grands pas irrités. Ses rancunes imaginaires, ses soupçons injustes, sa jalousie réveillée bouillonnaient au feu de sa colère. Il leva les poings dans le vide, prit sa tête dans les mains, et siffla :

— Alors, je vais la jeter à la rue avec sa garce de mère!...

Pierrine pâlit sous l'injure. L'oncle Emmanuel, indigné, mais toujours maître de lui, étendit le bras vers elle comme pour la protéger; et il répliqua, de sa voix paisible, qui pourtant commençait à s'échauffer :

— Vous vous faites d'étranges illusions!... Ce serait plutôt Pierrine qui pourrait vous chasser...

Pralie s'arrêta net dans sa course de fauve enfermé. L'oncle poursuivit :

— Rétablissons les faits, voulez-vous? Le commerce est à elle, les meubles aussi... Quant à l'appartement, le bail est à son nom, — n'est-

ce pas, Pierrine?... Je me demande donc ce que vous êtes ici, à quoi se réduit votre seigneurie d'homme, dont vous êtes si fier?... J'ai relu votre contrat d'association, Pralie : je vous assure que rien n'est à vous, sauf la moitié des fonds déposés chez vos banquiers, si vous en avez...

Depuis des années, Pralie exerçait sa prépotence sans s'être une fois demandé sur quels droits elle s'appuyait : jamais il n'eût supposé qu'on la contestât; aussi reçut-il ce coup inattendu avec une sorte de stupeur. Il balbutia :

— Rien... n'est... à moi?...

L'oncle conclut :

— On vous prend par où l'on peut, mon cher!...

Un instant, on put redouter un de ces flux intérieurs qui terrassent un homme bouleversé, ou l'une de ces impulsions qui le jettent sur son ennemi. Mais le vieux docteur tenait l'adversaire sous son regard; Léonce reprit sa marche agitée, que scandaient maintenant de petits cris rauques, un souffle haletant, le bruit amorti des talons sur le tapis; enfin, s'arrêtant devant la table, il saisit une coupe à dessert, l'éleva dans ses deux mains, et la brisa sur le sol.

— Voilà qui est bien! dit tranquillement le

docteur. Rien n'apaise la colère comme de casser quelque chose...

En effet, Pralie se calma presque subitement : sa marche s'interrompit; il parut réfléchir; puis il se frappa le front, du geste de celui qui trouve une idée :

— Mais cet homme, fit-il, ce Gressant,... il veut mon consentement... Irez-vous lui dire que je ne suis pas le père de ma fille?... Vous voyez qu'il me reste une arme... Je répondrai : Je ne veux pas! Alors, que ferez-vous?...

— Je vais vous le dire, répondit le docteur.

Si indulgent qu'il fût à ces déformations morales dont sa science pressentait les tyranniques origines, il commençait à s'indigner contre un tel égoïsme. Il ajouta donc, de sa voix résolue, en pesant chacune de ses paroles :

— Si Pierrine ne peut pas donner à sa fille le bonheur et la dignité qu'elle désire, s'il vous plaît de vous comporter comme un enfant capricieux, pourquoi voudriez-vous qu'elle supportât plus longtemps vos fureurs, vos soupçons, vos outrages?... Elle est ici chez elle, puisque seule elle possède le peu de force légale que vous avez introduit dans vos existences... Sa fille lui appartient, le reste aussi... Concluez!...

Léonce écoutait avec la stupeur du malheu-

reux qu'un accident soudain précipite à la ruine, qui le comprend et ne sent que son impuissance. Pierrine eut pitié de sa détresse, et s'avança vers lui, la main tendue dans un geste de paix :

— Rassure-toi, dit-elle, nous ne serons jamais injustes! Ta part...

L'oncle l'empêcha d'achever :

— Tais-toi! Ne promets rien!... On ne jette pas ses armes en pleine bataille!... S'il s'agissait de toi seule, tu pourrais être chevaleresque. Mais tu défends ta fille! Donc, la victoire d'abord; après, nous verrons!

Puis, se tournant vers Pralie :

— Croyez-moi, ne vous emportez pas!... Vous êtes le plus faible, — et le seul qui songiez à nuire... Nous ne voulons que le bien de Jeannette — et le vôtre!...

Léonce les regardait tour à tour et les menaçait des mêmes yeux hagards, des mêmes gestes furieux. Comme le docteur haussait les épaules, il s'enfuit : la porte de la chambre, puis presque aussitôt après celle de l'appartement, résonnèrent violemment derrière lui. Pierrine et le docteur se regardèrent un instant en silence. Pierrine murmura :

— Comme vous avez été dur!...

— Bah! répondit l'oncle Emmanuel, il n'y

a rien de tel que la douche pour calmer les furieux. Il en a reçu une bonne. Elle produira l'effet habituel : un peu d'air là-dessus, une petite promenade, ce sera parfait!...

Pierrine restait pensive et pleine de doutes :

— Injuste aussi, reprit-elle plus bas. Il a beaucoup travaillé : notre aisance est son œuvre ; jamais je ne le dépouillerai de ce qui est sien.

L'oncle Emmanuel sentit la vérité de ces paroles : son ardeur à vaincre l'avait entraîné trop loin de la justice, comme il arrive aux meilleurs dans le combat. Mais il n'en convint pas encore :

— Nous verrons cela plus tard, conclut-il. Pour le moment, nous le tenons, serrons l'écrou! Quand il sera tout à fait inoffensif, nous aurons le temps d'être généreux!

Pierrine gardait une autre crainte, qu'elle n'avouait pas : elle pensait aux réveils soudains de la brute dans l'homme, à ces impulsions qui résolvent tragiquement les conflits des passions; elle se figurait le retour de Pralie au logis, le repas en commun, la soirée, la nuit, tout ce qui pouvait survenir quand elle se trouverait entre les mains de ce forcené, dans la chambre où elle avait déjà subi ses coups, sans personne pour la protéger; et elle frissonnait comme en ce

jour où elle avait senti glisser sur elle une haleine de meurtre...

Il ne se passa rien.

Pralie rentra tard. Elle n'avait pas osé se coucher, et l'attendait dans l'effroi. Il se coucha sans ouvrir la bouche. Il dormit. La journée du lendemain fut pareille aux autres. Il fallut dire à Jeanne qu'aucune résolution n'était encore prise. La bataille terminée, Léonce conservait une arme, l'inertie : il semblait décidé à s'en servir jusqu'au bout...

XII

L'acte de société pour le rachat de la maison Vadret fut passé chez Me Lancebranlette, notaire de Rhèmes, entre Charles-Jacques et Albrun, dont il réglait les attributions à la tête de la librairie, puis Hortense, Verrès, Louise et l'oncle Emmanuel, associés à parts inégales. L'oncle Emmanuel en surveilla les termes avec un sens juridique surprenant chez un philanthrope, discutant l'esprit et la lettre de chaque article, ou proposant des clauses que son obstination finissait toujours par imposer. Sa compétence, dans ce milieu d'idéologues et d'ignorants, étonna le notaire : étant seul à connaître les mobiles qui avaient poussé Charles-Jacques dans la combinaison, Me Lancebranlette possé-

dait seul aussi la clé de l'imbroglio qui réunissait dans son étude ces figures pittoresques, si différentes de son ordinaire clientèle. Aussi ne laissèrent-elles pas d'amuser sa curiosité un peu blasée. Leur candeur, surtout, l'enchanta : tandis que Verrès, solennel et confiant, attribuait aux sentiments les plus généreux le « dévouement » de Charles-Jacques et se reprochait de l'avoir méconnu, le notaire pensait à cette Jehanne d'Arboë, dont l'invisible main tenait les fils de l'intrigue, et sûrement les embrouillerait. Il la connaissait bien, l'ayant rencontrée sur quelques points du Tout-Paris aux temps où elle commençait sa carrière galante. C'était une de ces femmes prévoyantes qui, l'âge approchant, songent à profiter de leurs derniers charmes pour établir, par d'autres moyens, leur règne sur la sottise des hommes. Frottée de gens de lettres, de poètes, de journalistes, elle avait toujours pris des notes ou des croquis, aligné des vers libres ou tourné des « proselettes » : l'ami du jour en retouchait le langage entortillé, les inversions baroques, les mots impropres, les phrases dévertébrées, avant de les porter dans quelque revue bourrée d'esthéticisme où des adolescents et des caillettes les lisaient avec effervescence. Charles-Jacques, qui lui disait tout,

lui ayant un jour rapporté les projets d'Albrun, elle y entrevit un avenir pour ses ambitions littéraires, les fit siens, les soutint avec adresse; en sorte que ce brave Denys, si fidèle à son unie, si incapable de concevoir d'autres joies que celles du foyer, eut pour alliée inconnue cette fille blette, rusée et cupide, lui dut de réussir, — et de servir inconsciemment à désagréger le ménage voisin.

Depuis le début de leur direction, Albrun et Rhèmes travaillaient tous les jours ensemble dans leur bureau commun de la librairie : par un étroit couloir ouvert entre des rayons surchargés, on gagnait une première pièce creusée dans ces galeries de livres comme une caverne dans une mine; une autre, plus loin, servait de cabinet de réception; les visiteurs attendaient leur tour dans la galerie, forcés de se lever de leur chaise quand on passait, tant l'espace était mesuré. Dans le bureau, deux tables jumelles s'adossaient l'une à l'autre, garnies de beaux cuivres et datant de la fondation de la maison, qui remontait aux dernières années de Louis XVI. Des fauteuils Empire, des cartonniers, une vitrine réservée aux diverses collections des Vadret, reliées en maroquin rouge, en complétaient l'ameublement. Tout cela avait un

air suranné, modeste, honnête et prudent, qui ne rappelait en rien les grandes maisons modernes, confortables parfois jusqu'à l'élégance, laborieuses comme des ruches en activité. Les commis, les comptables, les hommes de peine, dont plusieurs avaient blanchi là, travaillaient sans fièvre, avec la même lenteur, réguliers et taciturnes. Leurs jours s'écoulaient ainsi, tous pareils, depuis l'époque plus ou moins éloignée de leurs commencements; aussi ne se doutaient-ils guère qu'un caprice des nouveaux patrons pouvait bouleverser leur tranquille labeur; ceux-ci n'étaient-ils pas les « gendres » de Rémy Verrès, un des piliers de la maison, qu'ils voyaient depuis tant d'années entrer dans les magasins, de son pas un peu lent, en leur disant bonjour comme à de vieux amis?...

Denys arrivait en même temps que le premier courrier, par l'autobus de l'Odéon : car il attendait avec patience la fin de son bail pour émigrer sur la rive gauche. Il travaillait toute la matinée, déjeunait dans un petit restaurant de la rue de Rennes, se remettait à l'ouvrage, partait après ses employés, et la journée suffisait à peine à son zèle. Marius Vadret, dans ses bons moments, venait l'aider. Ce concours valait peu : le pauvre homme se perdait dans le

fouillis des correspondances et des dossiers, où sa longue maladie avait semé le désordre; sa mémoire vacillait parmi les noms, les œuvres, les contrats; la parole hésitait sur ses lèvres comme le son dans un instrument fêlé; d'impuissantes révoltes secouaient l'âme enfermée dans ce corps ravagé : après s'être épuisé en efforts stériles, il partait en traînant ses jambes raidies, les membres tiraillés par les spasmes comme ceux de quelque lugubre pantin. Du reste, il gardait l'amour de sa profession, tremblait de voir la maison déchoir, et vouait à ses successeurs un mélange de sollicitude et de rancune que seule l'intelligente bonté d'Hortense savait comprendre.

Souvent celle-ci, qui visitait tous les appartements du quartier, entrait, en passant, dans la librairie. Parfois, elle amenait le petit Antoine, dont les espiègleries rendaient un sourire aux lèvres du parrain. L'enfant adorait les images. Son père voulait toujours lui retirer les livres où il les cherchait, par crainte qu'il déchirât les feuilles. Vadret, qui le suivait de son regard éteint, ne manquait jamais de prendre sa défense :

— Va, va, mon gros! On voit que tu as déjà le goût de la librairie! Tu as raison, c'est un

beau métier, on ne l'aime jamais trop tôt!...

Si frêle que fût le lien, c'était celui qui rattachait son effort interrompu au travail de l'avenir. Antoine n'était que son filleul, n'importe! il gouvernerait un jour la maison, retrouverait partout ses traces, et il faudrait bien qu'il évoquât de temps en temps l'image du parrain disparu...

D'autres fois c'étaient, dans le couloir ou le bureau, de rapides dialogues entre les deux unis, qu'abrégeaient un visiteur à recevoir, la sonnerie du téléphone, des lettres urgentes à signer. L'intimité du ménage s'affirmait à chaque parole : Denys s'inquiétait tendrement d'Hortense qui, pour monter des étages, oubliait de ménager la nouvelle grossesse qu'elle commençait; Hortense le plaignait de son travail acharné. Il disait :

— Prends garde, tu en fais trop! Nous avons six mois devant nous pour trouver cet appartement!

— C'est toi qui te surmènes, répondait-elle. Tu travailles tout le jour ici, et chez nous la moitié de la nuit.

— C'est que j'ai tout à apprendre du métier. Plus tard, quand les choses seront sur un bon pied, j'aurai du loisir.

Lorsqu'elle partait, il l'accompagnait dans le couloir, l'embrassait sous les yeux des commis, et ceux-ci, derrière son dos, échangeaient leurs réflexions :

— Pourquoi ne se sont-ils pas mariés, comme tout le monde? demandait l'un d'entre eux, inconscient interprète de l'opinion moyenne, hostile aux singularités.

Un indépendant de répondre :

— Si ça leur plaît ainsi, c'est leur affaire!...

— Leur exemple montre que Verrès a raison! affirmait quelque libre penseur. L'essentiel est de bien s'entendre : on n'a besoin pour cela ni du maire, ni du curé!

Il y avait là un vieux comptable, notoirement conservateur, qui avait toujours le dernier mot; car il levait le nez de son registre et demanda t simplement :

— Ceux qui ont des filles, les donneraient-ils comme ça?

Alors, les pères de famille baissaient la tête et ne disaient plus rien.

Quant à Rhèmes, il arrivait vers onze heures, la cigarette aux lèvres, dans son auto qui l'attendait devant la porte. Il était toujours fringant, pimpant, pressé. Il posait pêle-mêle des questions sans suite, remuait des paperasses sans les

regarder, recevait des visiteurs qui l'attendaient depuis longtemps, les écoutait avec distraction, filait sans avoir rien fait. N'étant pas, comme il aimait à le dire, « l'homme des détails », il abandonnait la besogne courante à son associé; en revanche, il croyait avoir des idées, et les apportait avec un air de suffisance qui faisait briller ses yeux pâles et s'agiter ses tics. Elles se ramenaient à ceci : moderniser la maison. Tantôt il fallait enjoliver la façade, tantôt quitter la vieille rue où personne ne passe jamais, ou pour le moins, louer une succursale sur les grands boulevards, et faire flamboyer la firme nouvelle sur des affiches lumineuses, entre deux scènes de cinématographe. Effrayé, Denys objectait le caractère général de la librairie. Charles-Jacques alors s'écriait :

— Eh bien! renouvelons tout, de fond en comble!...

Son geste de mépris rejetait au pilon le vieux fonds respectable et solide : les historiens que la méthode moderne a vieillis, mais dont les recherches ont marqué d'importantes étapes ou fixé les jugements de nos pères sur les grands faits qui gouvernent encore notre vie; les mémoires et les correspondances, qui offrent aux chercheurs l'inépuisable trésor de leurs rensei-

gnements; une collection des *classiques français*, dont on appréciait encore, même après l'admirable collection Hachette, les textes soignés, les notes utiles, les beaux caractères; tant d'autres livres où s'absorbe le labeur d'écrivains patients, qui tracent leur sillage en affirmant sans bruit la sérieuse beauté du travail utile et modeste. Charles-Jacques ne témoignait quelque estime qu'à la collection des ouvrages de sociologie, en raison de leur diffusion et parce que les journaux les citaient souvent : encore eût-il voulu qu'au lieu d'en réserver l'accès à des penseurs désintéressés comme Verrès, on l'ouvrît aux meneurs de la politique, aux orateurs, aux tribuns, aux parlementaires, aux ministrables; mais la direction en appartenait à Verrès, qui, ferme dans ses desseins, ne l'écoutait même pas. Surtout il réclamait la création d'un rayon nouveau, dont la publicité pût s'emparer. Il répétait :

— On ne s'occupe jamais de nous!

— Qu'importe, si nous vendons nos livres? répondait Denys; si notre fonds conserve sa valeur? si nos correspondants sont nombreux et solides? si la *Semaine* augmente son tirage?... L'affaire est bonne, nous faisons notre apprentissage, il s'agit avant tout de ne rien compromettre.

Charles-Jacques pinçait les lèvres et répliquait :

— Votre ambition n'est pas bien haute!...

Lui, rêvait d'être un éditeur mondain, qui imposât au siècle ses idées et son nom. Après avoir proposé sans beaucoup de conviction, et abandonné sans insistance un certain nombre de projets incohérents, il risqua celui qui lui tenait à cœur. Le hasard lui fournit l'occasion d'en lancer l'idée avec un air de spontanéité qui le nettoyait de toute apparence de calcul ou de préméditation.

Depuis longtemps, la maison publiait les albums du caricaturiste Romain, vieil ami de Marius Vadret. Au moment où Albrun et Rhèmes la reprirent, il y en avait justement un nouveau à l'impression : un recueil où, sous le titre du *Troisième sexe*, l'artiste avait réuni une série de planches raillant les récents triomphes de la femme. Cette fois, soit que le sujet le touchât davantage pour des raisons secrètes, soit qu'il eût subi l'influence du grand et terrible Forain et voulût mordre à son tour, il s'était départi de son habituel détachement : un défilé de figures grotesques, hargneuses, vulgaires ou stupides promenait le lecteur du cirque à l'atelier, de la réunion publique aux grands magasins, chez les

couturiers, dans les coulisses des théâtres ou sur les scènes des *music halls*, tandis que des légendes comiques ou féroces soulignaient comme autant de coups de griffes le sens de ces dessins déjà plus qu'éloquents. Un jour qu'on en feuilletait les épreuves en bavardant, Charles-Jacques s'écria, en se frappant le front :

— Voilà qui me donne une idée!...

Sans s'inquiéter du regard épouvanté de son associé, il continua :

— Pourquoi ne fonderions-nous pas une collection nouvelle, réservée aux œuvres des femmes?... qui s'appellerait, par exemple, *Le Panthéon féminin ?...* Le goût public est aux femmes : poétesses ou romancières, tout est pour elles, aujourd'hui!...

Inquiet, Albrun objecta :

— Ce n'est qu'un engouement passager...

Romain, au contraire, vint à la rescousse :

— Hélas! j'ai peur que non! C'est plutôt un signe d'universelle décadence. Voyez donc : un ouvrage signé d'un nom du théâtre, de la galanterie ou de la noblesse, est sûr de faire son chemin. Qu'il soit bon, médiocre ou mauvais, la presse le lance, l'opinion le porte, il s'impose, il réussit...

Encouragé, Rhèmes posa son doigt sur une

planche où l'on voyait, devant un tribunal de femmes, une avocate plaidant devant des juges femmes, pour un pauvre diable assis au banc des accusés entre deux gendarmes femmes, avec cette légende : « *L'âge de la femme.* »

— Vous l'avez dit, cher maître, nous y sommes.

— C'est regrettable, dit Albrun.

— Parbleu! approuva Romain, mais qu'y peut-on?... Jamais leurs histoires, leurs vanités, leurs ambitions, leurs toilettes, leurs âmes, leurs crimes n'ont eu tant d'attrait pour la foule; jamais elles n'ont exercé un pouvoir plus despotique sur tous les compartiments de la société : grandes dames ou faubouriennes, héroïnes des faits divers ou de la charité, actrices, fondatrices d'œuvres utiles, doctoresses, avocates, cochères, ballerines, suffragettes ou clubistes, elles tiennent le haut du pavé et nous éclaboussent en passant. Moi, je proteste : c'est mon métier de vieil ironiste, d'amant grincheux du passé. Encore leur sais-je gré de me fournir des motifs, à ces coquines! Mais vous, qui êtes jeunes, montez bravement dans leurs barques! exploitez cette nouvelle mode, pendant qu'elle dure!...

— Elle durera toujours autant que nous, dit Rhèmes.

Comme Albrun restait sceptique, Romain lui tapa sur l'épaule en disant :

— Allez-y comme les autres, mon cher! Il n'y a plus d'Hercule pour arrêter les Amazones...

Rhèmes voulut profiter de cet appui pour insister :

— Que dites-vous du titre, mon cher maître?

— *Le Panthéon féminin ?* Excellent! Tout à fait dans le goût du jour!

Albrun, soucieux, demanda :

— Mais qu'y mettrions-nous, dans ce Panthéon?

En guise de réponse, Romain poussa vers lui un autre de ses dessins : une armée de femmes, en pantalons, exécutaient tous les travaux du sexe fort, tandis que, dans un coin de la planche, un malheureux, barbu et enjuponné, donnait le biberon à un marmot chétif; la légende disait :

« *Statistique. — Du* 31 *décembre* 1925 *au* 31 *décembre* 1926, *le nombre des femmes occupées à des travaux utiles, pour la ville de Paris seulement, a passé de* 985.987 *à* 1.451.728. *Dans cette même période, le chiffre des naissances est descendu de* 295.206 *à* 10.918. »

— Allez! dit-il en riant, vous n'aurez que l'embarras du choix : elles n'ont jamais été si

fécondes, que depuis qu'elles n'ont plus d'enfants :

Charles-Jacques risqua :

— Nous pourrions avoir quelque chose de très bien, pour le lancement : *Dix ans d'amour*, par Jehanne d'Arboë.

— Une fameuse peste, celle-là! grogna Romain, qui n'était au courant de rien.

Charles-Jacques ne broncha pas :

— Mais non, fit-il, je la connais un peu. Elle a de l'esprit...

— Possible! concéda Romain, mais quelle rosse!... J'en sais quelque chose, moi : je l'ai vue débuter... Ce n'était pas hier, par exemple!... Et depuis, je l'ai retrouvée un peu partout,... partout où il y a du mal à faire, s'entend!...

De sa voix grasse de Montmartrois qui soulignait les termes crus, il se mit à détailler une de ces biographies de coulisses, de trottoir, de maisons louches, que traversent des scandales où se côtoient des noms de financiers marrons, de jockeys, de politiciens compromis, de mondains tarés, en égrenant un chapelet d'anecdotes vraies ou fausses, enjolivées par la chronique, déformées par les racontars. La figure de Jehanne d'Arboë s'en détachait comme dans une de ces charges à la plume où il est resté sans

rival, qui poussent les traits au grotesque sans perdre le fil de la ressemblance et font éclater sur les visages les écailles des lèpres intimes. Par moments, la figure de Rhèmes se crispait dans un effort d'impassibilité, ses yeux se chargeaient de haine ou de colère sous le voile des paupières à demi baissées. Mais Romain, bavard, continuait étourdiment, puisant à même dans ses inépuisables réserves de potins et de souvenirs, pétrissant ces ordures avec son bon rire de Parisien qui ne s'étonne ni ne s'indigne, et fait siffler l'ironie comme une fine cravache vigoureuse. Comme il s'arrêtait pour reprendre haleine, la voix blanche de Rhèmes lança :

— Eh bien! mon maître, croyez-vous que le livre où Jehanne d'Arboë racontera tout cela, à sa manière, passerait inaperçu?

— Comment donc! s'écria Romain, il aurait cent éditions.

— Possible! mais nous ne le publierions pas! déclara nettement Albrun qui s'agitait depuis un moment, gonflé d'indignation.

— Pourquoi donc? demanda Charles-Jacques.

Denys éclata : plus qu'à la vente, il tenait au bon renom de la maison. Que dirait Vadret, en voyant une telle marchandise passer sous le pavillon qu'il avait honoré? Est-ce qu'au lieu

de favoriser le succès de pareilles créatures, les honnêtes gens ne devraient pas se liguer pour leur barrer la route?

— Mon cher, nous en reparlerons, dit froidement Charles-Jacques.

Romain baissait l'oreille : il venait de comprendre, et s'apercevait que les mieux renseignés ignorent toujours quelque chose...

XIII

Vers la fin de septembre, les parties de tennis recommencèrent avec le retour des demoiselles Louson. Elles revenaient hâlées par le vent de mer, éclatantes de santé : Roberte, toujours correcte et froide, conservait ce regard insistant dont elle suivait les gestes d'autrui, cet air ennuyé qui déparait sa figure. Quant à Céline, ayant abondamment flirté dans la liberté des bains et des promenades, elle semblait plus ardente que jamais, toute chargée d'amour avec les yeux brûlants, la chair en fleur, un charme de rose épanouie qui s'offre au papillon. Et c'étaient de longues histoires chuchotées à l'oreille, où vibraient les baisers furtifs d'un bel

Argentin aux yeux de flamme : parti à la fin de la saison pour sa lointaine patrie, il avait juré de revenir au printemps; Céline, de son côté, avait juré de l'attendre; mais ses noms compliqués amenaient une moue un peu dédaigneuse sur les lèvres de Roberte qui, prudente, se méfiait de ce double serment. Les parties, en petit comité, manquaient d'animation. Parfois Louise accompagnait sa nièce, parce que l'oncle Emmanuel lui recommandait de marcher et de prendre l'air : bonne joueuse autrefois, elle s'isolait maintenant dans sa mélancolie, suivant à peine de ses regards dolents les coups où s'illustraient ses compagnes. Céline l'observait à a dérobée, avec une sympathie attendrie et curieuse, comme pour surprendre dans ses attitudes et derrière son front quelques-uns des secrets de l'amour. Roberte, au contraire, répr - mait mal une sorte de répulsion; M. Louson, qui venait parfois chercher ses filles, éprouvait dans son for intérieur un sentiment pareil : mais il n'aurait eu garde de l'avouer, même à Roberte, par terreur de compromettre sa renommée d'homme sans préjugés.

Ce fut donc au tennis qu'Albin et Jeanne-Jeannette se revirent, un des premiers jours d'octobre. Sans s'être prévenus, ils s'atten-

daient : Albin savait que Jeanne serait là; celle-ci, dès le matin, était certaine qu'il viendrait. Ils arrivèrent presque ensemble, doucement émus de la surprise pourtant escomptée, de cette joie anxieuse qui vous point comme une douleur quand sonnent les heures trop attendues. Jointe à la tiédeur du bel après-midi, cette émotion humectait leurs tempes, précipitait leurs haleines, détendait leurs muscles, leur enlevait toute envie de courir sur le terrain sablé. L'amour montait à leurs yeux, à leurs lèvres, sortait du fond d'eux-mêmes comme un effluve ou comme un parfum, chantait dans leurs moindres paroles, vibrait dans leur atmosphère, et ils s'avançaient l'un vers l'autre, poussés par la sourde force invincible qui prépare les générations. Mais Céline et Roberte étaient là, guettant toutes deux la minute où ce souffle d'amour passerait sur elles, l'une pour le cueillir comme une caresse, l'autre pour le repousser dans un frisson de révolte; il y avait aussi Louise, à qui Jeanne-Jeannette n'avait encore rien confié, et même un nouveau joueur, un gros garçon joufflu que les amoureux voyaient pour la première fois. Aussi se saluèrent-ils avec réserve, en échangeant, au lieu du cantique d'amour qui les exaltait, de banales paroles sur l'emploi des vacances ou

le temps qui restait au beau fixe. Albin dit :

— J'espère que nous jouerons presque tout l'hiver, comme l'an dernier!

— Oh! s'écria Céline, nous viendrons par tous les temps!... N'est-ce pas le seul moyen de se voir un peu?...

Son regard courut d'Albin à Jeannette, comme pour les unir; elle se mit à rire nerveusement; puis elle présenta le nouveau venu, M. Jean Liverogne. Il était trop lourd pour bien jouer, et allait paraître un peu ridicule. Ses mains molles maniaient la raquette avec gaucherie. Il manquait sans honte les coups les plus faciles. Il se moquait de sa propre maladresse, et regardait en riant ses balles s'en aller partout, sauf au but. En outre, il bavardait insupportablement, comme un ruisseau coule, à la manière de ces gens qui parlent d'autant plus qu'ils n'ont rien à dire, pour se régaler du son de leur propre voix; et il transpirait avec une regrettable abondance. Il appartenait à l'administration des finances : M. Louson venait de l'introduire chez lui en pensant que l'une ou l'autre de ses filles ferait sa conquête, car il passait pour un parti avantageux. Mais à cette heure, à côté d'Albin si svelte, élégant et comme éclairé par une lumière intérieure, le pauvre garçon man-

quait de toute espèce d'agrément, si bien que Céline, après l'avoir mesuré d'un regard sans complaisance, souffla dans l'oreille de sa sœur :

— A-t-il l'air assez bête, aujourd'hui?...

Celle-ci se réservait : le laisser-aller de ce joueur sans prétentions inquiétait ses goûts positifs d'ordre; mais elle n'était pas fille à juger un jeune homme à marier sur sa première impression.

On « tira », en faisant tourner les raquettes. Leur augure fut malicieux : elles associèrent Céline et Albin contre Jeanne-Jeannette et Liverogne, en éliminant Roberte. Celle-ci, au lieu de se rapprocher de Louise, assise devant la cabane avec un livre qu'elle ne lisait pas, s'installa à côté du filet, sous prétexte de juger les coups, et la partie commença sans entrain. Liverogne servait de travers, incapable de placer normalement ses balles : distrait d'ailleurs par la grâce de sa partenaire, il s'efforçait de nouer la conversation dans l'intervalle des jeux, et il fallait sans cesse le rappeler à l'ordre par d'impatients « *play ?* » De son côté, Céline, sans perdre un coup, posait adroitement à son compagnon mille petites questions à deux sens, avec des airs de sainte-nitouche très avertie qui la rendaient tout à fait piquante :

— Vous avez dû bien vous ennuyer cet été, monsieur Gressant?

— Mais non, mademoiselle. J'aime la campagne, ma famille, la maison de mon enfance.

— Ah! la maison de votre enfance!... On ne connaît guère ça, à Paris où l'on déménage tous les trois ans!... Mais le tennis?... Vous qui ne manquiez pas une de nos parties!... Comment avez-vous pu vous en passer?... Ou peut-être jouiez-vous avec vos sœurs?...

— Mes sœurs ne jouent pas : le tennis n'a pas encore pénétré jusqu'à l'*Olivette :* c'est une invention trop moderne pour nous.

— Trop moderne?... Oh! monsieur Gressant, vous n'êtes plus dans le train!... Il passe déjà de mode en Angleterre... Oui, oui, je le sais par un jeune homme de la République Argentine, que nous avons rencontré à la mer, et qui venait de Londres...

. . . .

— Où en sommes-nous, monsieur Gressant? Avez-vous compté?

— Trois-deux, je crois, mademoiselle.

— Comment, trois-deux? Nous avons au moins quatre jeux!... Dieu! comme vous êtes distrait, aujourd'hui!... Vous êtes encore à l'*Olivette*... Dites-moi, depuis quand êtes-vous rentré?...

— Depuis ce matin, mademoiselle.

— A la bonne heure! Vous avez pensé à nous dès le premier jour... Gentil, ça!

. . . .

— Cinq-deux, monsieur Gressant, nous allons gagner!... Jeanne-Jeannette a fait des merveilles, là-bas; mais Liverogne est par trop maladroit. C'est une vraie panne, ce garçon; il va nous gâter nos parties!... A propos, vous savez que cette pauvre Jeanne n'a pas quitté Paris de tout l'été?...

— Oui... c'est-à-dire... je crois bien qu'elle me l'a dit tout à l'heure.

Céline, la raquette sous le bras, riait en dedans de le voir s'embarrasser ainsi.

— Elle aussi a dû s'ennuyer, la pauvre fille!... Paris l'été, il paraît que c'est abominable!... Plus d'eau pour arroser les boulevards, des odeurs horribles partout, une chaleur de Sénégal!... Brrrr!... Ne trouvez-vous pas que son père est un barbare, de ne pas l'avoir envoyée à la mer comme tout le monde?... Notez que nous l'avions invitée avec nous, et qu'il ne lui a pas permis de venir... Il est d'une sévérité, ce M. Pralie!... Si notre père lui ressemblait, je ne sais pas ce que je ferais, moi!... Aussi je la plains de tout mon cœur!...

— Vous avez la pitié facile, mademoiselle.

— Oh! je suis une très bonne amie, monsieur Gressant!... Je vous assure!... Très fidèle... Complaisante, quand j'ai l'occasion de rendre service... On peut compter sur moi en toutes choses!...

En parlant ainsi, elle plantait dans les yeux du jeune homme ses jolis yeux gris, un peu moqueurs, encore plus tendres, qui précisaient : « Si vous avez besoin d'une confidente ou d'une messagère, eh bien! ne cherchez pas plus loin, je suis là! Et ne craignez pas de trahir un secret, cher monsieur! Je connais le vôtre, vous ne m'apprendrez rien!... » Mais cette complaisance le gênait : timide, d'une réserve un peu ombrageuse, très discret, il tenait à garder pour soi seul sa peine ou son espoir. Il répondit :

— Oh! j'en suis sûr, mademoiselle! et s'empressa de ramasser les balles, en criant son « ready! »

Deux nouveaux joueurs survinrent, les équipes se succédèrent : les raquettes, consultées chaque fois selon l'usage, s'obstinaient à séparer les amoureux, malgré les manèges de Céline impuissants contre le mauvais sort. Albin passa deux longues parties à côté de Louise : elle l'intéressait par son malheur, et il aurait voulu la connaître, attirer sa confiance ou sa sympathie;

mais il s'efforçait en vain de la gagner par la déférence de sa voix et de ses manières : Louise lui répondait à peine, sans un sourire, impuissante à fuir l'obsession qui l'isolait dans sa tristesse. Du reste, Albin ne parvenait pas à lui consacrer toute son attention, que les péripéties du jeu rappelaient sans cesse. Elles devenaient inquiétantes : comme par un fait exprès, c'était toujours Liverogne que les tours de la raquette associaient à Jeanne-Jeannette; et ce mauvais joueur s'en réjouissait avec indiscrétion. Bavard, empressé, il papillonnait avec des grâces de bombyx autour de sa compagne, dominait sa paresse pour lui ramasser ses balles, en suant à grosses gouttes, en sorte que la jalousie d'Albin s'éveilla : qu'était-ce que cet inconnu? depuis quand venait-il au tennis? qu'y faisait-il, avec sa maladresse? Il essaya d'interroger Louise : elle ne le connaissait pas. Alors il recourut à Céline, dans une pause entre deux parties :

— Mademoiselle, pouvez-vous me dire qui est ce nouveau venu?

L'espiègle, qui se baissait pour ramasser une balle, se releva vivement, en lui plantant ses yeux dans les yeux :

— Un jeune homme qui voudrait se marier, monsieur!...

Il eut un tel regard d'angoisse qu'elle regretta sa malice, et tâcha de la corriger :

— Rassurez-vous, c'est papa qui l'a amené, — pour Roberte!...

Mais le mal était fait : au lieu de la joie du revoir et de la chère espérance, les vrilles de la jalousie lui lancinaient le cœur...

Vers la chute du jour, M. Louson survint. Le jeu cessa, on ramassa les balles, on s'habilla dans la cabane; puis le groupe habituel, augmenté de Liverogne, se dirigea vers la gare d'Auteuil. Albin et Jeanne-Jeannette, sans s'être concertés, comptaient mettre à profit le trajet le long du viaduc, où l'on peut aisément s'isoler à deux, en accélérant ou ralentissant le pas. Céline, complice adroite, s'empara de Louise, qui aurait sans cela cheminé à côté de sa nièce; mais elle ne put attirer Liverogne. Celui-ci, tenace, ne lâchait pas sa partenaire, et s'obstinait à l'encadrer avec Albin de l'autre côté. Inexorable, inextinguible, il l'étourdissait de son babil, riant de son indiscrétion comme tout à l'heure de sa maladresse, sans s'apercevoir de la froideur de la jeune fille, ni de l'hostilité de leur compagnon qu'assiégeait la tentation de lui sauter à la gorge. Il fallut une nouvelle manœuvre de Céline pour écarter le fâcheux. Par

malheur, on approchait du but, Albin s'était énervé, le temps manquait pour les explications : à peine les amoureux purent-ils échanger quelques paroles, dont aucune n'exprima ce qu'ils sentaient.

— Nous n'avons même pas pu jouer ensemble! fit Albin, rempli d'amertume.

Jeanne répondit mélancoliquement :

— Non, nous n'avons pas pu!

Il la trouva trop résignée et dit, les lèvres amères :

— Vous aviez M. Liverogne...

Un simple regard lui répondit, si franc, si doux, si pur, que toutes ses pensées s'enfuirent. Il murmura :

— Pardon!...

Puis il reprit :

— Il n'y a rien de changé, n'est-ce pas?...

— Qu'est-ce qui pourrait changer? fit-elle avec un beau sourire.

— Mon père a promis de venir en novembre, pour... ce que vous savez... Puis-je avoir un peu d'espoir?...

Déjà troublée, Jeanne-Jeannette acheva de perdre contenance et balbutia :

— Je ne peux pas savoir encore...

— Pourtant, vous m'avez écrit que votre mère...

— Oui, ma mère s'occupe de nous... Mais c'est très lent; il y a tant de difficultés!... Je lui dirai que vous êtes de retour, et peut-être que la prochaine fois...

Elle laissa sa phrase en suspens.

— La prochaine fois?... dit Albin... quand?... S'il fait mauvais temps, par exemple?...

Ils s'aperçurent tout à coup que l'insupportable Liverogne s'était arrêté pour les attendre, l'air aimable, la bouche en cœur! Jeanne-Jeannette ne put répondre que par un geste vague : si le temps leur était hostile, comme les raquettes aujourd'hui, ils se reverraient Dieu sait quand, la semaine suivante, ou plus tard!... Le tramway de la Madeleine cornait pour le départ; Louise, debout sur la plate-forme, faisait des gestes inquiets : ils se séparèrent sans adieu, avec le sentiment d'une immense incertitude qui les enveloppait. En serrant la main d'Albin, qui montait avec Liverogne dans le petit tramway de Saint-Sulpice, Céline lui jeta un long regard compatissant, en murmurant tout bas :

— Pauvre monsieur Gressant!...

Il eut l'idée de redescendre, de se confier à cette amie un peu frivole, mais si charitable et si tendre, d'invoquer son aide, de la charger peut-être de quelque message. Mais déjà la voiture

s'ébranlait au trot régulier de son unique cheval, Liverogne l'étourdissait de questions sur Jeanne-Jeannette, et M. Louson emmenait ses deux filles dont les fines silhouettes encadraient son large dos noir, un peu arrondi.

Il n'était pas content, M. Louson, Liverogne ne s'étant occupé ni de Roberte ni de Céline ; et il mordait rageusement ses moustaches grises, en cherchant à s'expliquer cet échec sans humilier son orgueil paternel. Il n'eut pas besoin de chercher longtemps pour l'imputer à Jeanne-Jeannette. Un moment, il garda pour lui cette mauvaise pensée ; puis il céda à la tentation de se soulager en l'exprimant :

— Cette petite Pralie est décidément une effrontée coquette ! dit-il. Dès qu'un jeune homme surgit, elle s'en empare et ne le lâche plus. L'an dernier, c'était ce pauvre Gressant ; cette année, ce sera Liverogne. Du reste, elle perdra ses frais : ces jeunes gens sont de bonnes familles bourgeoises ; jamais ils n'accepteraient... les idées de Rémy Verrès !

Céline l'écoutait avec un imperceptible sourire gourmand et gouailleur ; Roberte semblait prête à l'approuver. Il continua :

— Vous savez ce que je pense des préjugés bourgeois : le temps en est passé, c'est convenu !

Mais nous n'entendons pas défendre le dévergondage, ah! non!... Et l'histoire de cette Louise, par exemple, est vraiment scandaleuse... Rentrée à la maison après dix jours de... Je ne sais que dire, car ce n'est pas de l'union libre... Comment voulez-vous qu'on appelle cela?...

La voix flûtée de Céline murmura :

— Une passade, papa!...

M. Louson leva les bras au ciel :

— Des mots pareils!... C'est sûrement cette petite Pralie qui vous les apprend!... Encore une qui finira mal, j'en suis sûr!...

Mais Céline lui prit le bras, d'un geste câlin, et tâcha de le rassurer :

— Sois tranquille, père!... Jeanne-Jeannette est sérieuse, sérieuse, sérieuse!... Oh! beaucoup plus sérieuse que nous!

— Parle pour toi, je t'en prie! dit sèchement Roberte.

Après avoir observé Liverogne tout l'après-midi, elle jugeait qu'il ferait décidément un mari très sortable. Froissée de l'avoir laissé si évidemment indifférent, elle commençait à soupçonner Jeanne-Jeannette de l'accaparer à tout hasard, comme une poire pour la soif au cas où Gressant abandonnerait la partie; et cette combinaison l'offusquait. Roberte, comme sa sœur lui di-

sait, serait un jour une petite femme très adroite, mais qui ne comprendrait jamais rien à l'amour!

Cependant, Jeanne-Jeannette était presque heureuse. Ce premier revoir, certes, ne répondait guère à son attente; mais elle se sentait si sûre d'être aimée, avec tant de ferveur! Cette jalousie même, si peu justifiée, si sincère, quel gage précieux et certain! N'était-elle pas plus éloquente que les plus tendres paroles? Et son cœur s'ouvrait comme un calice, débordant d'une compassion infinie pour la peine qu'elle avait faite sans le vouloir, tout épanoui dans la tendresse. Le nom du bien-aimé voltigeait sur ses lèvres : « Albin, Albin, Albin... » Bientôt, la tentation de le prononcer la saisit avec tant de force, qu'elle n'y put résister; et elle interrompit la mélancolique rêverie de sa jeune tante :

— Dis, comment trouves-tu ce M. Liverogne?

Louise eut un geste d'indifférence :

— Oh! quelconque!

Jeanne-Jeannette battit des paupières, sa voix trembla légèrement :

— Et M. Gressant?... Tu ne l'avais jamais vu, je crois?

Louise la regarda au fond des yeux, et répon-

dit de sa voix grave, où vibrait la douleur de sa récente expérience :

— Oh! très bien, mais prends garde! Dans notre situation, il ne faut se fier à personne...

Toute la joie de Jeanne-Jeannette s'évanouit.

XIV

Il y a des violents qui perdent leur force et leur action en cessant d'effrayer. Tel Pralie : détendu comme un ressort cassé par la révélation de son état véritable, il n'essaya pas de prolonger la résistance. En cessant de se prendre pour un maître, il tombait au rang d'esclave : sans transition, son despotisme brutal se réduisit au désir craintif de conserver une part de l'enfant qui n'était plus sienne, des biens dont un arrêt de justice risquait de le dépouiller. Seule, sa jalousie restait aussi passionnée ; mais il s'appliquait à la contenir, il la cachait, il la couvait, dans ses longs silences moroses, qu'on n'osait troubler. Jamais Pierrine n'aurait prévu une victoire si peu disputée : même, elle n'y croyait pas assez pour en

jouir, ayant tremblé trop longtemps devant ce vaincu. Du reste, à peine écarté cet obstacle, elle en voyait surgir d'autres, plus irréductibles peut-être : il fallait parler à Verrès, et avec lui, les choses se passeraient autrement qu'avec cet impulsif! Elle ne l'avait jamais craint, dans le sens où elle craignait encore Léonce; mais elle avait une peur extrême de l'affliger ou de lui déplaire. Ce sentiment l'arrêta jusqu'à ce que le retour d'Albin et l'approche de la visite de M. Gressant l'obligeassent à s'expliquer enfin.

On trouvait souvent Verrès inoccupé après le repas du soir, qui était toujours d'une extrême frugalité : un potage, un légume, un fruit. C'était l'heure où il laissait volontiers sa pensée errer à l'aventure ou se dissiper en rêverie; c'était celle aussi qu'il consacrait à Louise, si déprimée depuis son triste retour au foyer. Pour tâcher de la réconforter, il semait devant elle les pensées qui l'avaient aidé lui-même dans ses luttes ou consolé dans ses détresses. Il lui parlait des ressources de l'âme habile à tirer d'elle-même les baumes qui guérissent ses propres blessures, des caprices du destin prompt à restaurer la joie de vivre dans les cœurs que le désespoir a frôlés, de la vitalité des jeunes êtres qui se renouvellent comme ces rosiers dont les tiges coupées repous-

sent et refleurissent de mois en mois, tant que la tiédeur de l'année permet à la sève de remonter dans le tronc, de la noblesse qu'il y a pour l'homme à dominer sa souffrance et de la force qu'il puise dans sa volonté de la braver. A ces propos d'une généralité un peu brumeuse, il mêlait parfois des anecdotes de son passé que la fuite du temps avait embellies, et qui montraient, comme de vivantes enluminures, sa sérénité devant la douleur, sa confiance en la vie réparatrice, son joyeux courage, sa tranquille vaillance. La jeune femme l'écoutait en tâchant de sourire, d'un pauvre sourire désabusé qui semblait le muet démenti de cette sagesse où le naturalisme du savant moderne se mêlait au stoïcisme des vieux penseurs : hélas! toutes les vies pouvaient refleurir, — non la sienne; il y a des renouveaux de bonheur pour tous les êtres, — non pour elle; toutes les âmes blessées conservent un peu de foi, — elle pas; si le courage est facile aux forts, où sa faiblesse en puiserait-elle la provision nécessaire à son long avenir? Elle regardait son père de ses yeux tendres, elle se serrait contre lui la main dans la sienne, et elle songeait : « Quand cette chère voix se sera tue, quand ces yeux candides se seront fermés sans avoir aperçu le mal, quand je n'aurai plus

cette poitrine bien-aimée où me réfugier, je resterai seule avec le petit être qu'il me faudra nourrir, élever, soutenir, avec ce petit être dénué qui n'aura que moi dans le vaste univers! Au lieu d'être protégée, il me faudra protéger; au lieu d'emprunter de la force, il m'en faudra donner : où la prendrai-je?... Comment répandre la chaleur et la lumière, quand on n'a pas eu son rayon?... Cependant, d'autres épelleront jusqu'au bout le livre d'amour dont je n'aurai connu qu'une page souillée. Malheureuses ou blessées, elles pourront du moins compter sur le respect qui entoure les douleurs des épouses délaissées, des tristes veuves; moi, je ne suis ni épouse ni veuve, je suis... » Au terme de ces monologues, le mot cruel de l'oncle Emmanuel revenait lui tirer des larmes de honte : « Je suis une fille-mère... »

Cette soirée d'octobre était douce comme un soir de printemps. Louise et son père respiraient sur le balcon, où Mme Monnetier venaient de leur apporter des chaises, derrière les pots de géranium-lierre dont les dernières fleurs se fanaient. Silencieux, ils rêvaient dans la nuit que piquaient au loin, à des hauteurs inégales, par delà l'espace noir du cimetière, des points lumineux, dont les

uns restaient fixes comme des étoiles, dont les autres couraient çà et là comme des feux follets. Louise pensait à un jeu de son enfance, sur ce même balcon, devant ce même paysage nocturne d'où montait une même clameur confuse et sourde : elle jouait à demander ce que c'était que ces lumières allumées à tous les points de l'horizon. L'une ou l'autre de ses sœurs les lui expliquait : ici, rayonnant, l'Opéra ; là, les réverbères espacés des longues avenues droites qui entourent les Invalides ; puis, montant en gradins, ceux de la butte Montmartre, ou du Trocadéro éclairé pour quelque fête. Son père, quand elle l'interrogeait aussi, ne savait jamais répondre : depuis vingt ans qu'il laissait ses regards planer sur cette immensité, il ne distinguait ni les collines, ni les églises, ni les palais, ni les théâtres. Paris, étendu à ses pieds, c'était la Ville : une masse presque abstraite, un amoncellement presque idéal de maisons, d'édifices, de monuments qu'il distinguait mal les uns des autres, un obscur enchevêtrement de rues, de squares, de boulevards, de places, d'avenues où il se perdait aussitôt qu'il dépassait les limites de son quartier, et qui, d'en haut, se confondaient à ses yeux comme les vagues de la mer. Il est vrai qu'en revanche, il savait les noms des moindres

étoiles, de celles mêmes qui ne brillent pas plus que des étincelles ou des vers luisants; mais l'enfant n'y prenait pas plus d'intérêt que lui-même à ces scintillements terrestres : ces mondes trop lointains ne l'attiraient que par leurs noms symboliques; tout ce qu'elle souhaitait, c'eût été de savoir s'ils étaient habités par des êtres pareils aux hommes; or, son père, qui mesurait les étapes de leur marche séculaire, savait la place où ils seraient le lendemain et celle qu'ils occupaient la veille, et pouvait dessiner le tracé de leur route, son père ignorait cela comme elle!... A cette heure pensive où justement le ciel semblait vide et muet, Louise découvrait un sens singulier à ces souvenirs : ce pauvre illustre père connaissait une foule de choses qui n'aident pas à vivre, tandis qu'il ignorait celles qui guident nos pas; il marchait comme un voyant par les chemins du ciel, et buttait comme un aveugle aux pierres de nos sentiers; souveraine lorsqu'elle se mouvait dans l'espace, sa pensée perdait tout pouvoir dès qu'elle redescendait sur la terre. En réfléchissant aux maux que cette ignorance avait attirés sur elle, la crainte la saisit qu'il s'en aperçût quelque jour. « Ah! se dit-elle, qu'il reste parmi ses étoiles! que son esprit s'y répande et s'y réjouisse! qu'elles suffisent à ses rêves!

qu'elles lui cachent nos vérités!... » Et doucement, pour l'y ramener, si par hasard il songeait en ce moment aux choses de la terre, elle lui demanda :

— Papa, qu'est-ce que cette étoile qui vient de s'allumer là-bas... juste au-dessus du Trocadéro?

C'était Vénus. Elle brillait presque seule dans le ciel enténébré. Une randonnée de nuages l'emporta bientôt. Puis elle reparut. Louise murmura :

— Comme elle est belle, ce soir!... Oh! comme elle est belle!...

L'arrivée de Pierrine fit diversion : allait-on rester dehors ou rentrer? Pierrine dit :

— Il fait si bon...

Et l'on resta. D'abord, ce fut un bavardage amical, à bâtons rompus : on échangeait des nouvelles les uns des autres. Verrès fit l'éloge d'Albrun, qui se mettait sans peine au courant de la librairie, et travaillait avec un zèle admirable.

— Et Charles-Jacques? demanda Pierrine.

Verrès dut reconnaître que Rhèmes était un peu paresseux; il l'en excusa :

— Rien de plus difficile que l'apprentissage du travail, quand on a pris le pli de l'oisiveté. Du moins, il fait ce qu'il peut, il est plein de bon vouloir.

Un temps d'arrêt suivit; sauf Verrès, personne n'était convaincu du bon vouloir de Rhèmes. Pierrine dit, dans le silence :

— Écoute, père!... J'aurais quelque chose de grave à te dire.

Aussitôt Louise se leva :

— Je suis de trop, je pense.

Pierrine la retint : Louise n'était-elle pas, elle aussi, une victime du sytème? et donc, sans doute, une alliée?...

— Non, reste! Tu diras ton avis!

Et elle recommença le récit qu'elle avait déjà fait à Pralie, puis à l'oncle Emmanuel : l'idylle du tennis, la lettre d'Albin, les conditions de M. Gressant. C'étaient souvent les mêmes mots, presque les mêmes phrases; mais elle parlait sans assurance, comme quand on s'adresse à un auditeur mal disposé. Sans la nuit trop dense, elle aurait vu la figure de son père, toujours si bienveillante, changer d'expression, se tendre et devenir sévère, presque dure. Quand elle se tut, il ne répondit pas tout de suite. Il avait les jambes croisées, les mains jointes sur son genou, dans une attitude recueillie qui lui était familière. Son visage se rasséréna peu à peu; il dit avec son habituelle douceur énergique et tranquille :

— Tu sais, mon enfant, si je respecte la

liberté de chacun. Léonce et toi, certes, vous pouvez faire ce que vous croyez le meilleur : je n'aurai garde de vous gêner. Mais ne me demandez pas mon assentiment, c'est plus que je ne puis donner. J'arrive au terme d'une longue carrière : j'en ai consacré une part à défendre la liberté de l'union, qui sera, j'en ai la conviction profonde, une des assises de l'Humanité nouvelle. Comment changerais-je d'avis, sur une question pareille, en raison d'un fait personnel?

Louise saisit la main de sa sœur, qui se trouvait assise entre son père et elle, et la serra pour l'encourager. Une bouffée de musique apporta, de très loin peut-être, des notes disjointes. Pierrine, avec un léger frémissement, répondit :

— Ce n'est pas cela, père! Il ne s'agit pas d'une décision solennelle, d'une sorte de manifeste qui s'adresserait à tout le monde. Non, non! Il s'agit d'un cas particulier, d'une concession, si tu veux..., d'une concession sur le principe. Tu la ferais sans bruit, pour assurer le bonheur d'une de tes petites-filles. Voilà tout!...

Verrès secoua doucement sa tête obstinée :

— On ne peut pas faire de concession sur les principes, dit-il. Nous moins que d'autres, puisque nous sommes des combattants, et à certains égards des chefs. Songez à la campagne que

nous avons menée! Et bien d'accord, n'est-ce pas? puisque dès que vous avez pu réfléchir par vous-mêmes, toi et tes sœurs, je vous ai exposé les données du problème, et que vous l'avez résolu en pleine liberté, selon votre raison et votre conscience. Le mariage régulier d'une de mes petites-filles, sanctionné par mon aveu ou seulement par ma présence, ce serait le démenti de toute ma conduite : je ne puis me l'infliger à moi-même!

Il réprimait de son mieux l'émotion qui l'avait saisi dès les premières paroles de Pierrine; pourtant, sa voix s'échauffa quand il poursuivit :

— Suppose que la fille ou la petite-fille d'un des piliers de l'ordre établi veuille s'unir selon nos principes : crois-tu qu'il lui viendrait à l'esprit de demander l'autorisation de son père? Non, n'est-ce pas? Elle saurait trop bien à l'avance la réponse qui l'attendrait! Devant le fait accompli, le père pardonnerait par faiblesse, amour ou bonté : les pères pardonnent toujours. Mais son autorisation ou son approbation, — comment voudrais-tu qu'il les accordât?

Un silence suivit cette déclaration. Les lèvres de Verrès s'agitèrent comme s'il en répétait mentalement les termes, en les pesant. Il conclut :

— Vous êtes libres, je vous le répète; mais

l'exercice de votre liberté serait pour mes vieux jours quelque chose de plus qu'un grand chagrin.

Nul reproche n'eût ému Pierrine autant que cette fermeté qui voilait à peine une douleur si sincère. Elle ne répondit pas tout de suite : quelques paroles, — elle en était certaine, — dessilleraient les yeux de cet aveugle. Qu'elle racontât sa vie, ou ce qu'elle savait de celle de Josèphe, et l'utopie s'écroulerait. Mais quelle chute pour le croyant! quelle stupeur devant ces ruines! Et le courage lui manquait.

— Tu sais si nous t'aimons, père, dit-elle enfin, tu sais s'il nous en coûterait de t'affliger!... Tu connais le cœur de Jeanne-Jeannette : blâmée par toi, qu'elle vénère comme un Dieu, crois-tu qu'elle pourrait jamais être heureuse?... C'est pourquoi je voudrais tant obtenir une meilleure réponse!... Écoute! N'as-tu jamais pensé que ce qui convient à certains ne saurait convenir à tous?... Jeanne, vois-tu, a un immense besoin d'ordre, de régularité... Elle est une bourgeoise, — rien de plus! — une bonne petite bourgeoise toute simple... Est-ce son caractère ou son éducation qui l'a faite ainsi? Je ne sais pas... Je crois pourtant que c'est là sa vraie nature : elle est née fourmi, comme d'autres naissent cigales... N'en faut-il tenir aucun compte?... Faut-

il l'obliger à régler sa vie sur des idées et des opinions qu'elle ne partage pas?... Mais alors, où est la liberté?... Et puis, il n'y a pas seulement cela, il y a aussi les circonstances : ce jeune homme à qui je la donnerais avec tant de confiance, ce sentiment si beau, si pur qu'elle a inspiré, — et qu'elle partage, père! Car, je le vois, son cœur est pris tout entier... Faut-il donc l'empêcher d'être heureuse à sa guise, selon l'idée qu'elle a du bonheur?... Faut-il l'opprimer?... Ne serait-ce pas du fanatisme à rebours?...

Verrès avait gardé jusqu'alors la même attitude immobile, presque hiératique, écoutant de toute son attention, sans que son expression changeât; il se déplaça légèrement, remua son buste, inclina la tête et la releva; et il se mit à parler, lentement d'abord, puis avec plus de certitude et d'élan :

— Les bonnes raisons abondent : il y en a toujours. Le diable n'est-il pas logicien?... Mais, Pierrine, t'es-tu demandé ce que signifient les conditions imposées ou proposées par M. Gressant?

— Elles m'ont paru très simples, père.

— Moi, il me semble que, derrière leur sens propre, elles en ont un autre qui m'inquiéterait pour l'avenir de Jeanne...

Pierrine, surprise, chercha un instant sans trouver :

— Je ne le vois pas, dit-elle.

— Le voici : ta fille et son fils appartiennent à deux mondes différents, si irréductibles, qu'ils sont destinés à se heurter plutôt qu'à s'unir. M. Gressant, gentilhomme sans titre, descend d'une lignée presque féodale de propriétaires terriens : il a hérité ses principes de ses ancêtres, comme ses biens, comme sa maison. Il a une foi religieuse qui n'est pas la foi catholique, c'est vrai, mais qui peut être aussi oppressive, quand elle renonce au libre examen, son principe et sa raison d'être. Or, il y a renoncé, puisque, comme tant d'autres, il s'est soumis aux absolus de la morale chrétienne, et accepte sans les remettre en question les décrets de la morale sociale. Tout cela est respectable, je ne le nie pas, et forme un *bloc*, puisque ce mot s'applique à toutes les doctrines homogènes... Mais quoi! serais-je moins convaincu que lui? ou moins fervent? ou devrais-je admettre que mes opinions, parce qu'elles datent de moi, sont moins respectables que les siennes, parce qu'elles viennent de ses pères?... Non, non, j'y tiens d'autant plus que je les ai passées au crible de ma raison et de mon expérience. J'y tiens par tout ce

que j'ai de vigueur intellectuelle et de force morale! J'y tiens comme le paysan à son champ, comme le marin à sa barque, comme le prêtre à son crucifix!... Et tu veux que je les abandonne, pour répondre à cet homme à peu près en ces termes : « Vous êtes un adversaire, peut-être un ennemi; vos ancêtres, s'ils revenaient, me condamneraient pour ma liberté d'esprit; ils condamneraient mes enfants et petits-enfants au nom de toutes les lois qu'ils avaient forgées, dont nous avons eu tant de peine à briser le carcan. Vous-même, si vous le pouviez, vous rétabliriez pour nous les peines infamantes dont on frappait jadis ceux qui ne s'unissaient que dans l'amour, comme si l'amour, source de vie et de joie, était en soi-même quelque chose de coupable et de honteux. Eh bien! oublions ces luttes passées, ces persécutions où nous avons été, vous les bourreaux, nous les victimes : autorisez seulement votre fils à épouser ma petite-fille, selon vos rites, non selon les miens, et je proclame à la face du monde, de toute la force qui me reste, que vous êtes dans la vérité, moi dans l'erreur!... » Non, mon enfant, c'est trop attendre de moi!

Les ondes de sa voix, qui avaient monté peu à peu, s'en allaient à travers l'espace; sa pensée, ainsi que sa voix, tombait sur la ville allongée à

ses pieds; comme pour lui répondre, une sourde clameur s'élevait de cette étendue, un bourdonnement de ruche sonore, dont le labeur ne s'arrête jamais. Il se tut un instant, sans que Pierrine essayât de lui répondre; et il reprit, d'un ton plus apaisé :

— Si donc, M. Gressant vient me demander l'entretien que tu m'annonces, je lui dirai à peu près ceci : « Je n'entends vous imposer aucune condition, mais je n'en puis accepter moi-même. Discuter, à quoi bon? Il y a trop de choses entre nous : trop de temps, trop d'injustices, trop de cruautés!... Mes enfants sont libres : je n'exercerai nulle pression sur eux. Toutefois, ils ne peuvent vous suivre qu'en s'éloignant de moi; c'est sur mes conseils sans doute, mais librement, qu'ils ont choisi leur voie; l'ayant suivie jusqu'au point où nous sommes, j'estime qu'ils se doivent à eux-mêmes d'y persévérer. » Voilà tout ce que je pourrai lui dire.

A l'entendre parler ainsi, un immense découragement envahissait Pierrine : que pouvaient ses raisons contre cette raison qui s'en allait de déduction en déduction, comme un marcheur s'en va d'étape en étape, jusqu'au terme fixé à sa course?... Elle essaya pourtant de se débattre encore :

— Mais, père, que répondra M. Gressant?...

Nous-mêmes, comment veux-tu que nous acceptions la situation qui nous serait ainsi faite?... Tu n'es pas un homme ordinaire : nous te regardons comme un guide sûr, nous te vénérons, nous t'admirons, l'idée d'entrer en conflit avec toi nous serait intolérable.... Jeanne-Jeannette aimera mieux souffrir!

La main de Verrès se leva lentement, pour retomber sur ses genoux. Il resta pensif un moment, les yeux au ciel où de nouvelles étoiles s'allumaient de place en place, écoutant peut-être la secrète harmonie de la ville pleine de murmures et de l'infini silencieux; il dit :

— De tels conflits sont fréquents et féconds en douleur : il n'est pas en mon pouvoir de vous les épargner, puisqu'ils tiennent aux conditions mêmes de la vie sociale. J'ai tâché de vous armer pour les affronter : que pouvais-je de plus?... Quant à moi, je ne puis changer : aujourd'hui comme hier, dans l'ordre intellectuel, je crois raisonner juste; et dans l'ordre de l'expérience, aucun fait ne s'est produit autour de moi qui puisse ébranler mes convictions.

A son tour, Pierrine serra la main de Louise, qu'elle sentit fiévreuse et toute moite, et qui répondit faiblement à sa pression. La même tentation que tout à l'heure l'assaillit avec plus de

force : des paroles irrévocables tremblèrent sur ses lèvres, elle réussit à les refouler encore :

— Vraiment, père? demanda-t-elle en détachant ses mots... Vraiment?... Tu n'as rien vu qui puisse t'inspirer quelques doutes?...

Verrès secoua la tête avec confiance :

— Non, rien...

Au moment où ces deux mots tombèrent dans la nuit, il régnait un de ces silences soudains comme il s'en creuse parfois dans le brouhaha de Paris, un de ces silences passagers qui vous donnent pour trois secondes l'idée que la vie est arrêtée, ou pourrait cesser : c'est pourquoi Verrès entendit le bruit imperceptible des larmes que Louise se mit à verser.

— Tu penses peut-être à cette chérie? reprit-il. Oui, son malheur est le chagrin de ma vieillesse... A première vue, en effet, on croirait qu'il tient à notre système par quelque fragile lien. Mais regardes-y de plus près, Pierrine, et raisonne! La pauvre enfant s'est trompée dans son choix : nous avons partagé son erreur, ou nous avons été trompés comme elle. Qu'y a-t-il là qui ne se fût produit dans la plus stricte légalité? Cet homme eût-il été meilleur pour avoir pris devant le maire des engagements solennels? Et voici, Louise a du moins recouvré spontanément

sa liberté : les humiliations de la procédure n'ont pas aggravé sa douleur. Elle se rattachera donc plus aisément à la vie ; il y aura du bonheur et du soleil pour elle, comme il y en a pour tous ceux qui cherchent la justice en pensant au bien de tous plutôt qu'à des joies personnelles...

Il attira sa fille contre lui, très tendrement, en lui caressant les cheveux, ces fins cheveux d'un blond charmant qui ne l'avaient pas fait aimer ; et Louise sanglota plus fort. Elle pressentait à peine les vérités que comprenait déjà l'esprit plus mûri de Pierrine : jamais elle n'aurait trouvé de mots pour exprimer ce qui se passait en elle, mais sa douleur s'aggravait de l'aveuglement paternel ; ses sanglots se mêlèrent un instant au bourdonnement de Paris, qui montait de nouveau de l'espace autour d'eux ; puis ils s'apaisèrent, et leur léger murmure cessa de se mêler à la clameur lointaine.

— Pauvre petite ! reprit Verrès, c'est donc toi qui as tiré le mauvais lot !... Une sur quatre, serait-ce la moyenne du malheur ?... Mais Pierrine est heureuse, Hortense est heureuse, Josèphe aussi.... Quand je ne serai plus là pour t'aimer, chacune d'elles te donnera une part de son bonheur... Vois, Pierrine, vous êtes trois ménages unis où règne la concorde, avec des

enfants bien venus et prospères. On vous honore. Vos affaires réussissent. Si cruel qu'il soit, le malheur de cette enfant ne parle pas plus haut que vos trois bonheurs réunis.

...Ouvrirait-il jamais les yeux? Ah! quel réveil, s'il sortait un jour de ce sommeil peuplé de rêves!...

— O père, père! gémit Louise.

Elle n'expliqua pas ce cri où elle mit toute son obscure détresse de femme abandonnée, qui sent frémir dans ses entrailles l'angoisse des obscurs lendemains. Pierrine la devina, et frissonna d'impuissante pitié. Verrès dit encore :

— Puisque M. Gressant doit venir, attendons! Qui sait si nous ne le convaincrons pas? Il ne faut jamais désespérer des gens sincères...

XV

Les événements allaient bientôt parler le langage même que la piété de Pierrine épargnait à son père.

Sans conviction, Albrun avait fini par accepter l'idée du *Panthéon féminin*, en spécifiant que la collection resterait limitée à dix volumes, signés de noms connus. Et certes, le choix abondait dans la légion des femmes de lettres, qu'on s'adressât aux excentriques qui jonglent avec les secrets de leurs alcôves, ou aux laborieuses dont une renommée plus digne couronne l'effort efficace. Denys aurait préféré celles-ci ; il en indiqua plusieurs dont les noms assureraient au *Panthéon* un succès durable. Charles-Jacques promit de faire les démarches nécessaires. Il n'obtint que

de vagues promesses, et n'en apporta pas moins quelques jours plus tard, en même temps qu'un long roman signé d'un nom de seconde marque, les *Dix ans d'amour* de Jehanne d'Arboë. C'était un beau manuscrit, où se mélangeaient des encres de toutes les couleurs, assorties aux nuances de la pensée ou de la passion; des faveurs bleues en reliaient les feuilles de papier à la forme; familière avec tous les arts, l'auteur avait décoré les marges de fantaisistes enluminures; l'écriture était belle, ordonnée, régulière, fortement accentuée; le papier exhalait un parfum savant que le bon Denys eût été incapable d'identifier. Il le huma pourtant, en curieux qui se sert de tous ses sens pour se renseigner; les petits mouvements de ses narines donnèrent à son honnête figure une expression de gourmandise et de méfiance, telle que la pourrait prendre le visage d'un enfant à qui l'on offre un bonbon suspect.

— Ah! c'est le livre de cette dame, dit-il. Déjà!...

Il le soupesa dans sa main, et ajouta :

— C'est long!

— C'est très remarquable, affirma Charles-Jacques. J'en réponds!

Denys gardait son air dubitatif; comme il tournait les pages, certaines expressions, trans-

crites en rouge ou saupoudrées d'or, lui sautèrent aux yeux : *Les trilles de nos vertèbres frémissantes... Les cœurs spasmodiques... La fureur blême des étreintes...*

— Jehanne d'Arboë, objecta-t-il, c'est un nom qui n'a cours que dans la galanterie : Romain nous l'a dit. Pourquoi ces filles ont-elles la rage d'écrire ?

Charles-Jacques rit jaune, et dit :

— Ce ne sont pas leurs éditeurs qui s'en plaignent.

— Peuh ! fit Denys, il faudrait voir !

Et il conclut, comme à regret :

— Enfin, je lirai cela pour vous faire plaisir !

Sa méfiance, son air fermé, son dédain irritèrent l'humeur de Charles-Jacques, qui répliqua d'un ton cassant :

— Permettez ! c'est moi seul que regarde la question littéraire. Vous n'avez donc nul besoin de lire ce manuscrit : acceptez-vous de le faire imprimer ?

Jusqu'alors, Denys avait traité la chose avec une certaine légèreté ; et tout en causant, il remuait distraitement les papiers posés sur la table. Il se redressa pour répondre :

— Ma responsabilité est engagée comme la vôtre : j'examinerai ce livre.

— Eh bien, faites vite! J'ai promis une prompte réponse à Mme d'Arboë.

Sur ces mots, Charles-Jacques fourra dans sa serviette un paquet de lettres qu'il n'avait pas ouvertes, et partit comme s'il était fort pressé.

En déjeunant chez son traiteur habituel, Denys rumina cet entretien où il s'inquiéta de reconnaître le germe d'un conflit : son associé était irritable, autoritaire, impulsif; avec lui, un désaccord pouvait aisément dégénérer en querelle; tout était à craindre des soubresauts de sa volonté. Verrès étant venu vers quatre heures à la librairie, il voulut le retenir pour le consulter. Mais le vieil utopiste ne jugeait des gens et des choses que par rapport à ses théories. Il souhaitait que toutes les carrières fussent ouvertes aux femmes, tout en ignorant leurs récents succès dans les lettres : seuls, les livres d'Ellen Key lui étaient familiers, et il les admirait sans réserve. Il eût été plutôt favorable à l'idée du *Panthéon;* toutefois il se demandait si le fait de mettre à part les ouvrages féminins ne porterait pas atteinte au principe de l'égalité des sexes? Au surplus, il ne savait rien de Jehanne d'Arboë, dont il entendait pour la première fois le nom, qui lui déplut par sa consonance prétentieuse :

— Prenez l'avis d'Hortense, conclut-il; elle sera meilleur juge que moi.

Le conseil était superflu : Denys consultait son unie en toutes choses. Il emporta donc le manuscrit pour le lire avec elle le soir même. Il rentra fort tard, ayant prolongé son travail après le départ de ses employés. Les cris du petit Barthélemy, qui souffrait des dents, troublèrent le dîner : il fallut calmer l'enfant, le bercer, lui chanter des ritournelles. On ne fut tranquille que vers dix heures, et Denys était fatigué de sa longue journée.

— N'importe! dit-il, demain il y aurait autre chose. Je ne veux pas que cette affaire traîne. Au surplus, nous verrons bien vite ce que cela peut valoir.

Les deux unis se mirent à lire ensemble, sous la suspension de la salle à manger, où ils aimaient à veiller. Parfois, l'un ou l'autre soulignait de l'ongle une phrase contournée ou bizarre, ou la détaillait à haute voix et demandait : « Qu'est-ce que cela signifie, sais-tu? — Ma foi, non! mais il me semble que cela ne veut rien dire. » Les premières pages racontaient des souvenirs d'enfance : c'était insignifiant et maniéré, avec de petits tableautins simplifiés, en couleurs crues, des portraits d'une espièglerie assez drôle, des

réflexions alambiquées. Tout cela rapide, furtif, d'un certain agrément. Mais, très vite, on entrait au cœur du sujet. Ce fut alors la révélation soudaine d'un monde fermé aux gens paisibles qui voient à peine, de loin, s'en projeter les ombres falotes à la fausse lueur des journaux, des romans, du théâtre ou du Palais. Ils ne comprenaient pas tout, l'auteur multipliant les allusions à des « histoires » qui avaient couru Paris, mais qu'ils ignoraient. Pourtant, ils reconnurent par ci par-là des noms à peine déguisés, dont plusieurs compromis avec éclat dans les scandales des derniers lustres : ceux d'un ancien ministre, bouc expiatoire dans l'affaire des mines de Madagascar, d'un peintre qu'enveloppait une légende de pratiques occultes et de mœurs suspectes, d'un sculpteur dont l'indiscrétion célèbre attirait des modèles empressés à exposer leurs formes, d'un duelliste, membre accoutumé des jurys d'honneur, qui plastronnait avec tant d'audace sur son passé que nul n'en osait parler à voix haute. Des mondains dont la gloire restait confinée dans les cercles ou les grands bars, des femmes cotées comme des pouliches dont elles prenaient les surnoms, des parvenus vaniteux et grotesques, des rastaquouères affublés de grades et de titres, complé-

taient une galerie dont les hontes, les travers, les passions et les vices étaient pris sur le vif avec une espèce de talent précieux, gavroche, inculte et raffiné. Les phrases dévertébrées, aux membres amputés, tordus ou convulsés, tantôt allongées en d'inextricables enchevêtrements d'incidentes, tantôt raccourcies et comme tailladées à brusques coups de plume, exhalaient un relent d'eau de toilette et de pâtes de beauté, et se bousculaient entre elles avec des allures de culs-de-jatte en dispute. En somme, c'était banal et prétentieux, misérable et frelaté, clinquant, malpropre, pailleté. Denys, la tête dans ses mains, s'écriait de temps en temps :

— Mais qui, qui cela peut-il intéresser?...

Hortense, la première, pressentit la vérité.

— Cette femme tient Charles-Jacques, c'est certain! murmura-t-elle.

Denys se récria :

— Serait-ce possible?...

Craignant de soupçonner à tort, il chercha des explications plus favorables :

— Tu sais à quel point ce pauvre Rhèmes est snob!... Son idée fixe, c'est que nous devenions une librairie à la mode, une maison bien parisienne : peut-être se figure-t-il sincèrement que des livres pareils mèneraient à ce but.

En parlant ainsi, il se rappelait l'insistance de son associé; et comme Hortense semblait surprise de ce doute où il se cantonnait, il convint :

— J'aurais dû en avoir l'idée!

Ils reprirent leur lecture : les mêmes anecdotes recommençaient dans le même style, avec de nouveaux personnages si pareils aux précédents, qu'on les eût dits tous calqués sur un même type, presque identiques, comme leurs habits, leurs cravates, leurs boissons, leur argot. Mais ils n'avaient plus envie de rire, ni de la langue ridicule, ni des histoires saugrenues, sentant bien que si Charles-Jacques défendait un tel livre, ce ne pouvait être que sous l'emprise de l'auteur; et une crainte sourde leur venait de ces pages perfides.

— Pauvre Josèphe! fit Hortense, que la richesse lui coûte cher!

Denys ne la contredit pas : il se rappelait certains propos de Rhèmes, certaines réticences de Josèphe, commençait à pressentir le lien qui rattachait la formation de leur société à cette inquiétante aventure, et le péril qui planait sur eux.

— En tout cas, reprit-elle, ce livre ne peut paraître chez nous!

— Sois tranquille! s'écria Denys. Je ne le publierai jamais, quoi qu'il en coûte!...

Et ils refirent le paquet, avec les mêmes plis, dans un même sentiment de méfiance et de peur, sûrs tous deux que des surprises en sortiraient...

L'orage éclata dès le lendemain. Charles-Jacques vint à la librairie un peu plus tôt que d'habitude, avec sa serviette en peau de truie, à serrure d'argent, sa boutonnière fleurie, son air affairé. Le manuscrit, empaqueté comme la veille, l'attendait sur son bureau. Denys le lui montra du geste, et dit :

— Nous ne pouvons publier ce livre, c'est impossible.

Bien qu'il se fût promis de garder son sang-froid, il avait pris, malgré lui, un ton cassant, presque agressif. Rhèmes changea de visage, posa la main sur le manuscrit comme pour le défendre, et répondit :

— Vous figurez-vous que je n'aie rien à dire ici?

— Vous avez votre part dans la direction, je le sais; mais, pas plus que moi, vous n'êtes maître absolu : d'autres intérêts que les nôtres sont engagés; il nous est interdit de les compromettre.

Rhèmes, debout, riposta :

— Je m'occupe de les assurer.

— Pour les assurer, nous devons, avant tout,

rester une maison honorable. Nous ne pouvons éditer n'importe quoi, — n'importe qui.

— Nous devons être de notre temps, nous mettre au pas, chercher le succès où il se trouve.

— Quel succès cherchez-vous donc, si vous comptez pour l'attirer sur de telles œuvres, sur de tels noms?... Voyons, Rhèmes, s'agit-il de faire autour de notre firme un bruit de mauvais aloi, ou de restaurer une honnête maison et d'en faire quelque chose de solide et de sain?

Rhèmes ricana :

— Solide?... Sain?... Est-ce qu'il y a encore quelque chose de sain? est-ce qu'on fonde quelque chose de solide, aujourd'hui?... On ne construit plus qu'en stuc et qu'en papier mâché!... Nos architectes ne connaissent que le faux marbre et le faux bois, nos peintres usent de couleurs qui ne durent pas dix ans; quant aux livres que nous publions, autant en emporte le vent!...

— Si vous croyez cela, — pourquoi faites-vous de la librairie?

— Parce que cela me plaît.

— Pour faire ce qu'il vous plaît, il faudrait que vous fussiez seul en cause.

— Je suis ici chez moi : n'ai-je pas fourni la moitié du fonds social?

— L'autre moitié compte aussi : je la représente. La maison n'est pas là pour aider à vos plaisirs : elle est un bien commun, l'avenir de nos enfants...

Charles-Jacques saisit le mot comme au vol, en raillant :

— Nos enfants?... Mais ils ne sont pas à nous, mon cher, ils sont à nos femmes, — je veux dire à nos unies...

— Les miens sont à moi!

— Auriez-vous triché pour les reconnaître clandestinement?...

— Vous le dites : je les ai reconnus...

— Je m'en doutais : cela vous ressemble... Quelle comédie, si Verrès le savait! Il vous maudirait comme les pères classiques maudissent les amants de leurs filles!... Ah! Lovelace à rebours que vous êtes... Don Juan de la régularité!... Moi, j'ai suivi la consigne point à point : aussi suis-je libre comme l'air, vis-à-vis de ce monde-là!... Pas le plus petit lien légal! Pas la moindre attache avec l'état civil! Verrès est le père de ma maîtresse, ni plus ni moins.

— Rhèmes!...

— Vous et moi, nous sommes des associés, non des beaux-frères. Depuis quelques semaines, nous avons par hasard des intérêts communs.

Encore est-ce bien sûr? Je me le demande, en voyant combien nos idées diffèrent!... Vous pensez à des lendemains dont je n'ai cure; vous voulez fonder je ne sais quoi pour je ne sais qui. Qu'est-ce qu'un modèle d'époux et de père comme vous est venu faire dans ce monde d'anarchistes, où les filles seules ont du bon? Moi, j'y ai trouvé quelque plaisir; je l'ai pris, c'est parfait. Je commence à m'en fatiguer!

Charles-Jacques parlait avec une agitation singulière : tiraillée par ses tics, sa figure devenait affreuse, comme si elle reflétait les ravages d'une âme démontée; et ce flux de paroles, que saccadait sa voix, trahissait à demi quelque décision déjà prise, qu'il cachait encore.

— Ce que je retiens de tout cela, fit Denys après une pause, c'est que l'auteur de ce livre vous touche de près.

— J'admire votre clairvoyance.

— Moi, votre cynisme.

Charles-Jacques corrigea :

— Ma franchise!

— Tranchons! S'il en est ainsi, je céderai moins que jamais. Ce n'est plus seulement la bonne renommée de la maison que je défends contre vous, c'est la dignité de la famille...

Au mot de famille, Charles-Jacques éclata :

— Laissez-moi donc tranquille, avec votre famille!... Où diable avez-vous vu que nous soyons une « famille »? Nous sommes un pullulement d'individus, une basse-cour, une nichée, une garenne! Il n'y a rien qui nous retienne ensemble. Nous avons rencontré des jeunes filles aimables, qui furent jolies. Elles nous ont plu. Leur père naturel tenait absolument à les livrer sans garantie. C'était sa religion, à ce bonhomme. Eh bien, nous avons communié, — voilà tout!

Denys, indigné, se leva à son tour :

— Comment, voilà tout... Vous oubliez que des enfants sont nés!

— Dame! ainsi le veut la nature.

— Leur présence suffit à sanctionner nos unions.

— Il y a pas de sanction sans lien légal.

— Nous sommes responsables de leur existence. Nous leur devons...

— Leur entretien? j'y pourvoirai.

— Ce n'est pas assez. Nous sommes engagés envers leurs mères.

— On n'est jamais engagé avec les femmes!

— C'est un système : ce n'est pas le mien.

— Souffrez que je m'en accommode.

— J'ai le droit de juger... Et puis, il y a Verrès, ce grand honnête homme! Nous avons fréquenté sa maison, écouté ses leçons : nous sommes ses disciples.

— Je fais mes réserves.

— Il est trop tard. En nous prêtant à la cérémonie qu'il a instituée...

— ...Nous avons flatté sa douce manie.

— Non! Nous avons assumé le devoir de lutter pour ses pensées, d'en montrer par nos actes la grandeur et la pureté. Nous en avons pris l'engagement solennel...

La voix ironique de Rhèmes lança :

— Vous avez vu comment Gagnery l'a tenu.

— Prendrez-vous modèle sur ce misérable?... Pour moi, je tiens toujours ce que j'ai promis.

— Comment donc? Mais vous-même, vous avez triché!

Denys resta un instant démonté, jusqu'à ce qu'il eût compris l'allusion :

— Parce que j'ai reconnu mes enfants? s'écria-t-il. Oh! c'est pour des raisons pratiques qui ne touchent pas au principe!... Sommes-nous donc hors de la nature parce que nous vivons en dehors de la loi?... Mais ce n'est pas la loi, c'est la nature même qui nous ordonne d'être fidèles à nos femmes, dévoués à nos en-

fants!... Nous sommes des pères : ces petits êtres sont issus de nous...

Rhèmes interrompit, gouailleur :

— On n'est jamais sûr!

Denys le foudroya d'un regard qui le fit presque rougir :

— Taisez-vous!... Nos femmes ne sont pas des épouses, mais vous savez bien qu'elles ne sont pas des filles!... Vous savez ce qu'elles valent et ce que nous leur devons. Elles nous ont donné leur jeunesse, leur beauté, tout ce qui fait la douceur et la dignité de la vie. Elles sont bonnes, dévouées, fidèles. Ce sont de vraie femmes, au meilleur sens du mot, d'admirable compagnes, des mères parfaites. N'est-ce pas tout cela qui rend nos unions sacrées? Les formules, les signatures, la cérémonie, les engagements solennels, que c'est peu de chose! La commune volonté de deux êtres joignant leurs corps et leurs âmes, voilà ce qui fait l'union : quand les enfants sont venus, la sanction est complète, l'union scellée indissolublement.

Il avait parlé avec une émotion croissante, comme s'il défendait, en même temps que les idées de Verrès, une conviction chère et passionnée.

— Ce n'est pas très nouveau, ce que vous

dites là, répliqua Rhèmes en baissant le ton. J'ai déjà entendu quelquefois ces propos, et d'autres pareils, autour de Verrès... Mais moi, j'ai besoin du lien légal pour me croire marié! La cérémonie de Verrès ne m'a jamais impressionné autrement que celle du *Bourgeois gentilhomme*. Quant à ses idées, elles sont si ridicules, que... Au surplus, ne les discutons pas! Je ne vois aucun lien entre cette question philosophique et la petite affaire littéraire qui nous divise.

— Il existe pourtant, dit Albrun; je vous le montrerai. L'occasion s'est offerte d'entreprendre une œuvre commune : aussitôt, tous les membres de la garenne que nous sommes se sont empressés d'y apporter leur concours...

— Pas tous : il y en a qui se sont défilés.

— Vous-même, en tout cas, n'avez-vous pas donné l'exemple, et largement?

— J'avais mes raisons pour cela!

— Les autres les ignorent. Cependant, ils sont accourus à l'appel... Leurs parts sont moindres?... N'oubliez pas que les sommes qu'ils ont fournies représentent, pour eux, davantage, parce qu'ils n'ont pas votre fortune... Allez! leur participation a témoigné d'un bel esprit de

solidarité!... Je pense au docteur, avec qui nous n'avons pas le moindre lien de parenté légale, et qui s'est montré si généreux... Vous êtes le grand capitaliste de l'affaire, c'est entendu! Mais vous n'y courez aucun risque : une catastrophe ne compromettrait pas votre bien-être; la bonne marche de la maison n'y ajouterait pas beaucoup. C'est pour cela, sans doute, que vous parlez avec une telle légèreté. Voyez comme il en est autrement pour vos associés! Pour moi, c'est le pain quotidien de mon ménage, c'est l'avenir de mes enfants qui est en jeu, puisque j'ai quitté mon emploi et versé le peu que j'ai dans l'entreprise. De même pour cette pauvre Louise, puisque son père et son oncle nous ont confié le petit capital qu'ils comptaient lui laisser. Et pour ces deux vieillards, c'est une sorte d'assurance prise pour leurs vieux jours. Ne sentez-vous pas que la maison n'est pas à nous, qu'elle est un bien commun dont on nous a remis l'administration, qui doit nous être d'autant plus sacré que nous savons combien d'existences en dépendent?

Que pouvaient ces arguments de brave homme contre un égoïste, esclave de ses caprices? Charles-Jacques répliqua froidement :

— Raison de plus pour la renouveler!

Le doigt accusateur de Denys se leva contre le manuscrit :

— Vous savez que ce mauvais livre ne pourrait que la discréditer.

— Si je savais cela, je l'aurais refusé.

— Vous n'êtes pas impartial : voulez-vous que nous le fassions juger par un tiers ?

— Non. J'ai des raisons personnelles pour le publier ; donc il paraîtra !

— Je vous répète que je n'y consentirai jamais !

— Il le faudra pourtant : j'ai reçu le livre, ma parole est engagée.

— Si même il était bon, je tiendrais à honneur de l'écarter après ce que vous m'avez fait entendre. A plus forte raison puisqu'il est détestable !

— Cela ne vous regarde pas. Suis-je ou non directeur littéraire de la maison ?

— Vous n'avez pas pour cela le droit de la compromettre.

Ils étaient debout, tendant leurs bustes l'un contre l'autre, par-dessus les tables qui les séparaient. Un commis, ayant heurté sans qu'ils l'entendissent, entr'ouvrit la porte, les vit ainsi, rouges, excités, prêts à la violence, et se hâta de disparaître.

— Je vous forcerai de respecter notre contrat ! cria Charles-Jacques.

— Par arrêt de justice ?

— S'il le faut !

— Essayez ! Assignez-moi ! Plaidez cette mauvaise cause ! Soutenez que Mme d'Arboë a du talent et que vous la défendez par amour des lettres ! Je vous attends !

Les éclats de leurs voix remplissaient la pièce.

— Je trouverai d'autres moyens ! affirma Rhèmes.

— Lesquels ?

— Je tuerai la maison... J'exigerai sa liquidation...

Albrun pâlit : son associé était en mesure d'exécuter cette menace. Il se contint, et dit d'un ton soudain plus mesuré :

— Croyez-moi, Rhèmes, ne vous obstinez pas ! Vous demandez une chose impossible : vous le comprendrez quand vous serez de sang-froid. Nous ne pouvons pas recevoir ce manuscrit... Nous ne pouvons pas !... S'il vous est trop pénible de le refuser, laissez-m'en le soin : j'y mettrai de la politesse...

Rhèmes, d'un geste violent, prit sous son bras l'objet du litige :

— Non, je l'emporte, conclut-il. Je veux que

vous me le redemandiez. Vous avez quarante-huit heures pour en prendre votre parti!

Et il sortit, en bousculant le commis qui stationnait derrière la porte.

XVI

Jeanne-Jeannette à Monsieur Gressant.

« Monsieur,

« Vous serez peut-être surpris de la liberté que je prends de vous écrire. C'est que je n'ai pas le courage de dire moi-même à M. Albin ce qu'il doit savoir, parce que je sens que c'est la fin du rêve que nous avions fait ensemble; et je pense qu'il souffrira moins de ces tristes choses si c'est par vous qu'il les apprend. Comme vous le verrez, rien de ce qui est arrivé n'est de ma faute; pourtant cela retombe aussi sur moi; et je vois bien qu'il n'en pourrait être autrement.

« Dans la lettre que M. Albin m'a écrite au

mois d'août dernier, il m'expliquait que la bonne réputation de notre famille vous avait rendu plus favorable à nos projets, quoique vous soyez l'adversaire des idées de mon cher grand-père sur l'union libre. J'avais d'abord à peine remarqué ce passage; mais en le relisant, je m'étais mise à me tourmenter, à cause de ma tante Louise qui venait justement d'être abandonnée après quelques jours d'union. Vous comprenez, monsieur, je pensais que si vous saviez cela, vous auriez peut-être une autre opinion, à cause toujours de cette différence d'idées qu'il y a entre vous et mon grand-père. C'est pourquoi j'en ai parlé dans ma réponse à M. Albin, pour que vous n'ignoriez rien! Malgré cela, M. Albin a continué à m'envoyer des cartes illustrées, et je me suis tranquillisée. Et puis, à la rentrée, il est revenu au tennis, il a rencontré ma tante Louise, il a causé avec elle, il a pu voir comment elle est, et que si elle est dans la peine, elle n'a pourtant rien à se reprocher! Alors je n'y pensais plus, ou je me disais : Tous nos ménages marchent bien, et il ne faut rien conclure de ce malheur, que ma pauvre tante ne méritait pas! Quoique je connaisse peu le monde, j'ai entendu dire qu'il en arrive de pareils, même entre gens mariés : peut-être pas en province, monsieur,

mais à Paris, qui est si grand et où il se passe tant de choses!

« Mais voici qu'il survient dans notre famille une nouvelle catastrophe, beaucoup plus pénible encore et plus grave! Je n'en connais pas les détails, monsieur, parce qu'on ne m'a pas tout raconté, et puis parce que cela touche à des questions d'intérêt compliquées que je ne puis comprendre; mais je pense que, quand vous saurez ce qui est arrivé, vous estimerez qu'il ne faut pas que M. Albin me revoie, et que lui-même, peut-être, ne voudra plus me revoir. Et j'aime mieux qu'il apprenne ces choses de moi, par votre intermédiaire, que par les propos des gens qui vont tout déformer. De cette façon, du moins, il saura que je tiens par-dessus tout à la vérité, et me gardera son estime.

« Peut-être vous avait-il raconté qu'une autre de mes tantes, la seconde, est unie à un M. Rhèmes, qui est très riche. Ils ont cinq enfants, monsieur! et ma tante Josèphe est une bonne mère et une bonne femme, je vous assure! Jamais personne n'a rien pu dire contre elle, et si vous la connaissiez, vous sauriez comme elle est dévouée aux siens, laborieuse, économe, attentive à son ménage! Quant à M. Rhèmes, je croyais qu'il l'aimait beaucoup : sans cela, pour-

quoi l'aurait-il demandée à mon grand-père? Il n'aurait pas eu de peine à trouver une femme aussi riche que lui! Par malheur, il s'est associé avec d'autres membres de la famille, entre autres M. Albrun, l'uni de ma tante Hortense, pour racheter une librairie dont vous avez peut-être entendu parler : la librairie Vadret, dont le chef était un ami intime de M. Albrun.

« Il y a mis plus d'argent que les autres, qui ne sont pas riches comme lui, tant s'en faut, et c'est de là qu'est venu tout le mal! Il partageait la direction de la maison avec M. Albrun, et il paraît qu'ils ne se trouvaient pas d'accord. Et voilà qu'un jour, il a voulu forcer M. Albrun à publier un livre d'une vilaine femme dont il avait fait la connaissance. M. Albrun a refusé, parce que le livre était mauvais (à ce qu'il dit), et aussi à cause de cette femme, et parce qu'il prenait, naturellement, le parti de ma tante Josèphe. C'est ainsi que la dispute a éclaté. Alors, monsieur, je ne sais pas bien ce qui s'est passé, parce que ce sont des affaires et je n'y connais rien. Mais ce qu'il y a de terrible, c'est que M. Rhèmes est parti, en abandonnant sa famille comme s'il ne l'avait jamais connue, comme si ses enfants n'étaient pour lui que des étrangers! Les voilà donc sans ressources, à la

charge de mon grand-père, et ma pauvre tante est si malheureuse!

« Vous comprenez, monsieur, dans quel désarroi nous sommes maintenant! D'abord à cause de ma tante Josèphe et de ses enfants, dont la situation est d'autant plus affreuse qu'ils étaient accoutumés au bien-être et à la richesse, mais aussi parce que nous ne savons plus que penser ni croire! Oui, c'est comme si un grand brouillard nous enveloppait tous! Mon pauvre grand-père, surtout, fait pitié : il ne parle pas, mais on voit bien que toutes ses idées sont bouleversées! Il va convoquer un conseil de famille, pour chercher les moyens d'aider ma tante Josèphe et de nous défendre contre M. Rhèmes, qui veut encore nous ruiner tous en nous forçant à vendre la librairie. Et j'ai bien peur d'ajouter un nouveau chagrin à ceux de mon grand-père : maman lui avait annoncé votre visite, qu'il attendait pour prendre une résolution définitive. Quand il verra que vous ne venez pas, il comprendra que c'est à cause de cette espèce de scandale, et maman croit que ce sera pour lui le dernier coup : car mon grand-père est si bon, que s'il tient par-dessus tout à ses idées, il désire aussi que nous soyons heureuses! Maman ne m'avait pas raconté toute sa conver-

sation avec lui, et je me doutais un peu que cela n'allait pas très bien. Quand elle a appris le départ de M. Rhèmes et tout ce qui s'ensuit, elle m'a dit : « Ton cher grand-père ne semblait pas disposé à entrer dans nos vues, et je ne sais vraiment pas ce qui serait sorti de son entretien avec M. Gressant ; mais, après une banqueroute comme celle-là, je ne vois pas comment il pourrait s'obstiner encore ! Seulement, c'est trop tard, et il n'y a plus qu'une chose à faire : avertir M. Albin de ce qui s'est passé, pour qu'il reprenne sa liberté ! » — Vous le voyez, monsieur, nous avons eu ensemble la même pensée, maman et moi ! Nous sommes toujours d'accord, toutes deux : c'est une grande consolation pour moi, quoi qu'il puisse nous arriver dans l'avenir ! C'est aussi en causant avec elle que j'ai eu l'idée de vous écrire plutôt qu'à M. Albin : peut-être M. Albin pourrait-il croire que nous avons encore de l'espoir, ou que nous serions disposées à nous passer de votre assentiment : et après de pareilles choses, monsieur, une telle idée nous viendrait moins que jamais ! Je vous prie donc de lui expliquer tout cela, comme vous le jugerez bon, de manière qu'il en souffre le moins possible. Je n'irai plus au tennis, ni chez les demoiselles Louson où je le rencontrais quelquefois, ni au

cours du professeur américain s'il y en a un cette année! Et je voudrais qu'il sût pourquoi il ne me verra plus nulle part, et que ce n'est pas parce que j'ai changé de sentiment : s'il avait ce soupçon, je crois que je ne pourrais pas le supporter! Je comprends que c'est fini, voilà tout! Si je le revoyais, monsieur, cela me ferait trop de peine de le lui dire, et peut-être à lui aussi de l'entendre! Donc, mieux vaut avoir du courage tous les deux, et renoncer sans se plaindre à ce qui ne peut pas être. Maman me dit que c'est souvent ainsi, dans la vie : on se figure qu'on touche au bonheur ou qu'on va réaliser son rêve, on fait toutes sortes de beaux projets, on a toutes sortes de belles espérances; quand on pense aux obstacles, on se dit : « Eh bien! nous serons les plus forts! » Et voici qu'il arrive quelque chose qui vous arrête, qui vous brise! On n'a fait aucun mal, on n'a aucun reproche à s'adresser, n'importe! le bonheur s'enfuit, on n'a plus rien à espérer! Ah! si mon pauvre grand-père avait su comment tout cela finirait! Maman dit que c'est peut-être lui qui est le plus malheureux, parce qu'il perd son idéal, l'idéal de toute sa vie!

« Je vous prie de me croire, monsieur, votre bien respectueuse

« JEANNETTE PRALIE. »

XVII

Impulsion soudaine ou trahison préméditée, le coup de tête de Rhèmes renversait l'équilibre de la famille. Il fut exécuté sans ménagements, avec cette grossièreté brutale dont usent volontiers, dans leurs caprices, les favoris de la fortune : le même jour, en même temps qu'il intimait à Josèphe l'ordre de quitter l'hôtel, sans un mot des enfants qu'il effaçait ainsi de sa vie, Charles-Jacques signifiait à Denys qu'il demandait la liquidation de leur société. Sans doute, l'acte social assurait aux associés la faculté de racheter les droits du partant ; mais cette clause se trouvait ici presque illusoire, Charles-Jacques ayant fourni la moitié du capital qui n'aurait pu se constituer sans lui. D'autre part, une liquidation

survenant si peu de temps après le changement de la raison sociale, serait nécessairement désastreuse. Tous en souffriraient : Albrun plus que les autres, puisqu'il s'était démis de son emploi et resterait en détresse, comme Josèphe avec ses cinq enfants.

Ce fut pour examiner cette situation que le conseil de famille se réunit dans le petit salon de la rue Froidevaux! Quelques semaines auparavant, Verrès y célébrait, selon ses rites, l'union funeste de Louise et de Gagnery. Comme il était tranquille, alors, et sûr de lui! Avec quelle abondance les paroles coulaient de ses lèvres, dispensant la félicité à la race des hommes à venir! Maintenant, il s'apercevait qu'il est plus facile d'unir que de séparer : dans la dissolution générale des intérêts de tout ordre qui se trouvaient menacés, les promesses utopiques n'étaient d'aucun secours, et l'entretien qu'il avait eu la veille avec Mᵉ Lancebranlette, en lui découvrant les inextricables complexités de la tâche, ne lui avait pas suggéré la moindre solution.

Josèphe arriva la première. Deux jours avant le désastre, un froid prématuré l'avait obligée à sortir ses fourrures : la richesse de ces petites bêtes, qui balançaient autour de sa taille leurs têtes et lcurs queues, contrastait avec le dénue-

ment dont le danger pesait sur elle. Les projets les plus contradictoires se bousculaient dans son esprit un peu puéril, qui s'égarait dans le labyrinthe des détails, grossissant des obstacles minuscules et négligeant les plus urgentes mesures. Elle tardait à renvoyer ses domestiques, et courait de quartier en quartier, en quête d'un appartement; des fournisseurs, ayant eu vent du départ de Rhèmes, commençaient à la harceler, et elle se préoccupait d'organiser les cours de Catherine; elle vaguait ainsi d'une chose à l'autre, au gré de son incohérence. Elle embrassa son père en énumérant les inconvénients des divers logements qu'elle venait de visiter, comme si rien n'eût été plus essentiel; puis elle cria dans les oreilles de Mme Monnetier qu'elle était bien malheureuse :

— Qu'est-ce que vous voulez que je devienne?... Jacob qui est si difficile!... Ce pauvre Michel qui n'a point de santé!... Mon Dieu! mon Dieu! quel quartier nous faut-il choisir?...

Pendant ces lamentations, les Nivollet firent leur entrée, ratatinés, trotte-menu, épeurés comme des souris hors de leur trou. La convocation de Verrès les avait surpris dans leur retraite, où on les négligeait depuis les complications récentes. Comme ils ignoraient tout, il

fallut leur raconter l'histoire de la librairie, puis l'indignité de Rhèmes, et les malheurs qui en résultaient. Ils voulaient des détails, comprenaient mal, redemandaient dix fois la même chose, se renvoyaient les réponses avec de petits cris plaintifs, des exclamations stupéfaites ou désespérées, des « nous pensions bien,... nous en étions sûrs,... cela devait finir ainsi!... » Plus encore que le malheur de Louise, ces douloureux événements justifiaient leurs pires craintes; et, une fois de plus, ils revivaient la sinistre soirée de mai où le malheur était entré chez eux, derrière le fédéré poursuivi, par leur porte entr'ouverte.

Un vigoureux coup de sonnette retentit. Louise fit signe à Mme Monnetier d'aller ouvrir. C'étaient les Albrun. Le souci labourait le bon visage placide de Denys, si bien fait pour exprimer la sécurité d'une existence à l'abri des hasards. Hortense, au contraire, gardait son inaltérable sérénité. Elle était de ces natures heureuses qui ne désespèrent jamais; son tranquille optimisme eût bravé les pires déceptions; nul accident ne pouvait ébranler sa confiance en son mari, sa foi en son père. Depuis plusieurs jours, tout le monde, autour d'elle, même Denys, attaquait Verrès, son imprévoyance, son aveuglement, son ignorance des réalités. Elle leur te-

nait tête sans colère, avec une énergie calme qui les déconcertait : « Père a raison : ce sont les hommes qui sont mauvais! » Cet argument lui semblait rétorquer tous les autres; et elle le répétait, comme un refrain, sans se laisser ébranler. Elle vit Verrès anxieux, tourmenté, doutant peut-être de tout ce qu'il avait cru; elle ne pensa qu'à lui et courut l'embrasser, en lui soufflant avec un beau sourire rassuré :

— Ils perdent la tête, père! Toi, ne t'inquiète pas! Tu verras, il arrivera quelque chose, nous ne savons quoi, quelque chose d'imprévu, et l'on verra bien que tu ne t'es pas trompé!...

Puis, se retournant vers sa sœur, avec le même sourire confiant :

— Quelle bourrasque, ma pauvre Josèphe!... Mais tu sais, la tempête finit toujours par s'apaiser, le soleil par reparaître!...

L'oncle Emmanuel vint avec les Pralie. Léonce apportait un journal, où un écho annonçait en termes très clairs, bien qu'entortillés, « le prochain mariage d'un homme du monde qui s'était récemment lancé dans la librairie », avec une femme fort connue du Paris élégant. L'écho disait encore :

« Ce qu'il y a de piquant dans l'aventure, c'est que le fiancé était jusqu'à ce jour partisan

déclaré de l'union libre, que même il l'avait pratiquée avec solennité, selon les rites établis dans un certain milieu dont la chronique s'est occupée à maintes reprises. Comment la belle demi-mondaine a-t-elle réussi à le convertir à des idées plus régulières? C'est son secret! Un sceptique de nos amis, à qui nous posions la question, a répondu : « Les voies du diable ne sont pas les nôtres! »

Ce fut une stupeur. Albrun, les bras en l'air, répéta plusieurs fois de suite :

— Quand on a cinq enfants!...

Hortense, qui avait tant de peine à croire au mal, allégua que les journaux étaient remplis de fausses nouvelles, surtout dans ces affaires-là, que donc il fallait attendre. Mais Josèphe ne gardait pas un doute, et sanglotait :

— Ainsi... cette femme... sera mariée... Elle!.. Et moi!... moi!... moi!...

Tout le monde parlait à la fois. Mme Monnetier roulait des uns aux autres ses yeux quêteurs de sourde qui tend ses facultés pour surprendre quelques syllabes sur des lèvres trop rapides. Pralie, à la fin, lui mit le journal sous le nez, en criant : « Rhèmes! Rhèmes! » Et elle se joignit au chœur où se croisaient les exclamations : « Affreux!... Abominable!... Ah! cette

femme!... Qui aurait pu croire!... » A la première accalmie, Albrun s'écria :

— On ne peut pas empêcher M. Rhèmes de faire ce qu'il veut; mais il faut aller au plus pressé, et mettre la librairie à l'abri de ses caprices!

Aussitôt, Josèphe protesta : le plus pressé, c'étaient ses enfants, qui allaient se trouver à la rue; c'était elle-même, qui ne pouvait plus seulement leur acheter des bottines :

— Et l'automne est là... Leurs vêtements sont usés... Je ne pourrai pas profiter des occasions, tout me coûtera deux fois plus cher!...

L'oncle Emmanuel tâcha de l'apaiser :

— Ne vois-tu pas que nos intérêts marchent ensemble?... Tu seras bien avancée, si la liquidation nous ruine tous!... Ah! c'est une jolie pot-bouille, mes enfants! Si vous vous en tirez, vous aurez plus de chance que de mérite!

Il regarda son frère, et le vit si abattu, qu'il craignit de l'affliger davantage par ce blâme; pris entre sa sévérité pour les idées et son indulgence pour l'homme, il marmonna :

— Non, non, je ne dis rien... Quand on fait de son mieux,... quand on est de bonne foi,... advienne que pourra!...

Mais le regard plaintif de Verrès le suivait,

comme pour dire : « Je suis vaincu, je suis malheureux, pourquoi ajoutes-tu des reproches à la cruauté des faits?... »

On s'était assis au hasard : les Nivollet, dans un angle où ils tâchaient de se faire oublier, serrés l'un contre l'autre comme des oiseaux dans l'orage; Louise et Hortense, des deux côtés de leur père dont elles encadraient ainsi la figure pensive; Pierrine, entre Albrun et l'oncle Emmanuel; Pralie, à l'écart, guettant d'un œil caché par la paupière à demi baissée les moindres mouvements de son unie et les regards d'Albrun. Verrès s'accouda sur le guéridon qui lui avait servi de chaire. Tous les regards se fixaient sur lui. Il sentit qu'on attendait quelque chose, et ne put que murmurer :

— J'ai cru à la bonté des hommes, j'ai eu foi en eux!...

Dans ces simples paroles, il y avait une émotion si poignante, un si triste découragement, que tous furent remués jusqu'au fond d'eux-mêmes. Louise, oublieuse du prix que lui coûtait cette illusion, saisit la main de son père et la porta à ses lèvres, dans un geste de tendresse infinie. Mais Pralie, sardonique, lança :

— La bonté des hommes?... Et celle des femmes, ah! parlons-en!...

Pierrine seule remarqua l'interruption :

— A quoi bon gémir? fit-elle. Le passé est passé. Maintenant, il s'agit de réparer le mal.

— Hé, comment? s'écria Josèphe. Je connais Charles-Jacques, il épousera cette femme. Rien ni personne ne l'arrêtera.

Albrun, presque en même temps :

— La lettre de son homme d'affaires est catégorique : il faut le rembourser ou liquider... Et peut-être serait-ce lui qui reprendrait la maison!...

L'oncle Emmanuel intervint à son tour :

— Nous sommes résolus à nous défendre : c'est pour chercher par quelles armes que nous sommes réunis ici. Sans nul doute, nous serons forcés de recourir aux moyens légaux...

Pralie, de nouveau, ricana :

— Nous sommes en dehors des lois, nous autres!

— Mais non, répliqua l'oncle Emmanuel, qui avait compulsé le code et ses commentaires. Les lois reconnaissent les états de fait : voilà le terrain où nous pouvons nous placer pour défendre Josèphe. Quant à la librairie, la question soulève d'autres difficultés; nous y viendrons ensuite.

Albrun laissa échapper un geste d'impatience, et commença :

— Mais...

Un regard de Pierrine l'arrêta :

— Notre oncle a raison, dit-elle; c'est à Josèphe qu'il faut penser d'abord!

— Eh bien! reprit le docteur, en vivant avec elle, en la rendant mère, en lui confiant le soin de son ménage, Rhèmes a contracté d'incontestables obligations. D'autant plus qu'il n'a rien à lui reprocher. Il ne peut pas la jeter impunément à la rue : il a créé une famille qui n'est pas régulière, c'est vrai, mais qui existe, et qu'il n'a pas légalement le droit d'abandonner.

Il souligna le mot *légalement*, en regardant son frère, qui l'accepta en baissant la tête.

— Hélas! fit Josèphe, les hommes ont tous les droits! Qui peut les leur contester, puisqu'ils sont les plus forts?...

— Il y a des femmes très rusées... commença Pralie.

L'oncle Emmanuel lui coupa la parole en répondant à Josèphe :

— Ne crois donc pas cela! Le Code est plus humain que vous ne le pensez : il protège les faibles, les mineurs, ceux qui seraient d'éternelles victimes dans le monde anarchique que vous rêvez; parfois même il protège les gens contre leur propre folie. Personne ne saurait forcer Charles-Jacques à rester avec toi, Jo-

sèphe, puisqu'il t'a plu de le suivre sans garanties; mais il ne peut te laisser sans ressources avec tes enfants : aucun tribunal ne sanctionnerait un tel abandon. Il y a donc là une question à régler, à l'amiable si l'on peut, sinon par voie judiciaire...

Un lourd silence accueillit cette proposition. Josèphe le rompit en demandant :

— Qu'obtiendrons-nous?... de l'argent?...

— Ne t'en faut-il pas pour élever tes enfants?

Elle répéta, des sanglots dans la voix :

— De l'argent... de l'argent!...

Tous se sentaient gagnés par le même malaise humiliant : le résidu de leurs vieilles idées bourgeoises, héritage inconscient des ancêtres, remuait au fond d'eux, plus impénétrable à cette force mystérieuse qui pervertit les hommes et souille leurs mains qu'aux tentations plus sourdes de l'esprit; et leurs consciences se cabraient devant ce signe maudit de toutes les bassesses. Quant à Josèphe, un dégoût plus impérieux lui défendait d'accepter cet appui, qui imposerait à ses neuf années de vie commune, où il y avait eu de l'amour, comme une apparence de vénalité sournoise. Elle fit du regard le tour de l'assemblée : tous, l'oncle Emmanuel

comme les autres, détournaient les yeux. Comme aucun ne se décidait à parler, elle dit :

— Il ne me doit rien : pourquoi lui demanderais-je de l'argent ? Ce n'est pas comme si j'étais sa femme !... Nous avons d'un commun accord réservé notre liberté : il use de la sienne ; c'est abominable, mais c'est son droit !

Ainsi, elle restait prise entre la dignité qui l'emportait à cette heure, et le besoin dont la voix, demain, sonnerait plus haut. Verrès traversait les mêmes combats. Son cœur et sa fierté le poussaient à revendiquer pour soi seul la charge de ces abandonnés, victimes de son utopie. Mais avec le peu de temps qui lui restait à vivre, avec l'exiguïté de ses ressources que la nécessité de trouver des fonds pour la librairie allait réduire encore, comment assurer l'avenir de ces cinq petits que tant d'années séparaient de leur essor, celui de Louise, celui de l'enfant qui naîtrait d'elle ? Autant de problèmes pratiques où s'égarait son esprit abstrait. Bien qu'il sentît qu'à cette heure leur urgence les imposait, telle est la force de l'habitude qu'il se réfugia instinctivement dans les généralités :

— Je n'ai jamais soutenu qu'un homme puisse abandonner sa compagne et ses enfants, dit-il ; ce n'est pas le sens de l'union libre.

— Les mots ont le sens qu'on leur donne, répliqua l'oncle Emmanuel : c'est pourquoi celui de liberté, avec ses nobles promesses, est un mot si dangereux, un de ceux qu'on devrait retenir longtemps sur sa langue avant de les lancer à travers le monde!... Au surplus, nous ne sommes pas dans la théorie : il s'agit de Josèphe, de Louise, de tes petits-enfants. Ah! si tes filles étaient seules, nous nous chargerions tant bien que mal, toi et moi, de leurs lendemains! Mais il y a cette bande de gosses à nourrir, à vêtir, à élever! Leurs besoins passent avant notre amour-propre : c'est donc à eux qu'il faut penser, c'est pour eux que nous devons agir... Avec Gagnery, rien à faire, c'est certain. Heureusement que Rhèmes, s'il ne vaut pas mieux, a plus de surface. Pourquoi ne le forcerions-nous pas à reconnaître ses enfants?...

— Quel service on lui rendrait! s'écria Pralie. Il aurait barre sur eux, son mot à dire dans leurs affaires, son autorité garantie.

Pierrine et l'oncle Emmanuel comprirent seuls le sens de cette nouvelle boutade, que personne ne releva.

— Ce serait plus digne que de chercher une transaction pécuniaire, dit Albrun : on mettrait Charles-Jacques en demeure de remplir son

devoir. Il n'y aurait rien là d'humiliant pour personne.

Il hésita une seconde, et se tourna vers Verrès, en ajoutant :

— A ce propos, père, je tiens à vous faire un aveu : j'ai reconnu mes enfants dès leur naissance. Cela n'est pas dans vos idées, je le sais; aussi Hortense a-t-elle beaucoup résisté, par crainte de vous affliger. Enfin, c'est la seule chose que nous vous ayons jamais cachée. Peut-être, à présent, trouverez-vous que je n'ai pas eu tort; et puisque vous le savez, je n'aurai plus rien sur le cœur!

Hortense rougit comme une coupable, prête à demander pardon; mais Verrès ne songeait pas à leur adresser des reproches.

— Nous sommes si loin de ce qui devrait être! murmura-t-il. Dans ces périodes où l'on tâtonne, il est si difficile de choisir son chemin! Qu'on marche seulement de bonne foi vers le mieux; tout est là!...

L'incident vidé, on revint au projet de reconnaissance forcée. Les Nivollet l'approuvaient dans leur coin, à mouvements précipités de leurs vieilles têtes de marionnettes. Le docteur en expliqua le mécanisme. D'accord avec Albrun, Josèphe préférait cette solution, où l'intérêt

seul des enfants semblait en jeu. Pierrine souleva une objection :

— Je connais assez Charles-Jacques pour être sûre qu'il se défendra, dit-elle. Nous l'avons vu à l'œuvre, ces jours-ci : c'est un de ces obstinés qui n'écoutent rien, ne cèdent qu'à la contrainte. De plus, il est tortueux, perfide, sans scrupules sur les moyens. Qu'est-ce donc qui nous attend ? Des procès prolongés, d'humiliantes chicanes, des fouillis de calomnies à débrouiller. Tout cela sans être sûrs de réussir, n'est-ce pas ?

Elle interrogeait du regard l'oncle Emmanuel, qui ne put répondre que par un geste évasif. Chacun pensait, à part soi, aux pièges de la procédure, aux inventions qui pulluleraient par génération spontanée autour de l'affaire, courraient la ville, défrayeraient les conversations, s'infiltreraient dans la presse, au martyre judiciaire d'où Josèphe sortirait pantelante et souillée, aux infamies dont la mauvaise foi de Rhèmes éclabousserait la famille, sans se soucier qu'elles atteignissent, en même temps que Louise abandonnée, et Verrès lui-même, ses propres enfants, à l'arsenal d'armes empoisonnées où viendraient puiser les adversaires, les ennemis, les indifférents, les gouailleurs.

— Que d'angoisses, que de hontes! murmura Josèphe.

Albrun l'appuya :

— Nous avons affaire à forte partie! Cette femme est terrible. Elle remuera ciel et terre pour se venger. Excité par elle, Charles-Jacques est capable de tout!

— Et puis, recourir aux coercitions légales pour obtenir ce que la nature devrait donner avec joie! dit Verrès. Poursuivre le père au nom des enfants, semer la haine entre ceux que l'amour devrait unir!... Quels germes de rancune! Quel exemple, au lieu de ceux que nous avions rêvé d'offrir!...

— Mon cher, répliqua l'oncle Emmanuel, qu'agaçaient ces retours de l'habituelle phraséologie, il est toujours imprudent de vouloir donner des exemples à l'humanité : elle s'en passe, à la rigueur; tandis qu'elle a besoin de nourrir et de conserver tous ses... exemplaires!

Il fut le seul à rire de son mauvais jeu de mots, qu'il s'empressa d'ailleurs de corriger en ajoutant :

— Je veux dire par là que les hommes importent plus que l'humanité... L'humanité vit au jour le jour, comme elle peut; elle s'arrange tant bien que mal avec ses besoins et ses misères;

elle marche en boitant vers des destinées incertaines; elle tâtonne dans les ténèbres ou butte dans l'obscurité. Mais, en somme, elle finit toujours par se tirer d'affaire : du moins il faut le croire, puisqu'elle est encore là... Tandis que les hommes, ah! grand Dieu! quelle pire chose!... Prenez votre cas : vous vous débattez dans un embarras qui n'est pas aussi rare que vous le croyez; s'il vous paraît singulièrement grave, c'est que vos erreurs initiales l'ont compliqué. Sans doute, la question morale est insoluble : elle l'est chaque fois qu'une famille se dissout. Mais la question d'intérêts serait assez simple, si vous aviez accepté la loi commune. Tout le mal vient de ce que vous l'avez repoussée. D'où je conclus qu'il faut y revenir : et je ne crois pas qu'on vous offre un moyen meilleur que celui que je vous propose...

Verrès inclina la tête avec résignation, tandis que Josèphe se détournait en essuyant une larme.

— Quant à la librairie, reprit le docteur, c'est un problème d'arithmétique : les difficultés viennent de ce que le chiffre est un peu gros.

— Pourtant, il faut absolument le résoudre! dit Albrun : si la librairie s'effondre, nous sommes tous perdus... Et nous avions si bien

commencé!... si bien!... Je puis vous montrer nos livres, vous verrez que c'est une magnifique affaire, une affaire sûre, une affaire d'or!

Verrès se tourna vers son frère, et proposa d'emblée, avec sa candeur coutumière :

— Si c'est une affaire sûre, pourquoi n'y mettrions-nous pas, toi et moi, les fonds qui nous restent?... Nou n'aurions qu'à racheter la part de Rhèmes.

Le docteur restait prudent jusque dans ses générosités. Il allongea les lèvres, abattit son toupet d'un petit coup résolu, et répondit :

— Denys a la foi : il a raison. Moi, j'ai confiance : j'espère que je n'ai pas tort. Mais les meilleures affaires comportent une part de risque, et nous avons trop de responsabilités pour mettre ainsi tous nos œufs dans un seul panier. Cherchons plutôt des concours nouveaux.

Ses petits yeux vifs atteignirent, dans son angle, le père Nivollet. Le vieillard s'empressa de se détourner pour éviter leur regard, en serrant les épaules comme un homme qui va recevoir des coups. Puis il consulta des yeux sa femme, qui tâchait aussi de se faire toute petite; et il finit par balbutier :

— Quand nous ne serons plus là,... le peu que

nous avons,... tout sera pour les petites!... Oh! oui, elles peuvent y compter!...

La vieille femme, de son côté, joignit les mains pour demander grâce, remua lamentablement la tête sur son cou décharné, et supplia :

— Il faut comprendre, monsieur le docteur!... On ne demanderait pas mieux!... Mais voilà!... On voudrait tant rester tranquilles dans ses vieux jours, jusqu'à la fin!... Ah! ça ne peut pas tarder longtemps!...

Que faire contre cet attachement aux biens acquis sou par sou? contre cette peur de la vieillesse misérable, de l'incertitude et des privations? contre cette méfiance des proches que l'égoïsme ambiant et les dures leçons de la vie développent dans les cœurs des vieillards?...

— Tout ce que nous avons, Hortense et moi, est déjà dans l'affaire, dit Albrun en passant la main sur son front moite d'inquiétude. Tout, jusqu'à notre dernier centime! Peut-être aurais-je obtenu un arrangement avec Vadret, pour la somme que nous ne lui avons pas encore payée; mais il est à l'agonie, je ne puis rien lui demander; dans quelques jours, nous aurons à nous débattre avec ses héritiers!

Un vent de détresse passa sur l'assistance. Comme Albrun s'effondrait, la tête dans ses

mains, Hortense se rapprocha de lui et le serra contre elle, en le plaignant de toute sa tendresse :

— Mon pauvre ami!... Mon pauvre ami!... Et je ne puis rien pour toi!...

Depuis un moment, Pierrine luttait contre son grand désir d'offrir son aide : la terreur d'éveiller la bête endormie la retenait pourtant, car elle avait senti Pralie frémir à deux ou trois reprises, et il guettait les moindres regards qu'elle échangeait avec Denys; peut-être aussi escomptait-elle encore un retour généreux des Nivollet ou quelque salutaire idée qui traverserait l'esprit ingénieux de l'oncle Emmanuel. Quand elle comprit qu'il n'y avait rien à attendre de personne, sa bonté triompha de sa crainte :

— Léonce a refusé jusqu'à présent de s'occuper de la librairie, suggéra-t-elle; s'il changeait d'avis, nous pourrions peut-être...

Sa voix s'arrêta dans sa gorge. Pralie, qui n'était intervenu dans la conversation que pour lancer quelques boutades amères, se leva d'un bond, en criant :

— Moi?... moi?... Ah! mais non, par exemple!... Jamais!... Non, non, non!

Il tremblait de la tête aux pieds, le visage sou-

dain bouleversé, étouffé par un flux de sang qui bondissait dans ses artères. Tous les yeux se fixèrent sur lui. Les Nivollet pâlirent dans leur coin. Mme Monnetier contemplait avec stupeur cet homme dont les cris venaient d'ébranler son tympan, et qui, debout, agitait les bras dans un mutisme tragique, lâchait des syllabes dépareillées, crispait ses mains dans le vide comme un naufragé qu'emporte une vague de fond. Pierrine, plus effrayée qu'inquiète, ne redoutant rien de pire qu'un de ces accès qui n'avaient jamais eu de témoin, jeta un regard angoissé vers son père. Surpris d'abord, Verrès pressentit soudain le drame qu'il n'avait pas su deviner; puis, comme si les péripéties s'en déroulaient, confuses, devant lui, il le lut tout entier, en un seul instant, dans l'attitude du furieux, dans celle de sa fille qui trahissait une longue habitude de l'effroi, dans celle même de l'oncle Emmanuel, qui ne s'étonnait pas assez. Alors, s'approchant de Pierrine et la serrant contre lui comme pour la défendre, il la baisa au front en murmurant :

— Ma pauvre enfant!... Toi aussi, tu as donc eu ta part de souffrance!...

Ce fut une seconde de tendresse très douce, de réconfort délicieux, mais qui eut à peine la durée

d'un éclair : Léonce venait de retomber sur sa chaise, violet, les yeux révulsés, en portant instinctivement la main à son col, et tous s'empressaient autour de lui...

XVIII

Paris impressionne étrangement ceux qui ne l'ont pas vu depuis beaucoup d'années. Ils conservent le souvenir d'une grande ville d'élégance et de beauté, où de nobles vestiges du passé arrêtaient partout les regards, où des jardins dressaient entre les vieux hôtels leurs arbres poussés en hauteur, où de pittoresques enchevêtrements de ruelles coupaient les artères neuves dont les tronçons commençaient à peine à charrier la vie, où les boulevards roulaient une foule proportionnée à leur largeur, qui les emplissait d'un mouvement rapide et gai, sans vulgarité ni bousculade. Ils retrouvent une métropole hérissée de chantiers de travail, de statues

insolentes, de maisons démesurées dont les dimensions rapetissent les églises et les palais, tapissée d'affiches criardes, ébranlée par le fracas des trains et des autobus, qui déborde de son ancien centre où circule en tumulte un flot composite de véhicules multiformes et de piétons effarés. Le Paris de leur jeunesse n'existe plus qu'au fond de leur mémoire, image incertaine que déforme le temps : l'esprit perdu, les yeux offusqués, ils errent dans cette ville immense, où des surprises et des regrets les guettent à chaque carrefour.

Tel se trouva M. Gressant, dont les derniers souvenirs parisiens remontaient à la présidence de M. Grévy, c'est-à-dire aux feux mourants du crépuscule de la bourgeoisie. La maladie de Pralie, qui se remettait difficilement de son attaque, ayant retardé de quelques semaines son voyage, il arriva vers la fin de l'année, au moment où la vie redouble d'intensité. Il descendit dans un hôtel de la rive gauche : un des derniers qui conservent leur ancien style, leur air « province », leurs habitués septuagénaires, leur personnel courtois et familier. Il y retint deux pièces, dont une lui servit de salon : le mauvais goût des meubles d'acajou, et les estampes représentant le retour des Cendres, des épisodes de la guerre

d'Afrique, la famille royale groupée autour de son chef, fixaient la date de son installation au temps de Louis-Philippe; les fenêtres s'ouvraient avec étonnement sur la façade blanche, trouée d'innombrables fenêtres et décorée d'ornements contournés, d'une maison inachevée dont la carcasse encore vide résonnait sous les marteaux. Ce bruit, joint à celui de la rue, tourmentait les oreilles de M. Gressant, accoutumées au bienveillant silence de l'*Olivette;* il ne l'empêcha pourtant pas de prendre fidèlement ses repas en compagnie d'Albin, dans une salle à manger où un garçon prompt à la causerie leur servait des mets honnêtes et un petit vin rosé à goût de terroir. De très vieilles gens, ecclésiastiques, gentilshommes, militaires, occupaient les tables voisines. Tous semblaient se connaître entre eux, échangeaient de rares propos en ôtant le rond de leur serviette, observaient en dessous le nouvel hôte, dont ils n'avaient pas manqué de s'enquérir au bureau. Quelques-uns étaient entourés d'un respect particulier : tels, un vieux sénateur de la Bretagne, fidèle à la maison depuis le retour du Parlement à Paris, un général en retraite, un évêque *in partibus*, et deux dames, toutes blanches dans leurs robes surannées, derniers vestiges d'une famille dont

le nom vibre à toutes les pages de l'histoire de l'ancienne monarchie.

Dès son arrivée, M. Gressant avait écrit à Verrès pour lui demander un rendez-vous, et reçu la réponse qui le fixait; maintenant, voici qu'en attendant l'heure, il déjeunait avec Albin, sous les regards des clients ordinaires. Tranquillement, il discutait les péripéties probables de l'entretien. Il en attendait beaucoup, ayant pleine confiance en la sincérité de son partenaire, et s'amusait de la nervosité d'Albin, qui laissa remporter presque intacte sa sole au vin blanc, — recommandée par le garçon! — puis sa côtelette aux pommes; donc, tout en mangeant de son bel appétit de campagnard aiguisé par le changement d'air, il expliquait une fois de plus son point de vue dans la question :

— Si nous vivions en d'autres temps, disait-il avec une pointe de regret, je n'aurais pas été si coulant. Ah! non, par exemple! Mais il faut bien marcher avec son époque. Non du même pas, certes, ce serait trop demander : prudemment, en retenant un peu, comme on conduit à la descente, sans se buter avec entêtement. Le monde se transforme jusque dans ses assises, on sent cela dans notre province; ici, comment en douter? On est au centre du cyclone. Tout change

avec une effroyable rapidité. Oh! je ne m'en réjouis pas! Je n'ai pas la moindre envie de hurler avec les loups, non, non! Seulement je voudrais sauver quelque chose, le plus possible, de ce que nous aimons; et vois-tu, cela même est difficile. Ta mère en a jugé comme moi; nous devions t'avertir, nous l'avons fait; ensuite il ne nous restait qu'à te laisser libre, sous certaines conditions que tu as comprises, que j'espère bien que M. Verrès acceptera!...

Albin l'interrompit pour rappeler ses propres hésitations, sa méfiance du monde différent où l'appelait le sourire de Jeanne-Jeannette, sa crainte d'affliger ses parents en leur parlant d'elle, puis sa reconnaissance, sa surprise attendrie de les trouver si bienveillants à son cœur. Il n'osa pas ajouter que ses souvenirs d'enfance lui montraient un père exigeant qui l'effrayait, et dont il mesurait pour la première fois le bon sens, la sagesse, la tolérance.

— Ne te figure pas que j'aurais capitulé sur tous les points, répliqua M. Gressant. Ah! non! Il y a des choses que je n'aurais jamais acceptées: mon fils vivant en union libre, mes petits-enfants naissant comme des chats ou des souriceaux, sans nom, sans baptême, comment aurais-je admis ces nouveautés? Tout mon vieux moi se

fût cabré!... Au contraire, un compromis avec de braves gens qui sont d'un autre bord, qui se trompent assurément, mais que tout le monde estime; un compromis dont tu as le premier senti la nécessité, et qui nous garantit que tu nous resteras fidèle... Que peut-on demander de plus, au temps d'aujourd'hui?

Il ne se doutait pas que c'était beaucoup, dans le monde intolérant ou sectaire de la libre pensée officielle auquel Verrès se rattachait par certains traits.

— ... Et puis, vois-toi, j'ai mon idée : la France est divisée plus que jamais en deux tronçons qui se dévorent : si elle veut vivre, il faut qu'elle les réconcilie dans l'amour commun du sol, de son histoire, de ses destinées. Que chacun donc pousse par ses actes à cette réconciliation, voilà ce que je voudrais, voilà ce que je tente en ce moment en accueillant sous mon vieux toit cette petite-fille de révolté... Qu'aurais-je fait, si j'avais appris par d'autres les catastrophes de sa famille? Je n'en sais rien!... Mais comment résister à sa lettre, franche comme l'or, si vaillante, si délicate?... Je l'ai lue, je l'ai relue... Ta mère m'a dit : « Décidément, c'est une brave enfant! » Et nous avons senti que tu ne risquerais rien avec elle... Peut-être même n'auras-tu pas

beaucoup de peine à la rapprocher de nous. Elle verra notre intérieur, elle pourra comparer; comment douterais-je de ses préférences?... Elle est sincère, elle est loyale, elle est pleine de bonnes intentions : elle reconnaîtra de quel côté il y a le plus de sécurité, de paix, de bonheur. Des orages comme ceux qui ont renversé les foyers de ses tantes l'ont avertie : elle comprendra qu'il n'en peut pas éclater de pareils dans nos demeures...

L'heure avançait : Albin n'écoutait plus que d'une oreille distraite, et tirait sa montre à chaque instant. M. Gressant, qui avait achevé de savourer son café, le regarda malicieusement, consulta sa montre à son tour, et dit :

— Nous pouvons nous mettre en chemin, si tu veux. En allant lentement, nous n'arriverons pas trop longtemps avant l'heure.

Il but encore, sans se presser, son petit verre d'eau-de-vie de marc, en observant qu'elle ne valait pas celle qu'on distille à l'*Olivette;* et ils partirent, suivis des regards de l'évêque, du général et des deux vieilles dames, en qui la fraîche jeunesse d'Albin réveillait peut-être de lointains souvenirs endormis...

Il faisait une de ces jolies journées d'hiver où le froid pique malgré le soleil pâle, tamisé

par de légers brouillards. Les statues du Luxembourg grelottaient parmi les arbres poudrés à frimas; une mince couche de glace s'étendait sur l'eau des bassins; les promeneurs alertes et les jolies promeneuses se croisaient le long des allées. Ce gracieux coin de Paris semblait moins changé que les autres. Pourtant, M. Gressant dévisageait avec méfiance les nouvelles statues, haussait les épaules en lisant les noms sur les socles, ou plaignait les gens qui s'entassent dans les hautes maisons dont les toits apparaissaient parmi les arbres dépouillés, parce qu'on y manque d'air, d'espace et de lumière. Albin, lui, indifférent à ce qu'il voyait, tournait et retournait dans son esprit ce problème dont chaque minute avançait la solution : qu'allait-il se passer tout à l'heure entre ces deux hommes également sincères, munis d'égales certitudes en sens opposés, représentant avec une égale loyauté deux courants qu'aucune bonne volonté n'a jamais pu concilier?

Comme on approchait de l'Observatoire, M. Gressant demanda :

— Dis-moi donc, l'as-tu jamais vu, ce Rémy Verrès?

Albin l'avait même entendu parler à la Salle des Sociétés savantes, un soir qu'il y tenait une

conférence contradictoire sur son sujet préféré. Il décrivit sa figure d'apôtre, ses gestes lents, graves, onctueux, la conviction rayonnante qui prêtait à ses propos une sorte de solennité religieuse :

— Un pasteur et un prêtre lui ont répondu, père. Eh bien! c'est lui qui semblait le missionnaire. Ses contradicteurs ergotaient, raisonnaient, faisaient de la dialectique; lui, puisait dans son âme toutes ses paroles. Elles témoignaient d'une telle confiance en la bonté des hommes, en la force progressive de l'humanité! Sans doute, elles ne pouvaient ébranler une conviction solide, fondée sur la foi; mais comme elles devaient agir sur les âmes perplexes qui cherchent le bien et se trompent de route!...

— C'est l'impression même que ses livres m'ont faite, dit pensivement M. Gressant. Car je les ai lus, mon ami! Je les ai lus pour l'amour de toi, et puis pour me rendre compte, sans parti pris ni colère. Ils sont remplis d'absurdités; mais j'avais peine à me garder d'une sorte de sympathie pour leur auteur, à cause de sa candeur magnifique... Il faut dire aussi qu'ils sont très bien écrits, beaucoup mieux que ceux qui les réfutent... Et je me disais, en tournant les pages : « C'est l'esprit le plus faux qui soit au

monde, mais quel brave homme et quel bon écrivain!... »

Là-dessus, M. Gressant se remémora les arguments qu'il ressassait depuis plusieurs semaines pour convaincre l'utopiste, et garda le silence jusqu'à la rue Froidevaux. Albin le quitta devant la porte de Verrès pour aller l'attendre dans un café du voisinage, où il se mit à feuilleter les journaux. Quelque peine qu'il eût à fixer son attention, un fait divers la retint un moment.

Le milieu : un faux ménage, dans un quartier populaire; le drame : un crime passionnel qu'aucun trait ne distingue de tant d'autres semblables. Quatre ans de vie commune, un enfant, des soucis. L'homme est un brave homme. La femme est jolie : elle se lasse de l'amant, de l'enfant, de la gêne. Un joli garçon, coq du quartier, se doute que la succession va s'ouvrir : il promet monts et merveilles; on ne le repousse pas... Reproches, discussions, scènes violentes... « Je suis libre, après tout, je pars!... » L'homme épris voit rouge. Les droits de la femme? ceux de l'enfant? Il s'agit bien de cela, quand la rage vous mord le cœur! Et deux balles de revolver frappent à mort l'infidèle... Elle n'était pas sa femme : au nom de quel code plus cruel que la loi même, lui arrachait-il la vie parce qu'elle

repoussait ses caresses?... Par quelle aberration monstrueuse s'instituait-il juge, partie, et bourreau?... Et pourtant, il rentrait acquitté dans le monde où elle n'était plus, il buvait l'air et la lumière dont il l'avait privée, il renaîtrait à l'amour pendant que le corps, troué par ses balles, achèverait de se décomposer... Hélas! c'est que l'injure et la vengeance, la haine et la jalousie, la fureur et le crime promènent leurs ravages à travers l'existence, quels que soient les compromis qu'on leur accorde ou les digues qu'on leur oppose; c'est que ces passions sont éternelles comme la misère ou la faim, comme le désir, l'amour et la luxure, et qu'elles se déchaînent à leur heure dans les fonds tumultueux du cœur, comme ces forces de la nature dont les convulsions bouleversent le sol...

Cependant, M. Gressant montait les cinq étages de Verrès. Il remarqua qu'une moquette à dessins, décolorée par l'usure, s'arrêtait au premier; un chemin en sparterie la remplaçait, continuait jusqu'au quatrième, où l'escalier cessait d'être couvert. Des éraflures marquaient le faux acajou des boiseries; le papier des murs était usé ou déchiré en maint endroit; la cage sonore, sur laquelle ouvraient deux paliers par étage, dégageait une impression d'exiguïté,

d'étroitesse, de gêne, qui contrastait singulièrement avec la large aisance de l'*Olivette*. Pourtant, ancien maire de sa commune au temps de l'opportunisme, délégué au Conseil général jusqu'à l'avènement des radicaux, M. Gressant comptait beaucoup moins dans la vie et dans l'histoire que le vieillard qui s'essoufflait chaque jour à gravir ces marches, en croisant des commis, des petits fonctionnaires, des trottins, des boutiquiers. Sa terre ancestrale était une belle propriété bien entretenue, dont le travail continu de plusieurs générations avait amélioré le sol fertile : il en sortait des vins, de l'huile, du lait, des fruits, du fourrage, — autant de produits excellents qui, malgré la dureté des temps, assuraient une vie agréable aux maîtres de l'*Olivette*, dont le bien-être allait pourtant diminuant sans cesse, dont la fortune, comme l'influence, se rétrécissait d'année en année, tandis que, du haut de cette inconfortable maison, descendaient des pensées qui couraient le monde, préparaient l'avenir. Quelque crainte qu'en eût M. Gressant, et bien qu'il les condamnât, un certain respect lui venait pour cette force de l'esprit, puissante comme les germes ou les ferments, qui se développe là où le vent l'a portée et fait partout craquer le moule du

vieux monde. Étant arrivé au cinquième étage, il attendit un moment sur le palier, afin de reprendre haleine : comme la rapidité de la montée avait accéléré les battements de son cœur, une angoisse physique le saisit, qu'aggrava cette sourde inquiétude, cette indéfinissable sensation d'angoisse et de terreur; et les questions qui tournent à l'heure présente dans tant d'esprits perplexes, se précisèrent dans le sien : « Où allons-nous? où va le monde? Vers quelles transformations qui détruisent ses assises morales? Vers quels lendemains pleins d'incertitude, qui verront peut-être disparaître d'anciennes formes de la vie, comme nous voyons disparaître les morceaux du globe que bouleversent dans leurs tressauts les forces mystérieuses de la terre en travail?... »

Mme Monnetier l'introduisit sans lui demander son nom. Verrès l'attendait seul, dans son cabinet, en face du buste de Blanqui posé sur la cheminée, parmi les livres rangés sur les rayons de bois blanc, dont chacun avait pour sa part descellé quelque pierre de l'antique édifice. Il se leva pour accueillir son visiteur. Tous deux croyaient se sentir hostiles, ennemis peut-être; voici au contraire qu'après s'être un instant regardés, ils se tendaient la main d'un même geste

impulsif, surpris de se trouver si peu différents, de lire sous leurs fronts tant de pensées dont l'essence se ressemblait. Était-ce cette secrète fraternité qui subsiste malgré tout entre les fils d'une même terre? Ou n'étaient-ils plus que deux pères soucieux du bonheur de leurs enfants et du long avenir où leur accord allait les engager?

L'essoufflement de M. Gressant facilita les préliminaires : son hôte lui offrit le fauteuil « crapaud » qu'il réservait à ses visiteurs, et, tout en s'asseyant sur sa chaise de travail, l'observa pendant qu'il achevait de reprendre haleine. M. Gressant était grand, corpulent, avec un visage sanguin tanné par le grand air, dont le déjeuner venait d'échauffer les couleurs. Il portait en collier sa barbe drue qui grisonnait; il était chauve, avec la tête forte sur un col court, de larges épaules, un air de vigueur et, malgré son oppression, de santé. L'aisance de ses allures indiquait l'homme bien au clair avec soi-même, ferme dans ses desseins et envers les autres. Ce fut lui qui ouvrit l'entretien en haletant encore un peu :

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, monsieur Verrès... par le médecin de ma famille... ce brave docteur Valnontey... Il ne vous

connaissait pas, mais il connaissait votre frère... et il ne manquait jamais d'en faire l'éloge... quand... quand nous tapions ensemble sur vos amis...

Il dit cela avec une bonhomie qui nettoyait ses propos de toute intention désobligeante, et sa bonne face haute en couleur parut s'épanouir. Verrès s'attendait à un début plus solennel : surpris de ce ton facile, que nuançait un léger accent du Midi, de cette figure aimable qui lui souriait, il sourit aussi en répondant :

— Que voulez-vous, monsieur? on n'est pas le maître de ses convictions. Elles se forment en nous sous l'action de facteurs que nous ne connaissons pas toujours; quand elles sont là, nous ne pouvons plus que leur obéir.

— Oui, oui, oui, fit M. Gressant qui avait achevé de retrouver son souffle, nos opinions individuelles dépendent de bien des choses, je sais!... Cependant il y a au-dessus d'elles... comment dirai-je?... des vérités générales, — enfin, quoi! des principes!...

— Je n'en connais guère qu'un qui me semble indiscutable, le respect de la Vérité. Pour le reste, tout se transforme sans cesse. Les mœurs, les institutions, les lois varient d'un siècle ou

d'un pays à l'autre : si nous les revisons de période en période, c'est pour les mieux adapter à nos rapports du moment avec la société, ou parfois avec la nature. Ce travail inconscient nous livre la clé de nos variations. Notre devoir est d'en découvrir la loi secrète, afin de l'aider en marchant toujours vers le mieux.

M. Gressant suivait avec peine : dans cette dialectique, son partenaire gardait tous les avantages. Refaisant à peu près, sans s'en douter, une des paroles fameuses de l'histoire, il dit :

— Qu'est-ce que le mieux?... Je sais ce que c'est que le bien : l'Évangile et les lois humaines me l'ont appris. Mais le mieux?... Où le trouvera-t-on jamais?...

Verrès répondit avec force :

— Du côté où il y a le plus de vérité, le plus de justice!

A ce degré de généralité, les divergences disparaissent comme les accidents du sol terrestre lorsqu'on s'élève dans l'éther : c'est seulement quand il s'agit d'adapter à ces vastes catégories mal définies les contingences précises de la vie, qu'elles commencent à se dessiner. Un peu déconcerté, gêné par la crainte de paraître trop tiède pour ces deux nobles abstractions, M. Gressant

resta un instant perplexe et silencieux, puis il finit par répondre :

— Il y a le but et les moyens... Sur le but, personne ne vous contredira : quant aux moyens, je crois que les plus sûrs nous sont indiqués par Celui dont la parole nous guide encore, après dix-huit siècles.

— Sans doute, il a ouvert la voie où nous marchons, concéda Verrès. Mais lui qui possédait un sens si profond de l'humanité, a-t-il jamais cru que sa leçon en pût fixer pour l'éternité les institutions? Nullement! Je vous accorderai que leur essence varie moins qu'il ne semble; mais leurs formes se renouvellent sans cesse, selon les temps ou les lieux. Ceux de votre confession le savent bien, monsieur, puisqu'ils ont fait du libre examen le principe même de leur foi. Nous le savons aussi, nous qui ne comptons que sur les hommes pour épurer et ennoblir leur vie. C'est pourquoi nous cherchons, entre autres réformes, à régler plus normalement les rapports des sexes, persuadés que le mariage, dans sa forme actuelle, ne suffit plus à en assurer l'ordre équitable. Vous savez la quantité de mensonges, d'adultères, de haines, qu'il recouvre de sa décence. Eh bien! nous réclamons la fin de ce régime hypocrite. Ce n'est pas pour

donner plus de champ aux passions ou aux vices, c'est pour mettre plus de vérité dans l'amour et dans la famille, que nous demandons l'union libre.

Le vieil apôtre parlait avec son ardeur toujours un peu grandiloquente, son inébranlable foi, sa passion de progrès et de loyauté. M. Gressant, dont l'esprit positif se trouvait gêné dans cette atmosphère, l'en fit tout à coup descendre en demandant :

— Franchement, monsieur, vous croyez cela possible ?

Une ombre traversa le regard limpide de Verrès, quelque chose comme un doute ou comme une crainte. M. Gressant la saisit au vol, dans le sentiment de gagner un point inespéré; il reprit :

— Si je vous comprends bien, c'est par goût de la vérité plus encore que par égard pour la liberté, que vous réclamez cette... réforme ?

Verrès acquiesça d'un rapide clignement d'yeux.

— ... C'est un beau rêve, j'en conviens. Mais comment voulez-vous que la faiblesse humaine se passe de la contrainte ?... Dégagés des entraves qui les retiennent, que sont les hommes ? Les pires sont des brutes : nous le voyons chaque

jour en ouvrant notre journal du matin. Les meilleurs ne sont jamais sûrs d'eux-mêmes. Leurs sens les entraînent; ils se gouvernent mal; ils flottent à tous les vents; ils pèchent par faiblesse ou par inconscience...

— Tout notre effort tend à leur apprendre à se mieux surveiller...

— Tâche ingrate!... La puissance du mal est grande, sa ruse infinie.

— Ce n'est qu'en soi-même qu'on trouve la force de lui résister : l'usage de la liberté la développe.

— Vous qui êtes un démocrate, vous prêchez la morale de l'élite.

— La société de demain sera tout entière une élite. En attendant, d'où viendrait le progrès, sinon des guides?

— La foule est-elle capable de les suivre?

— Elle le deviendra, grâce à leur exemple : autrement, ce serait à désespérer des hommes.

— Pour le moment, qu'arrive-t-il quand vous rendez la main à des indignes?

Cet argument s'était offert à M. Gressant sans qu'il en mesurât la portée. C'était l'argument personnel, le seul qui pût frapper juste, puisqu'en appuyant sur la blessure toute fraîche, il en avivait la douleur. Peut-être Verrès le crut-

il calculé; mais, s'il en souffrit davantage, sa droiture n'en put méconnaître la force. Il inclina la tête, ses paupières battirent, il esquissa un geste d'impuissance ou de découragement :

— Hélas! dit-il, les faiblesses des hommes fourniront toujours des raisons pour serrer les écrous de leurs chaînes! Pourtant, comment deviendront-ils meilleurs, si personne ne les délivre?... Au surplus, monsieur, les faits ne sont que des faits : il faut avoir raison dans l'absolu.

Le geste catégorique dont il accompagna cet aphorisme n'en imposa point à M. Gressant, qui riposta :

— Cela est si facile!... De tout temps, il y a eu des penseurs généreux qui ont eu raison dans l'absolu, et le relatif a de tout temps renversé leurs doctrines... Le fait est à la théorie ce que l'acte est à la pensée : seul, il lui donne sa force et son autorité. Nous vivons parmi les faits : ce sont eux qui nous mènent, ce sont eux qui nous guident, ils sont nos éducateurs et nos maîtres...

Il avait haussé le ton, comme pour le porter au diapason de Verrès; il le baissa tout à coup, pour reprendre son accent bonhomme :

— C'est pourquoi de simples gens comme moi, quand ils veulent établir leurs enfants, redou-

tent de les faire servir à des démonstrations hasardeuses, et préfèrent les entourer des bonnes vieilles garanties, qui ont fait leurs preuves...

Sa voix se fit encore plus familière et plus chaude :

— Hé! cher monsieur, peut-être aurez-vous raison dans quelques siècles d'ici... Franchement, je ne le crois pas; mais qu'en savons-nous l'un et l'autre?... Supposez des Romains du temps de César discutant l'avenir de leurs institutions, comme nous deux aujourd'hui : prévoyaient-ils la révolution morale qui changea la marche du monde?... Nous raisonnons sur les données du passé, et nous ignorons l'imprévu!... Je connais vos ouvrages et votre renommée : vous êtes un grand esprit. Je ne saurais vous tenir tête, moi qui ne sais rien. Mais il s'agit ici de deux jeunes gens qui s'aiment. Laissons de côté les doctrines! Cherchons simplement un terrain d'entente pratique, puisque sur la théorie..., ah! là, nous ne nous entendrions jamais!...

M. Gressant éprouva une satisfaction si vive d'avoir ainsi précisé la question, qu'il se prit à rire d'un bon rire clair, comme pour dire qu'entre braves gens on finit toujours par se mettre d'accord, même quand on est séparé par un torrent de syllogismes ou par toute la philosophie de

l'histoire. Cette exubérance eût peut-être froissé son interlocuteur; mais il ne lui laissa pas le temps d'en être surpris, et ajouta avec plus de gravité :

— Vous ne sacrifierez rien de vos principes, monsieur Verrès, ni moi des miens. Dans l'abstrait, nous conserverons chacun nos positions. Dans la pratique, puisque nous y sommes enfin, voyons ! n'y a-t-il pas moins de risques à se plier aux formes consacrées qu'à les braver?...

Verrès remua les lèvres, comme s'il se répétait à soi-même cette question qu'il ne s'était jamais posée ; puis il murmura très bas :

— Cela dépend !...

Il pensait à ses longs efforts pour reviser ce chapitre de la loi, à la lutte persévérante où sa dialectique avait été vaincue finalement par les faits ; il rapprochait ses bonnes raisons de la brutalité des leçons récentes ; il récapitulait l'histoire de sa famille, depuis son union avec la mère de Pierrine jusqu'à celle de Louise avec Gagnery ; et il voyait bien que les siens sortaient meurtris de cette expérience. Sauf les Albrun, toutefois : mais ceux-ci commençaient à parler de « régulariser leur situation », — démentant par cette seule intention toute sa doctrine, tout

son passé. Un scrupule lui vint alors, — le même qui avait poussé Jeanne-Jeannette à écrire à M. Gressant; il commença :

— Vous ignorez sans doute, monsieur, qu'il y a eu parmi nous des troubles récents qui...

Son interlocuteur l'interrompit avec un bon geste familier :

— Non, non, je ne l'ignore pas!... Comment je suis renseigné?... Je vais vous le dire : tant pis si je suis indiscret!... C'est par votre petite-fille elle-même, cher monsieur!... Elle m'a tout raconté!... Oui, oui, dans une brave lettre, que je vous montrerai!... Quand j'ai reçu cette lettre, j'ai compris qu'on pouvait compter sur cette enfant en toute chose, et je me suis dit : « Celle-ci ne mentira jamais!... » Elle a voulu que je sache toute votre histoire, par crainte de me tromper en me laissant dans l'ignorance... A-t-elle eu tort?...

Verrès, les yeux attendris, secoua la tête pour marquer son approbation.

— ... Au surplus, elle est pleine de doute sur vos idées, savez-vous?... Elle est comme une enfant élevée chez des gens pieux, qui sent chanceler l'édifice de sa foi... Ces crises-là sont assez fréquentes dans notre monde. On en voit donc aussi dans le vôtre, — déjà?...

— Il serait trop facile de vivre, si l'on ne doutait jamais! murmura Verrès.

Il avait dans la voix, dans l'attitude, une hésitation bien éloignée de son habituel dogmatisme. M. Gressant le sentit ébranlé et le pressa davantage :

— Peut-être que mes arguments ne valent pas cher; vous vous mouvez dans le monde des idées, et moi, je reste à ras du sol, en pensant aux êtres que je connais, que j'aime, qui m'intéressent plus que tout! Pourtant, laissez-moi vous répéter ce que je disais tout à l'heure à mon fils... Je lui disais : « Il faut que les bons citoyens chassent de leurs cœurs les ferments de discorde et de haine civile qui les empoisonnent, car le pays a besoin des forces de tous ses enfants! Eh bien! je fais une concession, puisque je te permets d'épouser une jeune fille qui est légalement une enfant naturelle : que M. Verrès en fasse une à son tour, en l'autorisant à se marier selon les formes consacrées. Et vous marcherez vers l'avenir, et vous montrerez qu'on peut faire de l'amour, de la joie, de la vie, sans être de la même foi, quand on est loyal et sincère!... » N'est-ce pas un exemple aussi, cela?... un exemple de tolérance, de concorde et de paix, qui en vaut bien un autre, sapristi!...

En l'écoutant, Verrès tenait son regard fixé sur le buste de Blanqui, comme s'il en attendait quelque oracle. Puis il le ramena sur M. Gressant, et répondit :

— Il y a quelque temps, monsieur, je ne vous aurais sans doute pas compris : je croyais alors posséder sur cette question la vérité intégrale... Mais, à tout âge, on profite des leçons de la vie : j'en ai reçu de cruelles... Certes, elles ne me feront renoncer ni à mes principes ni à mes espérances; mais elles ne montrent, comment dirais-je?...

Il chercha un instant une expression qui moulât exactement sa pensée, et dit :

— ... l'importance du relatif...

M. Gressant se contenta de l'approuver d'un signe de la tête, en attendant la suite.

— Que chacun vive donc sa vie selon sa règle à soi! continua Verrès...

Dans un autre moment, une telle proposition eût effaré M. Gressant; à cette heure, dans ce cabinet où régnait le buste du vieux révolutionnaire, après avoir entendu tant de choses qui contredisaient toutes ses opinions, elle lui parut plutôt conciliante, et il n'eut garde de la relever. Verrès, suivant ses habitudes d'esprit, en tira doucement la conclusion :

— Par conséquent, je ne m'opposerai plus au mariage régulier de ma petite-fille...

Il inclina la tête, et son visage exprima une douleur si sincère que M. Gressant en éprouva une émotion dont il fut le premier surpris : il lui semblait que la longue opération dont Louise, Pierrine, Josèphe et leurs enfants avaient été la matière douloureuse, avortait misérablement sous les yeux de Verrès; et il pensait à ces chercheurs qui, au terme de l'expérience manquée, restent en présence des mêmes problèmes et des mêmes mystères, sans rien tirer de leur travail que la certitude d'une pesante erreur. Peut-être, devant ce désastre, l'utopiste se demandait-il seulement par quelle fissure l'erreur s'était glissée; mais l'homme simple, témoin de la banqueroute, sentait frémir dans son être cette pitié qu'on a pour les rêves qui tombent, les efforts perdus, les mirages évanouis.

XIX

M. Gressant ne voulait pas quitter Paris sans avoir rencontré l'oncle Emmanuel, avec lequel il se flattait d'avoir beaucoup d'idées communes. Mais le docteur, prié avec lui au modeste dîner de famille où Verrès réunit les siens autour des fiancés, fut retenu au dernier moment par l'agonie d'un de ses malades. On fit son éloge pendant une bonne partie du repas. Verrès seul y mit une réserve : son excellent frère restait à ses yeux l'esprit le plus paradoxal qu'il y eût au monde ! Personne ne releva cette restriction ; toutefois, le silence qui l'accueillit, les regards qui s'échangèrent entre Pierrine et Albrun, entre Louise et Josèphe, montrèrent qu'après les évé-

nements récents, elle causait une certaine surprise.

— J'ai peur, avoua M. Gressant, d'être aussi paradoxal que lui, pour le moins!

— Non, non, répliqua Verrès. Vos opinions reposent sur votre foi : elles ont donc une base solide, du moins pour le moment. Les siennes ne s'appuient que sur son idée de l'intérêt social : c'est pourquoi j'affirme qu'il est dans le faux. S'il était là ce soir, vous ne vous entendriez pas mieux avec lui qu'avec moi...

Ces propos ne firent qu'augmenter le désir de M. Gressant; et malgré les descriptions décourageantes qu'on lui fit de la vie du vieux médecin, il se dirigea le lendemain vers le dispensaire de la rue Frémicourt, après avoir annoncé sa visite par un petit bleu. Obéissant à l'avis collé sur la porte, il entra sans frapper, et s'arrêta sur le seuil, saisi par l'étrangeté du spectacle, pris à la gorge par l'odeur écœurante qui se dégageait des linges et des baquets. Le docteur accourut en s'essuyant les mains et les poignets à son tablier blanc.

— Monsieur Gressant?... Ah! que je suis content de vous voir! Jamais je n'aurais cru qu'il y eût au monde un bourgeois pour faire ce que vous faites!...

Il l'examina un instant, comme pour se bien persuader qu'il l'avait devant lui en chair et en os, lui prit la main, et dit en la secouant :

— Oui, oui, vous avez du courage, comme père ; mais vous ne regretterez jamais d'en avoir eu ! J'en suis sûr, moi qui connais Jeanne-Jeannette et sa mère !

Là-dessus, il le guida à travers la salle encombrée, parmi les patients qu'étonnait cette brusque apparition d'un élégant pardessus et d'un chapeau à reflets, jusque dans son cabinet, où régnait le portrait de la morte. Tout de suite les deux hommes se sentirent en sympathie, comme il arrive entre gens que l'indépendance de leur esprit et des aspirations voisines isolent au milieu d'une majorité différente et tyrannique. Ils rappelèrent le souvenir de Valnontey, cet ami commun grâce auquel ils se trouvaient d'emblée en confiance ; et très vite ils arrivèrent au cœur du sujet. M. Gressant raconta ses hésitations après les aveux d'Albin, puis, après la lettre de Jeanne, sa décision, dans un élan de cœur conforme à sa nature, les demi-regrets qu'il en avait eus ensuite, sa surprise en découcouvrant tant de sagesse en ces jeunes femmes dont l'effort tendait à corriger le désordre de leurs « unions » et qui, par leurs caractères

comme par leurs expériences, opposaient un démenti journalier aux théories paternelles. En évoquant ainsi, dans une sorte de synthèse, les spectacles qui se déroulaient depuis quelques jours sous ses yeux, il eut ce cri :

— Comme on se trompe, quand on s'en tient aux apparences!

L'oncle Emmanuel, dont le champ d'observations avait été beaucoup plus vaste, le tint un instant sous son regard clairvoyant et triste, et répondit :

— On se trompe toujours, cher monsieur!... Les uns par hasard, et ils ont des chances de reconnaître un jour leur erreur; les autres avec méthode, et ils sont incorrigibles!... Mon grand homme de frère est de ceux-ci : aussi mourra-t-il dans l'impénitence finale. Il a opéré avec ses enfants, à peu près comme nous opérons avec des cobayes. Figurez-vous ce qu'il adviendrait, si nos cobayes s'avisaient de réfléchir! Tout en se prêtant à l'expérience, parce qu'ils n'auraient aucun moyen de s'y soustraire, ils nous jugeraient. Ils sauraient quand nous nous égarons. Ils se diraient : « Cet animal fait fausse route! C'est pour rien qu'il nous ingurgite des poisons, qu'il taillade nos viscères ou notre peau, qu'il nous tord les muscles ou nous coupe les nerfs!

Il ne sait pas où il va, et c'est nous qui souffrons! » Eh bien! mes nièces ont raisonné comme des cobayes intelligents : elles ont pâti de l'expérience, et ce sont elles qui en tirent les conclusion vraies. Tandis que leur père ne croira jamais tout à fait que la réalité a démenti ses déductions!... Ou, si vous aimez mieux, il ressemble à ces astronomes qui calculent qu'à telle date la queue d'un astre errant va balayer notre planète. Le temps approche, le jour arrive, la catastrophe ne se produit pas : c'est la comète qui s'est trompée de route!... Je l'aime de tout mon cœur, mais il y a des moments où je voudrais le mettre en pièces!

— Pas moi! pas moi, s'écria M. Gressant en riant de cette vivacité. Il est si parfaitement sincère qu'on ne peut le contredire sans s'attacher à lui!

— Hélas! s'il l'était moins, il aurait fait moins de mal aux siens! Comme tant d'autres, il aurait pris dans l'action le contre-pied de ses doctrines : en prêchant l'union libre, — puisqu'il y tient, — pour les temps futurs, il aurait bourgeoisement marié ses filles dans le siècle présent, et elles s'en fussent bien trouvées. Au lieu de cela, il a eu le noble scrupule d'être conséquent : c'est pourquoi elles pataugent

aujourd'hui dans d'inextricables difficultés... Comme le vice, la vertu a ses dangers!

Très rassuré sur le caractère de Jeanne-Jeannette, M. Gressant l'était moins sur l'équilibre de la famille. Il dressa l'oreille au mot de « difficultés », et demanda :

— Je croyais ces difficultés arrangées?

— C'est que la vie et la mort se chargent parfois de débrouiller les nœuds insolubles que tisse la sottise des hommes, expliqua le docteur. Vous connaissez les événements qui se sont produits dans notre petit cercle : ne trouvez-vous pas stupéfiant que nous leur ayons résisté?

M. Gressant abonda dans ce sens :

— Mais, ajouta-t-il, peut-être votre salut est-il la récompense de cette bonne foi qui honore votre frère. Il y a une justice, n'est-ce pas?...

Le docteur fit une moue expressive, à laquelle M. Gressant ne s'attendait pas :

— Heuh! dit-il, je n'en suis pas sûr!... La Justice divine? Ah! cher monsieur, il serait imprudent de ne compter que sur elle... L'autre? C'est simplement la logique des choses. Or, quand cette logique se dérange, ce n'est pas toujours au profit des plus dignes. Donc, que croire?... Récapitulons, voulez-vous? Il n'y a rien

de tel pour fixer ses jugements que de bien résumer les faits.

— Allez! fit M. Gressant.

Sa surprise augmentait : en venant chez le docteur, il croyait se trouver d'accord avec lui sur toutes choses; et il commençait à s'apercevoir que l'avertissement de Verrès était fondé, et que, si leurs conclusions se ressemblaient, ils y arrivaient par de bien autres voies. Ainsi, deux voyageurs se rencontrent dans un même lieu : mais tandis que l'un y est parvenu sans peine, par des chemins battus, pourvus de poteaux à chaque carrefour, l'autre s'est fourvoyé le long de sentiers incertains, égaré dans les bois, déchiré aux ronces des taillis...

— Prenons d'abord l'histoire de la librairie. C'est une simple affaire d'intérêts : elle eût fort bien marché entre des associés ordinaires. Pourquoi s'est-elle gâtée? A la suite d'un conflit entre Rhèmes et Albrun. Or, ce conflit n'aurait jamais éclaté, si cet excellent Denys, qui a l'esprit de famille comme un patriarche des temps bibliques, n'avait pas voulu soutenir sa « belle-sœur », désarmée par l'imprudence paternelle. La retraite de Rhèmes faisait tout crouler. Savez-vous ce qui nous a sauvés?

— Non...

— Eh bien! c'est la mort de Vadret. Notez qu'il aurait fort bien pu traîner son ataxie encore une année ou deux! Cet excellent homme était le parrain du petit Antoine Albrun : parrain, bien entendu, comme Hortense est la femme de Denys, car c'était mon pontife de frère qui avait célébré le baptême. Il n'en prenait pas moins son parrainage au sérieux; et il a fait un legs important à son filleul, en spécifiant que les fonds seraient placés dans la librairie, dont il n'avait jamais pu se détacher tout à fait. Voilà comment nous marchons! Si Vadret avait vécu quelques mois de plus, s'il avait eu des héritiers directs ou quelque maîtresse intéressée, que fût-il arrivé? Ou nous disparaissions, ou nous ne parvenions à réunir les fonds nécessaires que par des moyens onéreux. Dans ce cas, la bonne affaire devenait médiocre, ou nous échappait, tandis qu'elle va faire vivre les éclopés de la famille : les femmes délaissées, les enfants abandonnés, Louise, Josèphe et leurs petits!... Si vous percevez un lien de causalité quelconque entre le drame et son dénouement, je vous serais reconnaissant de me l'indiquer.

M. Gressant fut obligé de convenir qu'il n'en voyait aucun.

— ...Peut-être parce que nous avons la vue

courte, ajouta-t-il. Au surplus, si la question d'argent s'est arrangée, la situation de la femme et des enfants conserve sa gravité...

— C'est vrai, concéda l'oncle Emmanuel. Mais prenons le cas des Pralie. Ils se trouvaient dans un gâchis pire encore, dont leur fille semblait la victime désignée. La liquidation de leurs intérêts communs s'imposait : elle présentait des difficultés énormes, à cause de cette enfant que sa mère seule avait reconnue. La recherche de votre fils est venue compliquer ces difficultés, qu'aggravait encore le caractère de Léonce. Cet homme était un effroyable égoïste, un jaloux, un violent : il aurait refusé toute concession, par entêtement d'abord, et ensuite pour garder sa fille auprès de lui, car le gaillard n'a jamais pu penser qu'à son « moi ». Ainsi, pour que l'accord se fasse, il a fallu que M. Pralie se soit fâché plus fort que d'habitude, un jour de mauvaise digestion : en sorte qu'un coup d'apoplexie a fait de lui une pauvre loque aux trois quarts inconsciente, qui ne nuira plus à personne. Remarquez que nous ne sommes pas au terme de nos misères : il a des parents, c'est-à-dire des héritiers, à l'exclusion de sa fille avec laquelle il n'a légalement rien de commun, et des protecteurs naturels, à l'exclusion de sa

femme qu'ils ont le droit de traiter comme une concubine. Ils vont intervenir : quels tracas en perspective, que la simple formalité du mariage ou, à défaut, de la reconnaissance nous eût épargnés ! Sans doute, cela finira par s'arranger, comme le reste, mais à quel prix!... Enfin, s'il ne guérit pas, sa fille sera heureuse, sa femme indépendante; lui, finira comme il pourra : ça le regarde! Il est donc certain que, si M. Pralie n'avait pas mangé avec excès d'un plat trop lourd, votre brave garçon de fils et cette bonne petite Jeanne pleureraient à cette heure toutes leurs larmes. J'affirmerai même que, sans cet accident, la famille ne serait pas rentrée dans le cadre : car Jeanne-Jeannette n'eût vraisemblablement pas rencontré un second amoureux dont le père ait votre tolérance et votre équité... Là encore, cher monsieur, voyez-vous un lien de cause à effet?

— Non, concéda M. Gressant, mais j'en vois un dans le cas de la plus jeune de vos nièces.

— Un accident, au contraire, un simple accident, comme il s'en peut produire dans l'état de mariage!... Pour Hortense, on n'avait pas pris plus de précautions que pour Louise; seulement, elle a eu plus de chance. Gagnery

n'était qu'un gredin; Albrun est un mari, un père admirables!

— Aussi va-t-il régulariser sa situation : il me l'a confié entre la poire et le fromage. C'est un homme de bon sens, celui-là!

— Oui, c'est un garçon solide, — le seul qui supporterait sans dommage le régime de l'union libre. Comme il ignore le vertige, il n'a pas besoin de garde-fou : aussi s'empresse-t-il d'en prendre un... Voyez-vous, cher monsieur, les institutions et les lois n'ont pas l'influence qu'on croit sur notre destinée : elles nous avertissent plus encore qu'elles ne nous protègent, et changent, en somme, assez peu de chose aux conditions de la lutte que nous soutenons contre nos passions. Celles-ci sont individuelles, et notre existence est collective : comment voulez-vous concilier cela? Jamais les pauvres hommes ne résoudront cette contradiction!... Les lois existantes, certes, ne la corrigent pas; mais peut-être qu'elles en atténuent les effets. Surtout, elles sont là depuis des siècles, elles ont mûri lentement, on a eu le temps de s'y habituer : c'est pourquoi il faut les respecter et les défendre... Quant à les retoucher à tout propos ou hors de propos pour les adapter à des besoins passagers, mauvaise affaire! On les amoindrit,

on les gâte, on les dénature, et l'on s'aperçoit après coup qu'on a passé à côté du but. Qu'on remanie comme on voudra les chapitres du Code matrimonial : on ne pourra rien contre le mal que l'homme et la femme se font l'un à l'autre et que leurs dissensions font à leurs enfants. Sans cesse, il y aura autour de leurs amours les mêmes mensonges, les mêmes trahisons, les mêmes souffrances : parce que l'homme n'est pas un animal qui sache aimer dans la tranquillité. Aucune réforme ne réduira sensiblement la somme de leurs hontes et de leurs douleurs : aussi est-il bien inutile d'en chercher. Voilà mon point de vue de vieux philosophe, qui craint beaucoup de passer du mal au pire, et n'espère pas qu'on marche vers le mieux...

M. Gressant écoutait de toute son attention : sa vie paisible ne l'avait pas accoutumé à remuer de telles questions qui ne se posaient guère dans le champ restreint de ses expériences. L'idée l'effleura qu'il était aussi loin de ce conservateur sceptique que de l'anarchiste plein de foi qu'était Verrès.

— Moi qui suis un chrétien, répondit-il, je ne puis raisonner comme vous : je sais d'où vient la lumière; tout est simple et clair à mes yeux.

Le mariage est en même temps une institution divine, et la clé de voûte de notre édifice social : ne sont-ce pas là des raisons suffisantes de le défendre?... Comme elles me satisfont, je ne me tourmente pas l'esprit pour en trouver d'autres : vous comprenez donc à quel point les doctrines et les exemples de votre frère me semblent dangereux!...

— A moi de même, pour des raisons d'un autre ordre, — d'un ordre social... En vérité, nous partons de deux pôles extrêmes, et nous nous rencontrons pourtant. Faut-il que nous ayons raison contre lui!...

Le docteur s'était accoudé sur son bureau, et son regard fixait le portrait qui lui souriait toujours. De lointains souvenirs, d'obscurs regrets se levèrent dans sa pensée. Il poussa un long soupir, et reprit :

— Sa seule excuse, c'est de penser dans l'Absolu. Absurde, n'est-ce pas? puisque nous vivons dans le relatif! Pourtant, qui sait si les hommes comme lui ne remplissent pas, après tout, une tâche utile? De toute la ferveur de leurs illusions, ils croient qu'on peut atteindre la Vérité, la Liberté, la Justice : peut-être empêchent-ils ainsi le troupeau de renoncer à les poursuivre...

M. Gressant sourit avec une sereine confiance :

— Nous avons des moyens plus sûrs de guider sa marche vers ces phares, dit-il. Nous savons où est le but, nous connaissons la route. Une parole résume tout cela : « Je suis la voie, la vérité et la vie!... »

— Oh! sans doute, accorda l'oncle Emmanuel. Mais...

Il s'interrompit, comme on enraye à un tournant dangereux; et cette réticence indiquait qu'il ne voyait aucune issue à leur entretien et n'entendait pas suivre M. Gressant sur un terrain où leurs divergences eussent éclaté.

— En tout cas, reprit-il d'un ton mesuré, nous sommes au moins d'accord sur ce point : c'est qu'il est sage d'utiliser l'expérience des siècles, d'en accepter les leçons, d'en reviser les lois avec une extrême prudence, puisqu'elles ont fait leurs preuves, et de respecter surtout celles qui règlent tant bien que mal l'éternel conflit des sexes, source de tant de souffrances... Mon frère, qui a du génie, n'a jamais pu comprendre ces vérités de bon sens. Que voulez-vous? On n'est pas impunément logicien, puisque la vie est un empirisme. En revanche, les faits, dont il a méconnu l'éloquence, ont instruit ses filles : celles-ci savent ce qu'il ignorera tou-

jours. Lui seul persistera dans son erreur, parce qu'il trouvera toujours de bonnes raisons pour s'y maintenir; mais, si l'expérience se prolongeait encore deux ou trois générations, nos descendants verraient sortir de sa lignée les plus enragés des réactionnaires, tant ses audaces leur auraient coûté cher!...

Les deux hommes s'arrêtèrent là; et M. Gressant reprit à petits pas le chemin de son hôtel.

En traversant l'une après l'autre les longues avenues qui sillonnent le quartier, il réfléchissait, non sans trouble, à tout ce qu'il avait surpris depuis quelques jours d'un mouvement d'idées qu'on soupçonnait à peine à l'*Olivette*. Les propos qu'il venait d'entendre jetaient comme une autre lumière sur ce tourbillon. Certes, les croyances de Verrès étaient périlleuses; mais elles restaient affirmatives et ferventes. L'immobilisme de l'oncle Emmanuel était-il plus rassurant?... Celui-ci inquiétait par son manque d'espoir, celui-là par son orgueil subversif. Avec l'un, on s'enfermait dans une obscure prison, où l'air manquerait bientôt; avec l'autre, on sautait par la fenêtre dans un abîme sans fond. N'y avait-il donc plus rien entre ces deux extrêmes?... Seule, la foi simple et féconde étendait parmi ces déserts son oasis de

sécurité. Mais la source vive y tarissait-elle sous les palmiers desséchés? ou les voyageurs trop pressés négligeraient-ils d'y remplir leurs outres avant de s'engager dans les sables?... Fallait-il désespérer des hommes?... compter sur l'imprévu de leur marche enveloppée de mystère?... attendre un nouveau sauveur?... Ou le règne commençait-il de ces faux prophètes dont l'Écriture annonce la puissance éphémère, la ruine finale?... Ces questions générales le tourmentèrent un instant; puis, suivant la pente naturelle de son esprit, il les abandonna pour descendre aux contingences de l'heure présente. Pour être plus concrets, les problèmes qu'elles posaient n'étaient pas moins angoissants : que ferait à l'*Olivette* une jeune fille, si aimable et loyale fût-elle, élevée à ces deux écoles, entre ce conservateur au scepticisme corrosif et ce croyant dont la foi dissolvait ses objets mêmes?... comment se comporterait-elle dans leur milieu trop différent?... y serait-elle jamais comprise? saurait-elle le comprendre un jour?... Le rêve de conciliation qu'il caressait en l'accueillant serait-il donc aussi chimérique que les plans libertaires de Rémy Verrès?... N'était-ce qu'un leurre dont ses descendants seraient victimes? Puis son optimisme reprit l'avantage : il songea

qu'aucune différence n'est irréductible à l'amour, dont la force a réalisé tant de miracles... Un instant, l'idée que la fusion s'accomplirait peut-être aux dépens de son fils et de ses petits-enfants le bouleversa comme le pressentiment de tragiques destinées... Il se raidit contre elle et la repoussa : Albin serait le plus fort; la belle vie simple de l'*Olivette* achèverait d'amener cette enfant, préparée par tant de spectacles orageux, à sentir la douceur d'un tel asile... Dans sa conception des choses, la foi finissait toujours par l'emporter...

NOTE

Il me sera permis de remercier mon ami M. André Hallays et Me Ernest Nottin, dont les judicieux conseils m'ont aidé à circuler dans le dédale juridique où j'ai dû suivre mes personnages. J'ajouterai que j'ai lu avec fruit l'intéressante thèse pour le doctorat de M. André Boyer : *Conséquences juridiques des états de fait entraînées par l'Union libre* (In-8°, Paris, 1908).

Ed. R.

B — 7316. — Impr. Motteroz et Martinet, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

JULES BOIS
Le Vaisseau des Caresses . . . . 1 vol.

MICHEL CORDAY
Plaisirs d'Auto . . . . 1 vol.

GASTON CRONIER
Mieux vaut amour... . . . . 1 vol.

LUCIE DELARUE-MARDRUS
Marie, fille-mère. . . . . 1 vol.

TH. DOSTOÏEVSKI
Le Sous-Sol . . . . 1 vol.

ALFRED DUQUET
Frœschwiller (avec 3 cartes) . . . . 1 vol.

GUSTAVE FLAUBERT
La « première » Tentation de saint Antoine (1849-1856). 1 vol.

GUSTAVE GEFFROY
L'Idylle de Marie Biré . . . . 1 vol.

EDMOND HARAUCOURT
Trumaille et Pélisson. . . . . 1 vol.

CHARLES-HENRY HIRSCH
Nini Godache. . . . . 1 vol.

JULES HURET
En Allemagne: De Hambourg aux Marches de Pologne. 1 vol.

HENRY KISTEMAECKERS
Aéropolis. — Illustré . . . . 1 vol.

GEORGES LECOMTE
L'Espoir. . . . . 1 vol.

VICTOR MARGUERITTE
Le Talion. . . . . 1 vol.

TANCRÈDE MARTEL
Loin des Autres. . . . . 1 vol.

OCTAVE MIRBEAU
La 628-E8 . . . . 1 vol.

MICHEL PROVINS
Le Cœur double; Le Grain de Sel. . . . . 1 vol.

GASTON ROUVIER
Les Toits-Rouges . . . . 1 vol.

CHARLES SANGLÉ
Nîtaoukrît . . . . 1 vol.

MAURICE DE WALEFFE
Les Paradis de l'Amérique centrale . . . . 1 vol.

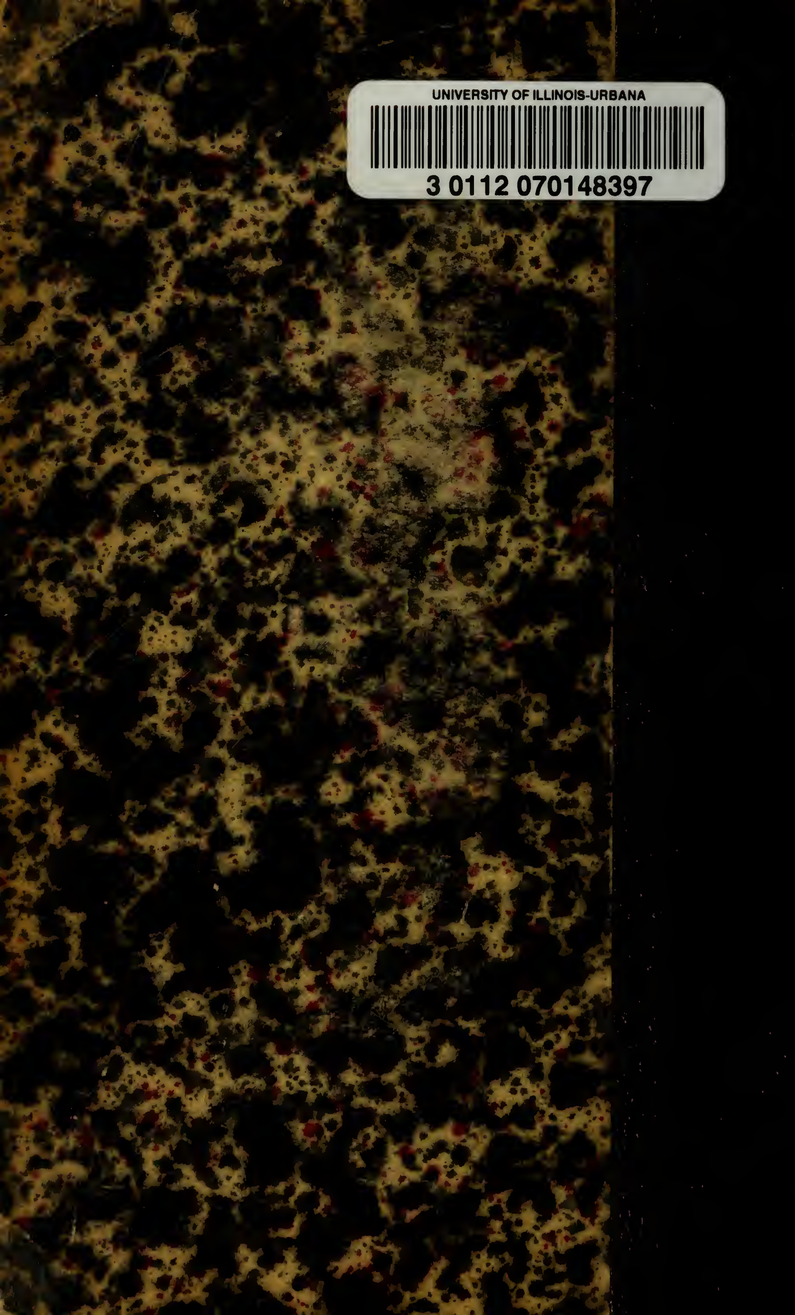
ÉMILE ZOLA
Correspondance. — Les Lettres et les Arts. . . . . 1 vol.

ENVOI FRANCO PAR POSTE CONTRE MANDAT

11620. — Imp. Motteroz et Martinet, rue Saint-Benoît, 7, Paris.






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 070148397